



MICHEL LAENTZ

JACQUES
MESRINE

L'HISTOIRE VRAIE DE
L'ENNEMI PUBLIC N°1

I.S EDITION

JACQUES MESRINE

L'HISTOIRE VRAIE DE L'ENNEMI PUBLIC N°1

2ÈME ÉDITION

DU MÊME AUTEUR

DÉJA PUBLIÉS :

« *Mesrine Jacky : Jeunesse d'un voyou* ».
Tournon, 2006. Réédition : I.S Edition, 2013

« *Prisons : Mode d'emploi* ».
I.S Edition. 2012

A PARAÎTRE :

« *Coupables innocentés* ».
I.S Edition. 2013.

« *Henry de Montherlant : Du Paradis à l'Enfer* ».
I.S Edition. 2013.

Michel LAENTZ

JACQUES MESRINE

L'HISTOIRE VRAIE DE L'ENNEMI PUBLIC N°1

I.S EDITION

© International Stars Edition 2012
37/41 rue Guibal. Marseille Innovation Pôle Média.
13003 MARSEILLE

www.is-edition.com

Références ISBN :

ISBN (format PAPIER) : 978-2-36845-002-4

ISBN (format EPUB) : 978-2-36845-003-1

ISBN (format MOBI) : 978-2-36845-004-8

ISBN (format PDF) : 978-2-36845-005-5

Crédits photo : © Alain Bizos / Agence VU'
Couverture : Nicolas Pelinq / IS Edition

Retrouvez toutes nos actualités sur Facebook et Twitter :

www.facebook.com/isedition

www.twitter.com/IS_Edition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Un ennemi public N° 1 est normalement destiné à incarner le mal. Il répond à un besoin d'une société d'avoir peur et de se protéger. Il doit susciter la haine, et sa capture ou sa fin doit être accueillie avec soulagement.

Or, Jacques Mesrine peut bien avoir du sang sur les mains, celui de la vengeance, ou celui plus gratuit des gardes canadiens, il suscite plus de sympathie que de haine.

Sa vie est un roman à épisodes dont il semble être le propre scénariste.

Il s'attaque aux banques. Il semble ridiculiser la police. Il s'évade. Il joue. Il est pris. Il s'évade encore. Aucun obstacle ne lui résiste. On lui attribue bien des vertus. Il aime les gens, il est bienveillant, il est généreux.

C'est un aventurier, un repoussoir fascinant, et un symbole de la libération. Il fait ce que les spectateurs souhaiteraient réaliser et dont ils sont bien incapables, même dans ces années de l'après 68.

Mais un homme peut-il rebondir et défrayer l'actualité si longtemps sans être utile au système politique qu'il nargue ?

Car il faut bien dire que Jacques Mesrine est, surtout dans le septennat Giscard, une sorte de marronnier, capable de distraire les Français dans une époque moins enthousiaste que la précédente face aux difficultés quotidiennes ; capable de faire oublier des scandales et des corruptions de plus en plus visibles.

Que Jacques Mesrine ait été politiquement inclassable est évident. Marqué d'abord par son propre intérêt : la belle vie à grandes rênes. Les femmes et le jeu. Il a pu dans sa carrière fréquenter d'anciens membres de l'O.A.S. pour virer vers la gauche extrême, sous

l'influence de son ami Charlie Bauer.

Il a pu aussi trouver des amis capables de propositions intéressantes au cœur mou de la Giscardie, pourvu que Jacques Mesrine fasse la une des journaux et l'essentiel de l'information télé-contrôlée.

À force, Mesrine dispose de renseignements sur le milieu politique. Il en sait trop. Il en meurt, car il n'est plus qu'une fausse carte : le pouvoir s'est défaussé.

Il n'est pas question de rédemption. Mesrine était un grand voyou, un grand bandit, dans la catégorie des indépendants, des aventuriers.

Cela ne justifie en rien qu'on ait choisi de le liquider, de le solder définitivement. C'était relativement facile, il vivait au vu et au su de la police. Le guet-apens, oui. Le mitraillage à bout portant non. Pat Garret a toujours tort après la mort de Billy the Kid.

Jacques Mesrine mort, l'État spectacle modifie ses objectifs. Moins de peur primaire et individuelle. Mais des cadavres d'enfants noyés, et peu à peu des scandales pédophiles occupent le devant de la scène, avant que tout ne soit fait pour opposer les communautés.

Le mythique épouvantail n'a plus d'intérêt.

Dominique OURY
Professeur d'histoire.

Préambule

Entretien posthume avec Jacques Mesrine.

Cimetière Nord de Clichy-la-Garenne. Après l'entrée, en tournant la tête à droite, on aperçoit la tombe la plus fleurie du cimetière. C'est celle de la famille Mesrine. Un petit cadre est posé sur le tombeau. Il présente une photo de Jacques souriant, croquant la vie à pleines dents. Sur les côtés, en lettres d'or, les noms et prénoms de ses parents. Des bouquets de fleurs fraîches, que côtoient des pots d'où jaillissent des plantes diverses, sont posés là, en respectant la place disponible. La famille, les amis, des anonymes fleurissent l'éternel repos du « Grand Jacques ». Quand viennent-ils, d'où viennent-ils ? Personne ne le sait vraiment. Mais celles et ceux qui ont traversé sa vie se reconnaissent en lui. Ils n'ont pas oublié leur ami de plus de trente ans.

Je suis là, au pied de la pierre tombale, le regard scrutateur. Une voix m'interpelle, d'outre-tombe :

— Ah, te voilà, toi ! Vous la vouliez ma peau, vous les journalistes, les spécialistes. Les rois des faits-divers, vous en avez vendu du papier grâce à moi !

— Personnellement Jacques, je n'ai ni souhaité, ni avalisé cette mort brutale qui a été tienne.

— Je sais, mais tu faisais partie de ces enragés qui me poursuivaient pour un scoop. Tu m'aurais peut-être même balancé.

— Non, et je vais te dire pourquoi : je me souviens de nous quand nous étions toi et moi à la ramasse. À l'époque, moi je tentais de payer des cours d'art dramatique chez Tania Balachova. J'avais répondu à une annonce de *France Soir* : « Recherchons étudiants

pour vente revues, gros pourcentage, payé chaque soir. Possibilité-chef d'équipe.». Georges Bernier, alias le professeur Choron, éditait un magazine intitulé *Zéro*, puis *Cordées*, où sévissaient déjà des noms destinés à la célébrité comme Cavanna, Cabu, Fred, Topor. C'est là que nous nous sommes connus, souviens-toi. Mais la vente à la criée sur les Grands Boulevards ne te convenait pas. Ta juste fierté naturelle a fait que tu es parti un soir sans te faire payer. Tu avais l'étoffe d'un bon vendeur, mais faire la manche ne correspondait pas à tes ambitions. Même à court terme. Tu t'étais fait embaucher avec ton premier complice, Jean-Pierre. Mais vous avez quitté l'équipe bien rapidement. Vous n'aviez pas le profil pour faire ça !

— Michel, j'ai lu ton bouquin me concernant, écrit selon les infos que Jean-Pierre t'a données. C'est correct. Mais sache quand même que, vivant, je t'aurais peut-être abattu.

— Je le crois aussi, mais j'aurais pris le risque.

— T'es vraiment con.

— T'as pas changé.

— Énormément, si tu voyais ma gueule. Puisque tu écris, et que quelques bonnes âmes daignent te lire, je vais te faire un énorme cadeau. Mon testament posthume. Si tu changes une ligne, un mot, t'es mort.

— D'accord.

— Si j'ai été l'ennemi public numéro un, ce n'est pas par hasard. J'ai choisi ma route en connaissance de cause, je portais en moi une mauvaise graine qui venait de très loin. J'ai vite compris que j'étais taillé pour tenir ce rôle. J'ai exprimé jusqu'au bout ma personnalité sans me défausser. En ce qui me concerne, je ne regrette rien, sinon cette mort stupide. Ce piège imprévisible et hors la loi.

— C'est quoi cet appartement à Marly-le-Roi où tu semblais vouloir t'installer juste avant que la police décide de t'éliminer ? Tu ne pouvais pas ignorer que ton temps était compté sur le territoire français.

— Mon petit journaliste, ce n'était qu'un leurre. J'étais surveillé à Marly-le-Roi dans la planque en cours d'installation. Mais à Marly-le-Roi, on n'abat pas un homme comme un chien et, surtout, on protège les honorables citoyens de cette charmante ville de la banlieue ouest. J'avais décidé de partir avec armes et bagages. J'avais aussi en poche la rançon de l'enlèvement de Lelièvre. J'aurais pu refaire ma vie ailleurs. Mais ils n'ont pas voulu.

— Jean-Pierre m'a affirmé que lors de votre rencontre, trois mois avant de te faire abattre, tu lui avais laissé entendre que tu travaillais pour un service parallèle, que tu étais chargé de sortir des dossiers et que ces organismes te laissaient les valeurs. Était-ce encore un de ces bluffs dont tu étais coutumier ou une réalité ? Et tu aurais ajouté : « J'ai dépassé la ligne jaune, ils vont me descendre. ». Tu lui as alors présenté un jeu de cartes de police, étaient-elles vraies ou fausses ?

— Tu parles comme un flic. T'as rien compris. Cherche, fais ton enquête, va bien jusqu'au bout, je t'autorise à tout dire, si tu trouves !

— Ça te fait quoi ces livres et ces films qui parlent de toi ? Tu sais, quelques bien-pensants estiment qu'une démarche d'écriture sur toi est un abus de confiance, dont le seul but consiste à se faire de l'argent sur le dos d'un mort.

— Laisse ces pisse-vinaigres ruminer dans leur coin. Moi, je trouve ça super. Je suis devenu ce que j'ai toujours voulu être : un homme hors du commun.

— Il est tard Jacques, je vais rentrer, relater cette conversation, et tenter de te faire connaître davantage. Faire savoir qui tu étais, dans toute ta complexité.

— Écoute-moi bien, ne me fais pas passer pour un modèle. À une certaine époque de ma vie, si on m'avait laissé une chance, je me serais occupé de jeunes délinquants. Je te l'ai dit, mon cas est viscéral. Combien de jeunes tombent dans la délinquance contre leur gré ! Les prisons sont un apprentissage de la voyoucratie. Les

QHS ont changé de nom, mais les douleurs physiques et mentales sont les mêmes. Vois-tu Michel, c'est dans ce sens-là qu'il faut aller. Maintenant, laisse-moi, j'ai besoin de dormir un peu.

Je quitte le cimetière. En marchant, des pensées affluent. Non, Mesrine n'était pas un modèle, c'était un tueur, un truand, quelquefois sadique. Mais c'était un personnage double, ambigu. Sa lutte contre les quartiers de haute sécurité prouve qu'il n'était pas complètement mauvais.

Jacques Mesrine, en d'autres circonstances, aurait sans doute pu être un ami.

Mesrine, cet inconnu

Le présent ouvrage relate les faits d'armes et la vie intime de Jacques Mesrine, après son premier braquage raté au Neubourg dans l'Eure, ses différentes pérégrinations dans le monde de la délinquance et sa vie au Canada, puis son retour à Paris via le Mexique, l'Algérie, et l'Espagne, de 1972 à 1979. Date à laquelle il a été abattu par les forces de police.

Ces chroniques inédites m'ont été, pour leur grande majorité, révélées par celles et ceux qui ont souvenir de cet homme charmant, séduisant, mais parfois violent. Ceux qui ont partagé de leur plein gré un instant de vie de cet individu hors du commun. Ces gens qui se sont sentis proches de Mesrine. Des quidams qui l'ont planqué ou aidé comme on le fait avec un vieil ami ou un frère. Des gens plus discrets et silencieux que ceux du Milieu, dont Mesrine se méfiait.

Certaines des révélations que l'on trouvera ici ont également pour source les victimes de Mesrine. Ici, nous remettrons en cause quelques fausses vérités et nous porterons un regard aigu sur celui qui a choisi la mort à bout portant pour fin. Ce personnage parfois hallucinant, touchant, homme parmi les hommes, a défrayé la chronique pendant plusieurs années.

Plus de trente ans après sa mort en place publique et sans sommation, ce truand passionné toujours les anciens et les plus jeunes. Certains de ses admirateurs les plus vifs sont nés bien après la mort de ce fascinant personnage. Preuve que le mythe perdure.

Il a laissé dans la mémoire collective un impact fort, à l'image de sa personnalité. Il voulait être quelqu'un de connu et de reconnu, il l'a été. Il voulait être le meilleur dans ses spécialités. Ses braquages à la volée, ses prises d'otages -voir l'affaire Lelièvre- sont des summums du

genre, traités avec panache et professionnalisme. La préparation, l'organisation, son intelligence au service de ses méfaits, ont fait de Mesrine un héros pour un grand nombre de gens époustoufflés par son audace.

Nombre d'individus auraient aimé être Jacques Mesrine. Des rebelles bien entendu, mais également des hommes et des femmes qui ont trouvé en lui un justicier, un double, voire un modèle face à la société. Mesrine réglait leurs comptes, apaisant leurs frustrations. Pour d'autres encore, confortablement installés dans leur vie, Mesrine représentait une sorte d'idéal, celui de vivre autrement. Un fantasme de petit bourgeois qui rêve d'exaltation. Le jeu, les casinos, les filles, les voitures de luxe et la jouissance permanente d'un temps trop court, où le fric facile s'oppose à l'argent honnêtement gagné. L'un surpassant l'autre en adrénaline et en plaisir.

Certaines femmes ont le béguin pour les voyous. Le beau Jacques avait le physique. Des tapineuses, des hôtesse montantes, des femmes entretenues avaient pour lui les yeux de Chimène. Mais Mesrine se voulait le contraire d'un mac, il préférait se fabriquer une image de protecteur de la veuve et de l'orphelin. Objectif qu'il n'a jamais réellement réussi à atteindre. Jacques se montait la tête, seul pris entre les deux pôles qui nous gouvernent : le Bien et le Mal. Son choix poussé jusqu'au paroxysme l'a embarqué au-delà d'une aventure, construite de toutes pièces, et dont il semblerait qu'il soit l'unique responsable.

Les différents témoins avec lesquels j'ai pu parler au cours de salons, de dédicaces, et qui ont accepté de me raconter « leur » Mesrine, se sont tous accordés sur un point : c'était un homme hors du commun. Surveillants de détention, compagnons de misère aux quartiers de haute sécurité, policiers, politiques, tous pensent exactement la même chose.

Des témoignages émouvants, terrifiants, ou spontanés, nous présentent un Mesrine inconnu. Ce texte est donc bâti sur des révélations partielles ou inédites que je me

suis efforcé de contrôler au mieux. Soixante-douze ans après sa naissance et trente ans après sa mort, les images conservées par les uns et les autres peuvent varier.

Ayant le même âge que Mesrine, ayant fréquenté à la même époque les mêmes quartiers et les mêmes lieux -dancings ou restaurants-, vendu comme lui des journaux sur les Grands Boulevards et des aspirateurs de même marque, j'ai pu, à l'aide des informations qui m'ont été transmises, habiller sa vie afin qu'elle ne sorte pas toute nue du puits.

Montée en puissance de Jacques Mesrine

La presse et les médias ont bien orchestré l'effet Mesrine durant toutes les années au cours desquelles il a sévi. C'est ainsi que l'on crée un mythe, en exploitant au plus profond les angoisses des êtres. L'aimable Jean-Jacques Rousseau aurait peut-être pris fait et cause pour celui qui provoqua la société. Il aurait sans doute tenté de prouver une fois encore la bonté naturelle des individus. La question est : pouvait-elle éclore chez Mesrine ?

Mesrine a tué et torturé à plaisir. Ce n'était pas uniquement les règlements de comptes qui le motivaient. Il était parfois animé d'une puissance sadique qui s'exerçait bien au-delà de la simple vengeance. Dire que les hommes, animaux politiques au sang chaud, policés, tendent à l'humanisme est une douce utopie. Jacques Mesrine, lucide, a sans doute compris très jeune que la voyoucratie tenait les hommes. Il a choisi son camp... Nous ne sommes pas toujours des voyous. Mais nous sommes, cela est certain, des dévoyés par nos gênes, notre éducation.

Loin de l'équilibre du bien et du mal, avec lequel nous tentons de survivre dans cette société, les authentiques voyous, truands, malfrats et autres ont trouvé comme Jacques Mesrine une joie de vivre dans une marginalité choisie qu'ils exploitent.

Mesrine et ses femmes

Avant d'aller plus loin, il faut s'arrêter un instant sur les femmes qui ont traversé la vie de Jacques Mesrine. En effet, elles sont présentes et primordiales durant tout son parcours d'homme et de voyou. Ce n'était pas un homme à femmes. Il est vrai que son charme et sa stature jouaient en sa faveur, mais il préférait la compagnie des hommes en qui il avait plus confiance. Sa fréquentation des prostituées répondait plus à son besoin d'assouvir ses fantasmes sexuels et d'exprimer sa domination par des billets de banque, qu'il distribuait généreusement.

En réalité, six femmes ont compté dans sa vie d'homme.

Sarah, la prostituée qui lui fit, la première, connaître les plaisirs de la chair, dès sa quinzième année. Il la retrouvera au hasard de ses sorties nocturnes.

Lydia, qui fut sa première épouse, et qui le trompa honteusement. À son sujet, Jacques écrira : « Le chevalier Ducon épousa sainte Salope ! » Il est vrai que Lydia, dite « Sica », lui fit endosser un enfant dont Jacques, dans un élan de générosité, accepta la paternité.

Maria Soledad, sa deuxième régulière, était espagnole. Il l'avait rencontrée là-bas, au pays du général Franco et de la paella, lors d'une mise au vert. Il avait grand besoin de se faire oublier après avoir jeté quelques grenades défensives dans un bar de la rue Cujas.

Jeanne Schneider, dite « Janou », participera avec lui à quelques attaques pas toujours très reluisantes. Il devra la laisser au Canada, derrière lui, ayant échoué à la faire évader de prison.

D'outre-Atlantique, il reviendra avec Jocelyne

Deraiche, « Joyce », une Canadienne qu'il a ramenée dans ses bagages en France.

Sylvia Jeanjacquot fut sa dernière compagne. Elle l'accompagnera jusqu'à sa fin tragique.

C'est un dénommé « Bébert », un petit gars d'une quinzaine d'années qui jouait au dur, qui présenta Sarah à Jacques, sans imaginer un seul instant que son copain fréquenterait plus tard aussi assidûment les prostituées. Après son retour d'Algérie, Jacques commença à « casser » à tout va. Il se mit en équipe avec un autre copain d'enfance, Jean-Pierre de Louviers dans l'Eure, où ses parents avaient acheté un corps de ferme qu'ils transformèrent en manoir.

Fort de l'argent gagné facilement, il trouva Sarah, tenta de la sortir de la prostitution puis y renonça, la jeune femme étant déjà trop embarquée dans un monde qui ne lui convenait pas et qui, surtout, risquait de perturber ses projets de casseur, puis de braqueur. Lydia fréquentait la Cité universitaire où, dans un des nombreux pavillons, se réunissaient des résidents d'origine antillaise. Jacques aimait se fondre dans le milieu étudiant. Il y rencontrait des jeunes de son âge, écoutait les conversations avec attention. C'était sa façon à lui de s'instruire.

Lors d'une soirée où chacun dansait librement, Jacques remarqua Lydia, brune, longue chevelure tombante jusqu'aux reins, dansant lascivement. L'experte séduisit « Jacky » qui, fou amoureux et en connaissance de cause, épousa la belle bien qu'elle fût enceinte d'un autre. Mais Lydia était volage, ce que Jacques ne pouvait pas supporter. Il commença à fréquenter Saint-Germain, et se mit à boire. Il partit au service militaire pour trois ans en Algérie, durant lequel son divorce fut prononcé.

Suite à une intervention musclée de Jacques et de Jean-Pierre, son copain de Louviers retrouvé par hasard à son retour du service militaire, les deux comparses se réfugient en Espagne, sur la Costa Brava. Ils s'arrêteront

à Tossa d'El Mar. Jacky avait envie de se « faire » une de ces belles Espagnoles réputées si fières. Ce fut l'hôtesse d'un grand hôtel, Maria Sol, dix-huit ans, vierge, qui se laissa séduire par le beau Français charmeur et un peu hâbleur.

Enceinte, et reniée par ses parents, elle vint rejoindre son futur mari à Paris et lui donna trois enfants, Sabrina, Boris et Bruno. La vie de cette jeune femme fut difficile. Elle ne connaissait pas le français et restait enfermée des journées entières, seule. Toutes les nuits, Jacques allait jouer et revenait quelquefois ivre avec son copain Jean-Pierre, qui demeurait avec eux dans le cinq pièces situé au 31 de la rue Boinod, à Paris dans le dix-huitième arrondissement. Parfois, des coups tombaient sur cette petite femme frêle qui ignorait ou voulait ignorer les actions malfaisantes de son mari.

C'est peu après que Jacques rencontre Janou, son double féminin. Il file avec elle au Canada faire les quatre cents coups. Mais l'affaire tourne mal, comme on le verra. Jacques rentre en France sans elle. Peu de temps avant son retour en France, Jacques rencontre dans une soirée à Montréal une jeune fille de vingt ans, qui tombe amoureuse de ce bel homme de seize ans son aîné. Il ramène Jocelyne dans ses bagages et l'installe un temps à Trouville, puis à Paris. Elle y sera arrêtée en compagnie de son compagnon, rue Vergniaud, par le commissaire Broussard. Elle vivait la vie de Jacques avec passion et en assumait les conséquences. Joyce, très attachée à Jacques, tentera par tous les moyens de le garder, malgré les épreuves.

Jacques en cavale, elle chargera un ami commun de rétablir le contact avec cet homme qu'elle aime tant. Un immeuble à double issue permet la rencontre furtive de la jeune amoureuse et du bel aventurier. Les bras de Jacques ne sont pas assez grands pour elle. Plus distant, il se contente de calmer les émotions de la petite Canadienne. Le Mesrine des plus beaux jours, désormais ferme, conseille durement à Joyce d'oublier la France.

Un retour au Canada éviterait le pire. Elle n'est pas taillée pour le boulot. Une femme de truand a une autre envergure. La vérité blesse la charmante blondinette. Et puis, d'ailleurs, Mesrine préfère les brunes... Amants en rupture, le dialogue délicat de l'une, la détermination de l'autre aboutissent à un chassé-croisé de paroles inutiles :

— J'ai quand même le droit de rester en France, qui peut m'en empêcher ?

— Ce n'est pas le problème.

— Alors, tu ne veux plus de moi ?

— Ce n'est pas ça.

— Quoi tu ne m'aimes plus ?

— Tu ne comprends rien.

— C'est ça, je suis une gourde.

— Je n'ai pas dit ça

— J'ai compris, t'as quelqu'un d'autre, il faut me le dire !

— Non !

— Prouve-le.

— Je ne peux pas. Tiens, je t'emmène à Trouville, que tu connais, pour quelques semaines.

Joyce se blottit dans les bras de Jacques. Elle a compris sa détermination. Elle est néanmoins bien décidée à utiliser ce délai pour lui faire changer d'avis.

Trouville est un petit port de pêche situé au bord de la Touque avec son casino, ses joueurs, ses touristes, ses restaurants pleins en saison de 13 à 16 heures, et la rue des Bains qui serpente, animée et pittoresque.

Au numéro 66, Mesrine fréquente le bar *chez Marcelle*. Après cette escapade, Mesrine ne cède pas et Joyce retourne au Canada où, identifiée, elle est emprisonnée pour une ancienne affaire. Elle avait tenté de faire évader le tueur Jean-Paul Mercier en compagnie de Mesrine. Mais Joyce reviendra en France en 1978. Son amour de jeunesse la hante. Elle se retrouve incarcérée à la prison de la Santé, ayant utilisé un faux passeport afin de revenir en France. Jugée pour usage de faux,

elle sera expulsée.

Entre-temps, Jacques Mesrine ne pouvait rester seul. Il rencontre Jeanne Schneider dans un bar montant. Le style bon chic bon genre de Janou interpelle Jacques. De confiance en confiance, le couple va se former.

Jacques se substitue alors au julo de Janou, qui est incarcéré, et la sort de la prostitution. Ils vont tenir une auberge près de Compiègne et réaliser à l'*hôtel la Croix-Blanche*, de Chamonix, l'attaque d'un industriel, une affaire ratée avec un butin fort modeste de 7 000 francs, plus une bague. Ensuite, ils vont s'en prendre à deux femmes travaillant dans le textile et, enfin, réaliser un casse sérieux dans une bijouterie de luxe, à Paris.

Le couple, recherché par différents services de police en France, s'exile au Canada où Janou se montrera à la hauteur de son homme. Elle sera condamnée, purgera sept ans de prison, et ne reverra plus jamais Mesrine. Janou a été le double de Jacques, elle a tenu une place importante dans sa vie, mue par le même esprit de voyou. Elle avait trouvé l'outil qui réglerait ses comptes, et lui une équipière qui pouvait monter sur des coups sans états d'âme.

Plus tard, Jacques, comme toujours en cavale, se balade en Mobylette, déguisé en plâtrier. Avec toujours le même goût pour les prostituées, il fréquente un bar de la rue de Douai, où Sylvia Jeanjacquot est barmaid. Brune, élancée, elle sera surnommée par la suite la « Belle Italienne ». Sylvia va suivre son homme jusqu'à sa mort. Elle partagera avec lui les bons et les mauvais moments, sans faiblir et sans participer directement aux actions de son Jacques.

Il en résulte que deux femmes ont vraiment compté pour Jacques Mesrine : Janou et Sylvia. Sa première épouse Lydia était un leurre, la seconde Maria Sol était une oie blanche qui s'avéra une charge pour lui, tandis que la petite et charmante Jocelyne ne fut qu'un faux poids. Quant à Sarah, la prostituée qui l'a dépucelé à quinze ans, on peut penser qu'elle a joué un rôle hors

cadre, qui a marqué sa vie d'homme.

Guido, le Mentor de Mesrine

Ce personnage mystérieux va traverser la vie de Jacques Mesrine et avoir une forte influence sur le futur ennemi numéro un.

Un certain Guido, qui serait décédé en 1972, aurait tenu à Clichy-la-Garenne, une salle de jeux, un bowling...

C'était un trafiquant notoire, qui disposait, semble-t-il, d'un vaste réseau relationnel et qui naviguait dans des viviers pseudo-politiques. Mais est-ce le même ? Est-il envisageable que deux Guido aient coexisté dans l'univers interlope dans lequel évoluait Mesrine ? En l'état actuel de nos connaissances, c'est absolument impossible à dire.

Après ses premiers pas de jeune délinquant, Jacques Mesrine est incarcéré. Peu de temps après sa libération, à la suite de sa première condamnation pour le braquage raté de la Caisse Populaire du Neubourg, il se retrouve seul. Son copain d'enfance Jean-Pierre, marié, s'est désormais rangé des voitures. Et Jacques, qui a mal accepté cette peine de dix-huit mois de prison, où il a fréquenté d'authentiques voyous, va poursuivre sa route de délinquant.

Se prétendant pro-OAS à l'époque, il est possible qu'il ait été contacté indirectement par ce fameux Guido. Acceptons ce postulat. Guido propose à Jacques un cambriolage sur le territoire espagnol, plus précisément à Palma de Majorque. Jacques parle un peu l'espagnol grâce à son épouse, originaire de la Costa del Sol.

En 1965, l'Espagne est encore sous la tutelle de Franco. Les polices parallèles et les indics foisonnent, couverts par le général Pierre Lagailarde, un des fondateurs de l'OAS, qui s'est réfugié en Espagne. Cette dictature autorise les méfaits, les crimes lorsqu'ils sont

d'État. Une chape de plomb recouvre l'Espagne qui est, à l'époque, l'une des dernières dictatures d'Europe. Mesrine s'est peut-être inspiré de cette situation politique pour donner un cadre authentique à son folklore : conforter l'idée qu'il n'est pas un simple voyou, mais qu'il est guidé par une conscience politique.

En fait, en 1965, il était inconnu du grand public. Mais il avait bien la ferme intention que cet anonymat ne dure pas. Dans son ouvrage, intitulé *l'instinct de mort*, il consacre plusieurs paragraphes à ce cambriolage qu'il aurait, sur les instructions de ce fameux Guido, réalisé pour le compte d'une organisation secrète, si l'on veut bien lire entre les lignes. Ce livre, fort bien rédigé, a été écrit en détention. Mesrine avait sans doute besoin à ce moment-là d'expliquer les raisons de son parcours, de lui donner une colonne vertébrale idéologique.

À l'en croire, Guido lui propose le plus simplement du monde de cambrioler la villa du gouverneur de Majorque, avec pour objectif de retrouver un carnet appartenant à ce dernier, dans lequel se trouveraient des numéros de comptes en banque en Suisse, et de relever des numéros de téléphone.

Mesrine dispose d'un talkie-walkie lui permettant de rester en contact avec Guido, qui se trouve sur un promontoire à courte distance. Les horaires de sortie et de retour du gouverneur ont été étudiés par Guido, qui lui donnera le top. Et Jacques Mesrine escalade le mur, pénètre dans la villa à l'aide d'un passe, et se dirige vers le bureau du gouverneur. Il crochète le secrétaire, fouille, cherche, perd du temps, et annonce à Guido l'échec de ses recherches.

Le temps passe. Guido intime l'ordre à son acolyte de sortir rapidement, le gouverneur devant revenir incessamment. Mais Mesrine s'entête et trouve enfin le document tant convoité. Il énumère par l'intermédiaire de son talkie-walkie les données souhaitées par Guido, qui prend note. Mais le gouverneur et ses gardes reviennent à la villa. Mesrine est pris en flagrant délit.

À l'époque, dans un pays comme l'Espagne, on ne s'embarrassait pas de procédures. Mesrine est descendu à la cave. Il avoue le cambriolage, mais rien d'autre. Il devra, suite à un interrogatoire vigoureux, décliner son identité et sa qualité de touriste français. L'ambassadeur de France lui rendra visite en personne. Il sera condamné à six mois de prison avec sursis.

Cette histoire ne s'arrête pas là. En effet, où qu'il aille, Mesrine noue des contacts. Bien décidé à vivre une vie de criminel, il met à profit toutes les opportunités qui lui sont offertes. Il a rencontré quelqu'un en prison à Majorque alors qu'il effectuait de la préventive. Un certain David qui, semble-t-il, traite des affaires juteuses. Mesrine, prudent, se méfie de celui qu'il considère comme une balance potentielle. Aussi, quand ce David le contacte à Paris, intéressé mais prudent, il décide de le mettre à l'épreuve.

Les deux hommes repartent alors en Espagne afin de traiter une affaire de faux billets. Jacques Mesrine remet un revolver à son associé. L'argent de la transaction est déposé négligemment par Jacques dans la boîte à gants de la voiture. David, « l'ami » de Mesrine, lui conseille par mesure de prudence d'emprunter une route secondaire de montagne. Jacques frémit de plaisir. Il a compris que cette balance veut l'emmener en « belle ». L'alliance des deux hommes est de circonstance. En réalité, ils se détestent.

Dans la voiture, la tension est palpable. Ils ne sont dupes ni l'un ni l'autre. Ils savent que l'un des deux va rester sur le carreau à l'issue de cette histoire. Jacques Mesrine est plus confiant, il a une bonne encolure d'avance sur son partenaire. Dans le doute, il a limé le percuteur du calibre qu'il lui a remis. Aux aguets, Mesrine conduit la Mercedes. Il est souriant et apparemment détendu. Sur les conseils de son « ami », il accepte d'emprunter cette fameuse route. David observe Mesrine du coin de l'œil, afin d'intervenir soudainement et de le descendre brutalement. La route serpente en

moyenne montagne. Mesrine ralentit volontairement l'allure. Il trouve l'endroit convenable pour abattre cette balance. On notera que c'est encore lui le maître qui choisit le lieu où son adversaire commettra la faute.

David sort alors le calibre que lui a remis Jacques, le braque, et lui ordonne de sortir de la voiture. Sûr de lui, Mesrine descend de l'auto lourdement, comme piégé. Suivant les ordres, il s'éloigne du véhicule, lève les bras et attend l'instant où, la rage au cœur, il pourra régler son compte à cet enfoiré. David l'ajuste et, sans l'ombre d'une hésitation, appuie sur la gâchette de l'arme. Une fois. Deux fois. Pris de panique, il bafouille.

Comprenant soudain qu'il est dans une très mauvaise posture, effrayé, il se pisse dessus. Une odeur pestilentielle envahit l'atmosphère. Les rôles sont à présent inversés. Mesrine sort son P.38. Il tire à intervalles irréguliers criblant le loustic de balles. Donnant libre cours à son esprit sadique, il insulte l'homme qu'il est en train d'abattre comme un chien. Attention, on ne la fait pas à Jacques Mesrine.

Ce récit de ses aventures espagnoles contient tous les ingrédients indispensables à la réputation d'un truand chevronné. Le cambriolage audacieux, l'intervention de l'ambassadeur de France, le mec qui sait se taire, le piège réservé aux balances et le règlement de compte cher aux malfrats. La détention a donné des ailes de romancier à Jacques Mesrine.

Le truand restaurateur

Après ces péripéties ibériques, Mesrine et son épouse espagnole Maria Soledad s'installent rue Dejan, dans le dix-huitième arrondissement de Paris, où Jacques a ses marques. Le couple a décidé de quitter l'appartement de la rue Boinod où les mauvais souvenirs se sont accumulés. Mais le ménage va mal. Mesrine et sa femme font alors une dernière tentative pour sauver ce qui peut l'être. Dernière escale pour ce couple mal assorti, avant la rupture définitive.

Ils décident d'ouvrir un restaurant à Santa Cruz de Tenerife, aux Canaries. La tentative s'avérera vaine. Formé en détention, cuisinier hors pair, Jacques n'est pourtant pas aux fourneaux. Il sait surtout utiliser des hommes et des femmes en délicatesse avec la société. Il est leur ami et leur maître. À cette époque, les cafés et les restaurants sont gangrenés et soutenus par le milieu. Ils embauchent en priorité des délinquants. Tout particulièrement dans les ports internationaux. Mesrine, malin et opportuniste, a vite compris le profit qu'il peut tirer de cette situation. Par ailleurs, il n'avait sans doute pas tellement le choix.

Deux des trois enfants de Jacques et de Maria Soledad, Bruno et Boris, jugés trop jeunes pour quitter la France, sont laissés provisoirement en garde chez les parents de Jacques. Sabrina l'aînée, accompagne son père et sa mère dans cette nouvelle aventure. Maria Soledad, quant à elle, va enfin retrouver l'Espagne, ce pays qu'elle aime tant et qu'elle a quitté par amour d'un jeune Français qui l'a révélée femme, alors qu'elle n'avait que dix-huit ans.

Jacques est encore une fois guidé par le mystérieux Guido, dont on sait si peu de choses. Peut-être est-ce l'homme qui l'a mis sur le coup du gouverneur de

Majorque. Peut-être est-ce l'homme de Clichy la Garenne, à moins que ça ne soit le même individu. Rien ne permet de l'affirmer. Quoi qu'il en soit, Jacques ouvre son restaurant à Santa Cruz.

Ce port important d'Espagne, avancé dans l'océan Atlantique, est une voie de passage vers le Maroc. Il offre des possibilités de trafics multiples et intéressants pour des malfrats qui tentent un moment d'imposer leur loi. Le tourisme est également une source substantielle de revenus. Les fêtes et les carnivals se succèdent. Les bars louches, la prostitution, les trafics d'alcool et de cigarettes colorent le paysage.

Maria Sol n'a rien d'une taulière et ne se sent pas à sa place. Pour Jacques, c'est différent. Il se trouve dans l'obligation d'être à la hauteur des truands locaux à l'envergure internationale. Il suit quelquefois contre son gré des affaires qu'il n'aurait pas traitées en France.

Il a trente ans. Le jeu, sa passion, les femmes faciles et les autres, celles qui tomberont le temps d'un voyage dans les bras du beau Français, les trafics imposés, incontrôlables. Cet univers représente une vie qui le dépasse un peu, une vie follement grisante, mais dont il n'est pas le maître du jeu. Ce monde interlope dérange sa démarche intellectuelle, il faut être partout, se méfier de tous pour des gains somme toute modestes et une vie sans grand intérêt.

Ces milieux glauques dans lesquels il baigne ne conviennent pas à sa forte personnalité. Ici, Jacques a le sentiment d'être noyé dans la masse et ça l'agace. Après plusieurs expériences, il constate qu'il est difficile d'émerger dans un pays dont on n'est pas originaire.

Il faut ajouter à ce contexte que Maria Sol gêne Mesrine aux entourures. Elle n'est pas prête à suivre les ambitions de Jacques. Elle se souvient de leur première rencontre, alors qu'elle était employée pour la saison en qualité d'hôtesse dans un palace pour touristes de Tossa d'El Mar. Elle recevait les voyageurs et rêvait d'horizons lointains. Le beau Jacques, bon danseur, gagne un

concours de rock. Subjuguée, elle accepte le slow suivant, qui sera déterminant pour son avenir. Leurs langues étrangères en harmonie, la blanche colombe est abattue en plein vol au cours de la nuit.

Maria Sol, enceinte, doit quitter sa famille. Rejetée, elle vient rejoindre son Jacques, à Paris. Il lui a promis de s'amender à de nombreuses reprises. Mais il n'y parvient pas. Maria Sol s'aperçoit rapidement dans quel sombre monde son mari s'est fourvoyé. Les policiers locaux lui conseillent vivement de retourner en France et de protéger leur fille Sabrina. Jacques Mesrine est pris en tenaille. Entre des trafiquants qui ne lui permettent pas d'exprimer toute sa personnalité, et des policiers de tous niveaux, il sent bien qu'il lui faut quitter l'Espagne s'il veut satisfaire ses ambitions. Il lâchera les dés et reviendra dans l'Hexagone, où il connaît mieux les us et coutumes.

À son retour en France, le couple, dévoré par l'usure, réalise la dégradation de son union. Maria Sol et les parents de Mesrine prennent en charge les enfants. Isolé, Jacques reprend librement le chemin de la délinquance. Enfin libéré de toute contrainte, toujours en association avec le dénommé Guido, il réalise un super coup : le braquage d'une bijouterie, à Genève. Les compères dérobent des objets de valeur que Guido devra négocier à la revente, une fois repassée en France. C'est ce fameux Guido qui aurait organisé ce braquage de main de maître. Les deux hommes sont armés et cagoulés, mais il n'y aura pas d'effusion de sang. Guido passe la frontière le premier, sans encombre. Mesrine, lui, se fera arrêter sur son lieu de résidence en Suisse.

Deux calibres et une somme d'argent importante sont découverts au cours de la perquisition. Il tente de justifier la provenance de ces fonds, affirmant qu'ils ont été acquis, en toute légalité, lors de la vente de son restaurant de Santa Cruz. Les armes, quant à elles, sont saisies par les autorités. Interdit de séjour en Suisse, il regagne tranquillement la France. Jacques Mesrine

respire son pays. Il aime la France et surtout, il sait manœuvrer sur ce territoire.

Revoir Paris... Les clandés, les putes, les rades où les voyous jouent au poker des journées entières, les salles de jeux, avenue de l'Opéra ou sur les Champs-Élysées.

Revoir Pigalle... C'est là qu'il rencontrera Jeanne Schneider, son double féminin, qu'il entraînera dans des péripéties tumultueuses, et qui passera cinq années en détention au Canada. Jacques, libre, aime ce monde équivoque, le fric à portée de la main, des casses et encore des casses.

Une belle vie, pleine de risques et de plaisir.

Se reconnaître et vivre ensemble

Mesrine est à présent seul. Son épouse l'a quitté. Il est éloigné de ses enfants, toujours plus ou moins en cavale, et se balade à Paris sur une Mobylette, en tenue de plâtrier. Il est fermement décidé à remonter ses billes. La recherche d'un partenaire ou d'une partenaire à plein-temps le préoccupe. Méfaits et casses se succèdent.

Discrètement recherché, Jacques fréquente les bars à hôtesse montantes, une vieille habitude qui date de son adolescence. Quelques billets permettent d'obtenir des satisfactions sexuelles, son esprit vicié par la facilité l'incite à utiliser ces rapports épisodiques avec l'espoir de rencontrer une femme à sa mesure, compréhensive, ayant une bonne connaissance des hommes et désirant se sortir d'un milieu médiocre.

Ce profil, il le découvre chez une fille dans un bar de Pigalle. Lorsque Jacques pénètre dans l'établissement, il est abordé lourdement par une prostituée vulgaire. Il s'estime grossièrement agressé. D'autant que, en entrant, il avait repéré Jeanne d'un regard de connaisseur. Du bar, perchée sur un tabouret, Jeanne, jugeant l'homme à sa portée, écarte sa modeste concurrente d'un revers de main. Jeanne Schneider soupèse son client potentiel. Ce type-là semble friqué et ce physique de voyou qui n'a pas l'air d'y toucher l'intéresse. La jeune femme se veut élégante, sobrement vêtue.

En ce mois de novembre 1967, les prostituées se contentent de décolletés discrets. Le ton est différent. Jacques Mesrine est sensible à l'amabilité des jeunes femmes et il lui semble que cette attitude efface la vulgarité des rapports. Jeanne et Jacques se deviennent immédiatement complémentaires. Jeanne n'est pas du

genre à étaler ses charmes, elle se la joue « intello » et se démarque des prostituées traditionnelles. C'est ainsi qu'elle a fixé sa clientèle. Sans hésiter, elle interpelle sa comparse : « Tu me le laisses, c'est pour moi ! » Sa copine acquiesce en râlant : « Dès qu'il y a un beau mec, c'est toujours pour toi. ». Jacques, flatté, plus dragueur que jamais, s'approche de Jeanne : « Je peux me permettre de vous offrir un rafraîchissement ? ».

Cette phrase distinguée plaît à la jeune femme, étonnée de tant d'attentions. Son julot casse-croûte arabe est en prison à la Santé, c'est l'occasion de se détendre et de disposer de son temps libre. Sans hésiter, elle répond : « Non, pas vraiment. Par contre, j'aimerais un bon plat de moules. » Sans un mot, Jacques sort. Aussitôt, le dialogue reprend entre les deux femmes :

— T'as vu ton micheton, il est parti.

— Je peux te dire que celui-là, c'est le contraire d'un micheton. Je me demande ce qu'il est venu faire ici...

— S'il revient, je te paye des cerises !

— Il arrive ! Amène le dessert.

Jacques est, en effet, revenu avec un plateau de fruits de mer. Le couple s'installe.

— Vous nous servirez une bouteille de blanc.

Jeanne se lève, se rend au bar et dit à demi-mot au barman :

— Pas de la bibine, hein ! Du bon.

Jeanne et Jacques tiennent à ce que l'événement soit à la hauteur. Jacques écoute, enregistre, analyse les révélations de la prostituée. Enfance en province gâchée par la présence d'une belle-mère acariâtre, fuite du domicile familial et inévitable montée à Paris à peine majeure. Lâchée par un père inconscient, Jeanne recherche une activité professionnelle digne. Mais les salaires de misère, les bars où les patrons ne sont pas trop regardants sur le comportement des serveuses, dans la mesure où ils retiennent sur les pourboires et bénéficient du droit de cuissage, mènent inexorablement à la prostitution.

Jeanne, quant à elle, ne pose pas de questions à Jacques, une fille bien élevée dans le milieu n'interroge pas son homme. Elle s'est déjà positionnée dans ce cas de figure. De son côté, Jacques, qui connaît les femmes, observe les moindres gestes de celle qu'il considère déjà comme sa dernière conquête. Jeanne en fait beaucoup. Avec grâce, elle dépose les coquilles de moules vides les unes dans les autres autour de l'assiette en forme de couronne. La bouteille de blanc reste à demi-pleine. Le couple sort sur une réflexion sibylline de Jeanne : « La bouteille, c'est pour moi. ».

Les amoureux se rendent dans le dix-septième arrondissement, près du métro Villiers. Ils vivent alors une passion ardente. Jeanne compense les relations taxées qui laissent des séquelles. Jacques, en macho inconditionnel, reconnaît en Jeanne la femme avec laquelle il va avoir un avenir de pro de la délinquance. Jeanne est son double. Elle lui offre la possibilité de compléter sa personnalité. En amant expérimenté, il saura offrir à Jeanne une réelle passion charnelle. Le couple va d'un hôtel à l'autre dans Paris.

Puis il va se rendre en Normandie à Trouville en lune de miel. Ils jettent leur dévolu sur l'hôtel *le Chatham*, qui disposait à l'époque du bar le plus chic de la ville. Ils se trouvent ainsi non loin de la résidence des parents de Jacques, et ce n'est pas un hasard. En effet, il décide de présenter sa nouvelle compagne à ses parents. Curieusement, c'était très important pour lui qui souhaitait vivre en apparence une existence bourgeoise. Les parents, heureux de voir leur fils s'équilibrer, reçoivent le couple chez eux dans leur manoir de Louviers.

Jacques et Jeanne vivront des aventures hors la loi en France, au Canada, aux États-Unis et au Mexique. Recherchée par Interpol, Jeanne sera condamnée à plusieurs années de prison et purgera sa peine, malgré une tentative d'évasion avec Jacques.

Elle fut l'une des six femmes qui marquèrent la vie du

« Grand ». Elle fut la seule à partager les risques avec son homme et à participer activement à sa vie de truand. Comme lui, elle transportait régulièrement une arme dans son sac à main.

À Vieux-Moulin, ça va trop vite

Une *combinazione* à l'italienne, montée par l'entourage de ses tantes, va aboutir, pour Mesrine, à la prise en gérance d'une auberge dans l'Oise, au lieu dit le Vieux-Moulin. Deux des tantes de Jacques demeuraient au 16 de la rue Boinod, à Paris dans le dix-huitième. Leur neveu disposait, avant de se séparer de Soledad, d'un cinq pièces au 31 de la même rue. Une des deux sœurs obtient le droit de gérance de cette auberge, auprès d'une dame d'un certain âge.

Elle léguera ce droit à son neveu qui, à son tour, va le transmettre à sa nouvelle compagne, Jeanne Schneider. C'est le rêve d'une ancienne prostituée que de devenir taulière. Gérer un bar, enregistrer les tickets de caisse, compter la monnaie et voir plus grand. L'auberge dispose de cinq chambres à l'étage et Janou, en ex-pro, va savoir les utiliser. Des jeunes femmes demeurent sur place ce qui, immanquablement, finira par attirer l'attention.

Madame le Maire veille. De son côté, Jacques joue au poker le soir avec certains clients. Sans négliger pour autant des petites sorties rémunératrices, dont il a la spécialité. Tous les acteurs sont à leur place, le spectacle peut commencer. Jacques doit souvent protéger Janou de clients trop entreprenants. Mais il n'a pas la manière, il est trop brutal et certains s'en plaignent. Il n'a pas le langage des bistrotiers qui savent se faire respecter d'une simple phrase ou calmer les récalcitrants d'un regard. Janou, pour sa part, joue un peu trop les grandes dames, ce qui agace prodigieusement les affranchis qui fréquentent l'établissement. Certains relèvent dans son comportement des attitudes équivoques. Le bruit court. Il se répand vite. Janou, la taulière, serait une ancienne pute. Le genre de clientèle

qui fréquente l'auberge méprise ce qu'elle aime ou ce qu'elle côtoie, dans la mesure où l'objet de sa convoitise lui échappe. Mesrine est le contraire d'un bordelier. Entre une attitude violente et une trop grande souplesse, il existe un moyen terme. Là où d'autres trouveraient les mots afin de manipuler leurs interlocuteurs, Jacques reste un impulsif. Il sait parler aux hommes et aux joueurs, mais il a de sérieuses difficultés avec ses clients, ses clientes, et les filles du premier étage. Jacques n'a décidément pas l'âme d'un souteneur.

Dans les environs de Vieux-Moulin, les estaminets, les rades, et les cafés de voyous où l'on joue au poker, reçoivent souvent quelques caïds de banlieue qui viennent se mettre au vert. Et ces établissements peu recommandables finissent par jalouser le nouvel arrivant. Sa réputation n'est pas encore établie, mais ce concurrent, dont on ne connaît pas le passé, préoccupe : « Il ne va quand même pas venir bouffer le pain des braves gens installés ici depuis des décennies ! ».

De plus, « l'étranger » paraît suffisant, voire hautain. La police locale s'intéresse aussi à la personne de Janou et à son passé. Par ailleurs, les documents administratifs posent problème aux services fiscaux. Qui est qui dans cette affaire ? Qui est le patron ? Qui sont les employés ?

La situation semble confuse et dégage un parfum d'illégalité. Une fois encore, Jacques Mesrine s'est fourvoyé dans une activité dont il n'avait aucune connaissance. Le fait de fréquenter des restaurants et des bars à putes ne donne pas automatiquement un certificat de bon bordelier. C'est un homme d'action, le jeu est sa maladie, les femmes sa passion. L'argent est secondaire, il le « fabrique » au jour le jour, presque selon ses besoins, qui, pourtant, sont énormes.

Un incident, pourtant prévisible, aura de sévères répercussions sur l'avenir de Jacques Mesrine, tenancier de bistrot. Une partie de poker tourne à

son désavantage avec un prénommé Ramon, soupçonné de tricherie. Les couteaux sortent de la poche de l'Espagnol et de ses amis. Jacques n'aime pas perdre, il est chez lui, c'est une question de principe. Le calibre de Mesrine a raison de la juste colère des joueurs lésés, qui promettent de revenir. L'Espagnol est fier, il a battu sur son terrain ce joueur de poker affranchi et, plus encore, il l'a forcé à se comporter lâchement. Il quitte le lieu avec ses amis, mais la menace d'un retour musclé plane.

Une autre fois, des loubards de la région se présentent un soir à l'auberge du Mont-Saint-Marc, la mauvaise réputation de l'établissement attirant ce genre de clientèle. Le couple méfiant est sur ses gardes. Mesrine a un nerf de bœuf derrière le comptoir à portée de la main et Janou son P.38 dans le tiroir-caisse. Il est bien connu que le matériel dont on dispose impose son utilisation. Les plaisanteries les plus grasses, les mots orduriers de bouche en bouche et en écho de l'un à l'autre, pourrissent l'atmosphère de l'établissement. Le bar devient une piscine de bière tandis que les sous-bocks flottent au gré des consommations qui s'accumulent. Ça sent la provocation. Le meneur est un parachutiste en rupture avec l'armée. Il interprète mal le silence des patrons, apparemment lâches et peureux. Il urine sur le montant du bar.

Janou, sur un signe de Jacques, calcule le montant des consommations et déclare péremptoire :

— Vous payez et vous sortez !

On lui répond du tac au tac :

— Ton bout de papier, tu peux te la foutre au cul, ma grosse !

Aussitôt, Janou, le pistolet à la main, braque les récalcitrants. Mesrine, au nerf de bœuf, chasse de l'auberge l'équipée sauvage. Comble de l'audace, le meneur portera plainte. À la suite de cette affaire

douteuse, les conflits avec la clientèle vont se multiplier.

De son côté, madame Pitard, maire de Vieux-Moulin à l'époque, ne souhaite pas que sur sa commune s'installent des jeunes filles incontrôlables et une salle de jeux clandestine. Jacques et Janou devront lâcher l'auberge et, une fois encore, se rendre à l'évidence : les malfrats ont plus de difficultés que d'autres à vivre normalement.

Leur passé transpire. L'environnement exerce une pression destructrice qui ne laisse aucune chance à un retour à une vie plus classique.

Un coup pour rien

Expulsé de Vieux-Moulin, le couple est provisoirement hébergé à Louviers, chez les parents de Jacques. Ensuite, par mesure de prudence, Jacques et Janou se réfugieront dans un hôtel de l'avenue de Villiers, à Paris. De nouveau, Jacques a à cœur de briller. Il veut éblouir sa compagne, mais il désire également assurer sa formation. Il a senti en elle le potentiel des truands de classe.

Au cours de ses pérégrinations de casino en casino, Mesrine, qui a toujours besoin d'assouvir sa soif de jeu, repère un homme d'affaires tunisien « commercialement » intéressant. L'homme joue, et perd, de fortes sommes. Sans sourciller, Mesrine, plus flic que jamais, s'informe sur son « client ». Il retrace ses parcours, ses voyages, il détermine les dates et lieux de ses déplacements. Un tuyau arrive à point nommé pour permettre au couple de passer à l'action.

Renseignements pris, l'homme doit effectuer un passage en province avant de remonter sur Paris. Jacques décide d'intervenir avec sa nouvelle complice et partenaire à Chamonix, dans la nuit du 13 au 14 décembre 1967.

Cette aventure devrait rapporter au couple environ trente millions de francs. Jacques est certain de son information. Il faut savoir investir pour gagner gros. Aussi, Jacques et Janou n'hésitent pas une seconde, ils retiennent une chambre à l'*hôtel la Croix-Blanche*, à Chamonix.

L'établissement est réputé pour la qualité de son service et de son confort. Il est probable que, dans l'esprit de Jacques Mesrine, ait été présente la figure de Mandrin. Ce héros local, cet autre brigand qui sévissait de Saint-Étienne au Dauphiné en passant par les

Cévennes jusqu'aux Alpes. Il était réputé pour prendre aux riches et donner aux pauvres. Ce qui était sans doute loin d'être tout à fait exact. Mais les légendes ont la vie dure. Mesrine aussi. Mesrine connaît le visage du bonhomme qu'il va enlever. Confortablement installé, le couple attend son heure.

Premier stade : identifier physiquement leur future victime. Assis dans le hall d'entrée, les « amoureux » bavardent gentiment. L'homme aux clefs d'or, absorbé par ses activités, finit par les oublier. Ils font désormais partie du paysage. D'autres couples se détendent et consomment. Un homme rédige son courrier sur papier en-tête de l'hôtel. Tout est pour le mieux. Tout est calme. Ce monde feutré convient à Janou et à Jacques. Ils sont à l'aise, confiants mais conscients des risques que va engendrer leur intervention musclée.

L'homme d'affaires pousse enfin la porte à tambour. Il pénètre dans le salon d'attente et se dirige vers le comptoir où il demande sa clef au concierge, après avoir décliné son identité. Mesrine est aux aguets, il reconnaît l'homme avec son manteau en poil de chameau, son attaché-case Samsonite et ses Weston. Comme une dernière vérification, Mesrine tend l'oreille. Il ne veut pas commettre d'impair. Le nom du nouvel arrivant ne laisse aucun doute. Il est temps de passer aux choses sérieuses. La nuit est à présent bien avancée. L'homme d'affaires est ressorti de l'hôtel, parti jouer au casino.

Dans sa chambre, Jacques Mesrine se maquille. Il pose une fausse moustache, des pattes, une perruque et change de tenue. Il descend à la réception et assomme le gardien de nuit. Saucissonné, bâillonné, le pauvre réceptionniste sera remonté par le couple dans leur chambre située au premier étage. Puis Janou s'installe à son tour au bureau du rez-de-chaussée, arme de poing à portée de la main. L'homme d'affaires ne tarde pas à se présenter à la réception et demande sa clef. Il est souriant et détendu après cette agréable soirée, bien

qu'il ait perdu une forte somme au jeu. Demander sa clef et se retrouver soudainement braqué par une femme au regard dur et déterminé avec un calibre pointé entre les deux yeux, il y a de quoi faire réellement un arrêt cardiaque.

Mesrine et Janou embarquent leur victime dans l'ascenseur. Le type s'écroule. Mesrine, comme chacun sait, n'est pas un sauvage, il fait les poches du cardiaque, trouve ses pilules et le sauve sans doute in extremis. C'est bien la première fois qu'il fouille une victime pour y chercher un traitement médical. C'est généralement dans l'unique but de ramasser prestement un peu de monnaie. Mesrine abandonne donc sa victime. Un coup franchement raté ! Surtout si l'on compte les frais engagés, sans parler des risques de prise en flagrant délit. Il subit là un réel échec. Jacques et Janou s'intéressent tout de même à ce que le joueur a sur lui.

Mais il ne dispose plus que de 5 000 francs. C'est un bien maigre butin. Dépités, ils vont arracher de force à l'annulaire de leur proie une vague de valeur...

À son retour du Canada en France, Mesrine sera jugé pour cette affaire. Le tribunal pusillanime tiendra compte du comportement de Jacques, sauveur de sa victime. Un bienfait n'est jamais perdu.

Une affaire vraiment crapuleuse

Jacques continue d'affranchir son amie Janou. Elle fait une excellente élève. Tout est bon pour faire du fric, pour l'éblouir. L'avoir sortie de la prostitution n'est pas une garantie. Encore faut-il assurer à la jeune femme une vie compatible avec les rêves que peut faire une compagne de voyou. Le couple est soudé, ils ont les mêmes buts et sont disposés à utiliser des mêmes moyens.

Leurs physiques jouent en leur faveur. Ils sont jeunes, beaux, et passent partout avec l'insouciance de leur jeunesse et de leurs espoirs. Ils respirent leur vie à pleins poumons. Ils vivent l'instant d'autant plus intensément qu'ils sont conscients que, demain peut-être, l'oxygène viendra à manquer. Alors rien n'est trop beau pour Janou. Jacques sait qu'il tient là une femme capable de faire de gros coups. Rodée aux intempéries de la vie et prête à tout pour se faire de force une place dans la société et ne pas retourner à la prostitution, il va traiter sa Janou à la hauteur de ses qualités d'associée.

Le monde des truands de haut niveau comporte un point commun avec celui des grands bourgeois : l'importance du paraître. La femme de Mesrine se doit d'être élégante, fidèle, et capable de l'assister dans ses actions les plus viles. Mesrine met en place un coup facile pour gagner définitivement la confiance de Janou et lui mettre le pied à étrier une bonne fois pour toutes.

Il décide de braquer une vieille dame et sa fille. Ces deux femmes vivent seules. Elles vendent des robes en appartement qu'elles confectionnent elles-mêmes. Elles achètent de la broderie aux parents de Jacques. La mère a gardé Jacques de temps à autre lorsqu'il était enfant, lorsque ses parents étaient en déplacement. Elle tenait le bambin d'une main ferme afin de ne pas être

débordée allant en cela à l'opposé de l'éducation laxiste que lui donnaient ses parents. Avait-il un ressentiment contre cette brave femme ? Ou tout simplement, accroc au jeu, avait-il l'absolue nécessité de disposer de liquide pour assouvir sa passion ? Sans doute un mélange de tout cela. Sans tarder, Mesrine expose son plan à sa compagne :

— Janou, on va se faire un coup fumant et sans risques.

— Ce serait super.

— À nous deux.

— Dit toujours.

— J'ai l'adresse d'une bonne femme et de sa fille qui achètent de la dentelle à mon père. Je connais les lieux, j'ai fait quelques courses là-bas.

— Elles vont te reconnaître.

— J'étais gamin, et tu connais mon art du maquillage.

— Quand tu veux, tu n'es jamais le même. Quelquefois, j'ai l'impression de ne pas avoir quitté la prostitution. Avec toi, je couche avec un mec différent à chaque fois !

— Attention à ce que tu dis.

— Je plaisantais !

— Alors, écoute-moi bien. Toi, tu vas t'habiller comme un homme, blouson, casquette, chaussures masculines. O.K. ?

— D'accord.

— Ne te bile pas pour les frais, je m'occupe de tout, l'affaire est juteuse.

— C'est pour quand ?

— Après-demain soir.

Très organisé, Jacques fait sa petite enquête. Il prend connaissance de l'existence d'un client qui se fournit régulièrement chez ces deux femmes. Un Belge. Jacques Mesrine téléphone à la couturière en masquant sa voix avec un mouchoir, comme il a pu le voir dans les films de série B et, par mesure de prudence, imite l'accent belge : « Mon épouse arrive d'Orly ce soir,

pouvons-nous passer vers 20 heures ? ».

Ayant obtenu l'accord des deux femmes, Mesrine se rend accompagné de Janou à leur domicile, qui est également leur lieu de travail. Souriante, la mère ouvre la porte, Mesrine la bouscule, tandis que Janou entre rapidement dans la pièce principale, maîtrise la fille et demande :

— Où est le fric ?

Janou a repéré un secrétaire. Elle ouvre les tiroirs violemment, les jette au sol. Déchire avec hargne les tissus qui lui tombent sous la main afin d'impressionner les victimes. Les deux femmes sont terrorisées. La mère fait front. En regardant Mesrine dans les yeux, elle exprime ainsi sa haine. Sa fille abasourdie semble absente. Mesrine s'impatiente :

— Où est le pognon ?

Le ton change. Silence. Janou lacère des robes sur les portants et détruit tout avec rage. La fille pleure. C'est son talent que l'on saccage, des heures de travail. Des soirées données aux autres, perdues. À coups de ciseaux, Janou ravage la collection, jette les portants à terre, piétine les objets tombés au sol, et jetant un regard agressif aux deux femmes :

— Tu vas parler la vieille ?

La vielle encaisse sans mot dire. Sa fille supplie :

— Maman, parle !

Mesrine donne alors l'ordre à Janou de fouiller dans les autres pièces. Lassé, il sort son arme et lui assène une énorme gifle. Puis pose le canon sur la tempe de la fille. À ce moment, la mère tente de reprendre la main :

— Ça va Jacques, je t'ai reconnu. Ouvre le secrétaire à fond, appuie sur la targette de droite, sers-toi et fous ton camp.

Jacques est un instant désesparé, et Janou tétanisée :

— Viens, on prend le fric et on se tire.

— Si tu parles, je te bute.

— Je sais Jacques, je te connais depuis longtemps.

Contre toute attente, le butin s'élève à près de 100 000 francs, une forte somme en 1968. Le couple, déjà recherché pour divers délits, devra partir en voyage. Ils passent par l'Italie, le Maroc, l'Espagne, pour aller se poser plus durablement au Canada, à Québec puis à Montréal.

L'argent dérobé chez les deux couturières va égayer la fuite et la faire ressembler à un voyage touristique. La fréquentation des hôtels de luxe, des restaurants panoramiques et gastronomiques vont faire facilement oublier aux tourtereaux la façon peu glorieuse dont ils ont obtenu l'argent.

Ici, celui qui allait devenir l'ennemi public numéro un est bien loin de donner cette image de Robin des Bois qu'il souhaitait tant faire passer dans la population.

Jean-Jacques Debout et Jacques Mesrine

6 février 1968, Jeanne et Jacques quittent donc la France en catastrophe, ils passeront de justesse les services des douanes avec leurs propres papiers d'identité. Arrivé à Montréal en avion, Mesrine descend la passerelle. Il devance Janou d'une marche.

Le couple souriant semble détendu. Mesrine a le regard perçant des aventuriers. Le temps ensoleillé accueille ces touristes. Soucieuse de son apparence, Janou porte des lunettes noires. Elle utilise son physique avantageux pour jouer les stars.

Grâce aux deux affaires précédentes, les amants disposent d'un aimable budget qui devrait leur permettre de s'organiser. Le couple souhaiterait se refaire une vie honnête. Janou va même jusqu'à rechercher et trouver un poste d'aide-infirmière. Cependant, les autorités canadiennes refusent la venue de Jacques Mesrine sur leur territoire. Apprenant qu'il a débarqué, on lui accorde dix jours pour quitter le pays. C'est mal connaître l'entêtement du Français qui refuse, bien évidemment, d'obtempérer. Il quitte Montréal et s'évapore dans la nature. Il va succomber à ses mauvais penchants. Il va faire la connaissance de mauvais garçons. Des individus qui, toujours, jalonnent sa route. Il se liera après moult péripéties et quelques séjours en prison avec Jean-Paul Mercier, un tueur patenté.

En juillet 1968, Mesrine retourne à Montréal avec Janou. Préalablement, Jacques a tenté d'exercer divers petits boulots, en général au noir, sans résultat positif. Le couple s'installe dans un superbe studio au 3645 Sherbrooke, à l'est de Montréal. Jacques a repris ses mauvaises habitudes. Il s'est remis à fréquenter les bars, les voyous et les bordels, bien évidemment. Ses sorties de nuit sont fréquentes. Et ses rencontres inattendues.

Passé minuit en tournant à gauche après le théâtre des Arts, Jacques remarque une silhouette qui sort par la petite porte de la salle de spectacle. Cet homme ressemble étrangement à Jean-Jacques Debout. Mesrine active le pas, se dirige vers le chanteur qui ne le reconnaît pas, perdu dans ses pensées ou dans quelques futures chansons. Mesrine a un doute.

Son copain du collège des Oratoriens, avec lequel il passait les vacances en famille à Hossegor, ne lui aurait pas fait un affront pareil ! Il revient sur ses pas, regarde l'affiche, et constate que le nom de son copain d'enfance recouvre celui de Serge Reggiani, qui a dû annuler sa venue pour cause de santé. Partageant l'affiche avec son vieux copain Debout, l'excellente chanteuse et parolière Barbara, la dame en noir.

Le lendemain, Mesrine décide de se rendre en compagnie de Janou au théâtre des Arts. Il écoute avec beaucoup d'émotion, entre autres chansons, celle qui évoque leur enfance : *En casquettes et boutons dorés tout au long des jeudis sans fin, laissez-passer les orphelins*. Un des succès de Jean-Jacques Debout.

— Attends-moi ici Janou, je vais voir Jean-Jacques dans sa loge.

Mais il n'accédera pas à la loge de son ami d'enfance. Les coulisses sont encombrées d'un monde extrêmement bruyant qui le gêne.

— Viens, on entre, il y a trop de monde. S'ils savaient que nous nous connaissons depuis l'enfance, ils seraient moins chiants.

Alors Mesrine, fidèle à ses vieux démons, surveille son copain de jeunesse et détermine ses horaires. Il va tout simplement kidnapper Jean-Jacques Debout et le contraindre à le reconnaître.

Mesrine a garé sa voiture à l'angle du théâtre, empiétant un peu sur le passage réservé aux piétons. Minuit passé, réglé comme une horloge, Jean-Jacques Debout apparaît. Mesrine, vêtu d'un imperméable de cuir noir, lui demande s'il est bien Jean-Jacques Debout.

Le chanteur confirme, mais ne semble toujours pas reconnaître son ami d'enfance. Enveloppé dans une couverture, jeté dans la voiture, le chanteur est menotté et emmené de force dans un bar à puttes.

La peur passée, Jean-Jacques Debout a la joie de découvrir que cet enlèvement n'est qu'une blague et que c'est son vieux copain Mesrine qui la lui a faite. Les deux hommes, s'embrassent, se tapent fraternellement dans le dos. Jacques annonce à haute voix :

— Je vous présente Jean-Jacques Debout, mon copain de toujours. Jean-Jacques, mets-toi au piano, tu es chez toi ici.

Près du bar, un piano droit désaccordé attend la vedette. Jacques lui dit :

— Joue-moi *en casquettes et boutons dorés*.

Mesrine, le dur, est ému. Son regard se voile.

— Pourquoi ces jeudis sans fin où, sous prétexte de promenade, on nous montrait à la population avec nos casquettes et nos boutons dorés, nous n'étions pas des orphelins en titre, mais des orphelins de cœur.

Le cœur de Mesrine se serre. Un malheureux Canadien aviné interpelle les Français un peu vertement. Ils font trop de bruit. Mais l'homme ne pouvait pas plus mal choisir son moment pour invectiver Mesrine qui craque, prend une bouteille de champagne et frappe à la tête le bonhomme, qui s'écroule.

— Ça va pas ! Jacques tu pouvais le tuer, s'exclame le chanteur. Une hôtesse montante, qui connaît le client assommé, le transporte directement à l'étage supérieur. Comme si de rien n'était, Jean-Jacques se remet à son instrument. Mesrine écoute, debout, accoudé au piano. En fin de soirée, le chanteur propose de rendre la politesse à son kidnappeur-farceur :

— Viens déjeuner avec moi après-demain midi. À côté du théâtre, on a un restaurant extra. Je serai avec Barbara, on va se faire une bonne bouffe tous les trois.

Rendez-vous confirmé. Barbara, Debout, et Mesrine se retrouvent autour d'une table. Barbara, prudente, est

très curieuse de rencontrer le truand. Même si elle s'était bien passée de partager sa table.

Mesrine se veut galant. Il se croit autorisé à lui demander de chanter une chanson qu'il aime tant : *quand reviendras-tu ?* Ces manières si directes et entreprenantes ne conviennent pas à la chanteuse.

Elle n'aime pas les attitudes de bellâtre un brin macho, du truand. Aussi, elle n'hésite pas à le remettre à sa place :

— Je ne chante pas à table et jamais la bouche pleine.

Mesrine ne supporte pas la réponse de la chanteuse et la prend à la gorge. Debout maîtrise son bras et lui demande de se calmer.

— Tu as raison, il faut que je me calme, lui répond-il.

Cet épisode très « Mesrinien » n'empêchera pas Jean-Jacques Debout de faire parvenir à son copain des quatre cents coups les photos dédicacées de nombreuses stars de la chanson et du cinéma, lorsque celui-ci sera incarcéré.

Des lauriers pour Mesrine

7 mars 1968, un ami commun du couple Mesrine conseille aux deux expatriés de contacter un richissime homme d'affaires retraité. Cet handicapé physique est à la recherche d'un cuisinier faisant éventuellement fonction de chauffeur et d'une jeune femme capable d'assurer le service à table, et ayant qualité d'aide-infirmière. Janou et Jacques se rendent à l'adresse indiquée avec un seul but : visualiser son domicile.

À la hauteur 1610 de la rue de Beauharnois Ouest à Saint-Hilaire, un faubourg de Montréal, Jacques et Janou stoppent leur véhicule. Ils constatent que le nommé Deslauriers demeure bien à cette adresse. La résidence est superbe, de style colonial. Des parterres de fleurs envahissent un immense parc.

Prônant sur un léger promontoire, la villa, tout en longueur, est toute blanche. Sous la véranda, un vieil homme dans un rocking-chair se réchauffe les os. Un jardinier s'active calmement auprès d'arbres fruitiers plantés en espaliers. Janou et Jacques sont subjugués. Travailler dans ces conditions leur conviendrait parfaitement. De retour à leur studio, ils s'empressent de téléphoner à ce monsieur Deslauriers. Ils composent son numéro de téléphone.

Georges Deslauriers est le descendant d'hommes d'affaires qui ont établi leur fortune de génération en génération dans le commerce des fruits et légumes. Il répond au téléphone, il est seul, son jardinier n'est pas disponible.

Georges Deslauriers a soixante-dix ans et se déplace péniblement. Il a l'indispensable besoin d'être assisté. Son caractère acariâtre supporte mal la solitude. Qu'il est doux, passé un certain âge, d'égratigner son entourage sans que ce comportement ne porte à

conséquence ! Il est aidé en cela par la fortune personnelle dont il dispose. Il peut recevoir à loisir, faire subir son humour grinçant à ses invités sans que cela ait d'incidence. Cette méchanceté gratuite l'amuse et le sort de son isolement. Par ailleurs, fine mouche et jouant discrètement de son handicap, Deslauriers sait se faire apprécier de la gent féminine.

Tel est l'homme que vont affronter Janou et Jacques qui ont été embauchés. Sans compter le jardinier, ami de longue date du vieil homme. Janou est tour à tour aide-infirmière, dame de compagnie et gouvernante. Elle assure également le service à table. Elle sert à l'anglaise, à droite, distante, compassée. Elle fait bonne figure, et s'acquitte parfaitement de ses diverses activités.

Jacques, omniprésent, transporte son patron dans la voiture. Il l'accompagne dans ses différentes démarches. Chaque matin, il porte l'homme handicapé dans son bain. Il participe à ses ablutions et va jusqu'à soigner les plaies dues à son harnachement. Le soir, c'est à Jacques de mettre au lit le vieil homme, plein de reconnaissance.

Les journées sont longues, fastidieuses pour ce couple ignorant les obligations quotidiennes des gens honnêtes. Ça gamberge beaucoup dans leurs petites têtes. Les conversations dévoilent un désir latent d'action. Des invités bien intentionnés laissent entendre à leur hôte combien il est difficile de disposer d'un personnel de service de confiance. Ces allusions discrètes alertent Georges Deslauriers, né méfiant.

Maintenant qu'on lui a mis la puce à l'oreille, il veut en avoir le cœur net. Aussi, il charge son jardinier de surveiller étroitement ses gens de service. Rapidement, l'ami de Georges émet des doutes concernant les conversations qu'il a surprises entre Janou et Jacques.

L'intention de Deslauriers est de licencier ces employés suspects. Les propos rapportés sur le couple et son passé sont inquiétants. Les éléments que lui apporte le jardinier

confirment ses soupçons et troublent le milliardaire handicapé.

Georges Deslauriers, malin, monte une opération de toutes pièces. Il charge son jardinier de pousser la dame de compagnie à la faute en la harcelant. L'employé accroche alors Janou sur une foultitude de détails. Chaque jour, il l'agace, critique la qualité des repas, l'entretien de la villa, du linge, de la buanderie, et reproche à la jeune femme de couper des fleurs dans le parc sans son autorisation :

— Vous saccagez tout !

— Vous êtes gentil, restez à votre place, et tout ira bien.

— Ce n'est pas vous qui ferez la loi ici !

— Nous verrons bien !

— Ça fait dix-huit ans que je suis ici. J'en ai vu d'autres.

Janou, furieuse, se retire et alerte Jacques. Le jardinier satisfait, ôte son tablier et se rend auprès de Georges Deslauriers. Il soulève son chapeau et déclare :

— Monsieur, je démissionne. Cette jeune femme ne respecte rien, je suis maître du parc et je veux le rester.

— Mon ami, vous resterez.

Aussitôt, le vieillard convoque le couple dans son bureau. Patenôtre, il se frotte les mains en recevant ses deux serviteurs :

— Mes amis, je n'ai qu'à me louer de vos services, mais vous avez fait une faute grave, une faute de goût. Mon jardinier et ami est à mon service depuis presque vingt ans. C'est un homme remarquable qui a toute ma confiance. Ce genre de personne est, de nos jours, rarissime. Je ne souhaite pas vous garder à mon service, vous êtes libres.

Ainsi traités, Janou et Jacques partent dans l'heure. Mesrine enrage, sa compagne a tout compris, c'est un licenciement organisé. Le couple devant se loger rapidement, trouve refuge chez des Français qui disposent d'une chambre. La rancœur mêlée à la haine

réveille les mauvais instincts de Jacques Mesrine. Janou s'estime un peu responsable de s'être laissée embarquer dans ce piège. Elle attend une réaction de son homme. Et celle-ci ne tarde pas :

— On va enlever ce vieux sac. J'ai suffisamment de renseignements le concernant. On va demander à son frère Marcel de payer la rançon.

Janou n'a pas d'autres choix que de suivre, elle culpabilise. Le temps de louer un studio modeste au centre de Montréal, d'alerter un jeune complice, et l'enlèvement sera réalisé aisément. L'opération est simple, les deux comparses connaissant parfaitement les lieux et les habitudes de leur victime.

À la tombée de la nuit, ils se saisissent du handicapé, le bâillonnent et le transportent dans leur véhicule. Les seuls mots qu'ils échangent avec le vieillard sont des menaces. Ils se disent déterminés à s'en prendre à son intégrité physique s'il fait mine de résister.

Monté discrètement au premier étage, installé sans ménagement dans le studio, il sera mis sous la surveillance d'un petit truand sans envergure. Mais l'état du vieillard va inquiéter ce complice à la petite semaine.

À l'écoute de la radio qui relate la disparition, puis l'enlèvement du milliardaire, il va prendre peur, les risques sont trop grands pour lui. D'autant que le vieux le regarde méchamment et il lui fait comprendre par différents mouvements que son état de santé s'aggrave. Il respire difficilement. Et il entend aussi les informations concernant son rapt et ressent les angoisses de son gardien.

Mesrine et Janou, tranquilles, ont loué une Cadillac décapotable, histoire d'anticiper la réussite de l'enlèvement et, surtout, de se faire remarquer. Une lettre destinée à Marcel Deslauriers, frère de Georges, dans laquelle Mesrine réclame deux cent mille dollars de rançon, vient d'être postée.

Le soleil brille, les jeunes femmes en hauts talons et robes légères abondent aux devantures des

commerces. Quelques messieurs chapeautés saluent ces dames. Cette belle journée de juin augure d'un avenir meilleur. La balade de Mesrine et Janou est idyllique. Tourner à gauche, passer le carrefour, trouver une place de parking. Le trottoir est noir de monde. Le quartier grouille de policiers. Une ambulance est garée devant l'immeuble. Un homme est emmené sur un brancard. Mesrine a compris, le coup a foiré. Il dégage la voiture et démarre en trombe.

Le couple parcourt huit cents kilomètres et se rend à Percé dans la province de Québec, où il logera dans une modeste pension de famille tenue par une personne âgée, qui sera assassinée le temps de leur court séjour.

Cet épisode sera le premier d'une série d'aventures pour Mesrine et Janou, que les Canadiens surnommeront les « Bonnie and Clyde français ». Leur complice, modeste et inexpérimenté, a abandonné Georges Deslauriers. La rage du milliardaire a eu raison des liens qui le retenaient. Il a alerté les passants par la fenêtre.

A Percé, Québec :Police et arrestation

Percé est un port de la Gaspésie au Québec, où Janou et Jacques vont se réfugier. Ils s'installent au *Motel des Trois Sœurs*. Ils ont besoin de refaire le point après l'enlèvement stupidement raté du milliardaire Georges Deslauriers. Ils décident de mettre huit cents kilomètres entre eux et Montréal et de se planquer quelques jours avec un des six passeports que possède le couple.

Le motel est tenu par une vieille dame, Évelyne Le Bouthillier. Elle est ravie de recevoir de si charmants touristes. Des touristes que, bien vite, toutes les polices du Canada se mettent à rechercher. La charmante propriétaire du motel est, en effet, retrouvée étranglée après leur départ.

Le 29 juin, Jacques et Janou quittent le port de Percé pour traverser la frontière et se rendre aux États-Unis, à Dallas au Texas. Jacques rêve de se rendre à Cap Kennedy afin d'assister au décollage d'Apollo XI. Quelle exceptionnelle journée d'émotion ! Voir s'élever un engin pareil, une fusée rejoindre la Lune. Des hommes à bord sont prêts à fouler un sol inconnu à une distance incalculable. Bonnie and Clyde vivent pleinement ces instants, chassent leur préoccupation, fuir.

Ils ignorent que les polices canadiennes et américaines les suivent à la trace pour le meurtre d'Évelyne Le Bouthillier, retrouvée étranglée après leur départ. En fait, Mesrine et Janou ne sont au courant de rien et, surtout, ils n'y sont pour rien. La pauvre dame a été victime d'une affaire familiale. Le soir même, la police du Texas arrête le couple et l'incarcère à la prison de Texarkana en attente d'une extradition vers le Canada.

Pour une fois, Mesrine est innocent. Imaginez sa

colère ! Après une dizaine de jours, c'est le transfert au Canada à la prison Saint-Hyacinthe. Les dix jours passés au Texas dans la prison américaine ont frappé Mesrine. Du fait de leur situation particulière, en attente d'extradition, Janou et Jacques n'ont pas vraiment d'existence légale.

Les autorités ne savent pas trop quoi faire de ce couple recherché pour kidnapping et pour l'assassinat présumé d'une vieille dame. Considérés comme dangereux, ils sont traités fermement. Le couple ne comprendra les raisons de cette fermeté à leur égard que lorsque les autorités canadiennes les inculperont pour l'assassinat de la responsable du *Motel les Trois Sœurs*.

Cependant, à la prison Saint-Hyacinthe, le couple est reçu aimablement. Ils sont même surpris par la correction du personnel et de son directeur, en total contraste avec ce qu'ils viennent de vivre au Texas, de l'autre côté de la frontière. Un parloir leur est accordé et Jacques peut même téléphoner rapidement à son avocat canadien, Maître Davoust. Ce traitement de bon aloi correspond parfaitement aux aspirations de Mesrine. Cellule propre, hygiène irréprochable, repas convenable, personnel correct, que demander de plus, sinon la liberté !

La liberté, Mesrine va se l'offrir et en faire cadeau à Janou, le temps de tout mettre en œuvre. L'attente est raisonnable. Le matériel est vite rassemblé et la réalisation de cette évasion semble très facile. Il faut cependant garder à l'esprit que se faire la belle d'un centre de détention n'est qu'un pas vers la liberté. Il faut ensuite éviter les premiers barrages, trouver une planque, faire fabriquer de faux papiers d'identité, et se construire une nouvelle vie. Puis établir un relationnel de confiance avec des gens du milieu et multiplier les casses et les braquages afin de payer les spécialistes.

Le 17 août 1969, soit un mois et un jour après leur arrestation au Texas, Jacques Mesrine et Janou

Schneider s'échappent du pénitencier. Les responsables de cette gentille prison canadienne ignoraient qu'il ne fallait pas laisser le moindre espace à un homme comme lui. C'est dans l'esprit du Français de confondre complaisance et faiblesse. Il a souvent abusé des bontés de son entourage.

Prisonniers modèles, ils ont mis en confiance les surveillants et ont ainsi pu préparer leur évasion calmement, sûrs d'eux, sans alerter aucun autre détenu. Jacques a pris tout son temps pour arracher une poignée de porte, la limer convenablement. Il planque l'objet, la travaille encore et, enfin, lui donne une nouvelle forme. Ce détournement d'objet va lui permettre de disposer d'un couteau, qu'il affûte en utilisant le ciment de sa cellule.

De son côté, Janou a effectué le même travail, et dispose également à présent d'une arme blanche. Le couple se rencontre au parloir et peut à loisir préparer sa sortie par la petite porte.

Au jour J et à l'heure H, Janou, dans l'aile des femmes, et Jacques, dans celle des hommes, agressent leurs gardiens. La Française, prisonnière modèle qui a su mettre ses geôlières en confiance, sort un couteau. Elle menace la gardienne et exige les clefs. La femme, l'arme sous la gorge, subit le regard noir et lui affirme qu'elle n'a aucune chance et qu'elle sera rattrapée avant la sortie des bois.

Mais Janou a confiance en son Mesrine, elle est persuadée de la réussite de cette évasion. Jacques, de son côté, est un peu plus violent. Il exécute la même démarche. Il est certain de fuir avec sa compagne de cette aimable prison.

Avec une précision horlogère, le déroulement de l'évasion s'effectue sans heurts. Peut-être un peu trop facilement. Clefs en main, le couple passe par les cuisines afin de prendre un peu de nourriture pour la route. Une pince, volée le matin même lors de la promenade, servira à cisailer les deux grillages. Les deux

amants vont ainsi pouvoir disparaître dans la nature. En l'occurrence, les bois environnants. Une barrière naturelle, un rempart bien plus difficile à franchir que de simples clôtures...

Sans aucune connaissance des lieux, les deux évadés vont chercher à rejoindre une route à l'oreille, afin de prendre un automobiliste en otage et fuir ainsi vers des horizons plus joyeux.

Nuit noire et journée sombre pour les amants truands

Courir, courir, et courir encore jusqu'à son dernier souffle. Souffler, respirer avidement, et repartir. Le diable est à leurs trousses. Jacques tient la main de Janou, et de l'autre le sac où ils ont enfourné rapidement pommes de terre, fruits, et quelques boîtes de conserve volées au hasard dans la réserve de la prison.

Objectif : rejoindre une route, arrêter une voiture, virer le conducteur et tenter de rejoindre puis de passer la frontière mexicaine. Mais le bois s'épaissit, les ronces se mêlent aux branches, l'obscurité gêne la progression. De plus, une pluie fine détrempe le couple en cavale. Les deux amoureux en perdition, mortifiés, s'enlacent debout au pied d'un arbre.

Impuissants, les cheveux dégoulinants de pluie et de sueur, ils sont apeurés et au bord de l'épuisement. Les yeux dans les yeux, aiguillant ainsi leurs énergies, ils vont repartir encore plus vaillants. Mais rien ne leur sera épargné. Un orage violent déchire le ciel, les éclairs s'écrasent au sol avec des détonations de tonnerre fulgurantes. Plaqués au sol, dans la boue qui alourdit leurs vêtements, ils pataugent dans des flaques d'eau froide.

La progression est difficile. Jacques pousse Janou devant lui. Il la soutient. Il a lâché le sac de nourriture devenu trop lourd. Ces bois sont un véritable piège. En terre inconnue, Mesrine zigzague. Désorienté, il est perdu. Il refuse de suivre les indications de Janou, puis s'en inspire.

Enfin, c'est la débâcle ! Désemparés, ils prennent un sentier qui les mènera à leur perte. Presque à découvert, ils avancent vers le destin qu'ils ont voulu fuir : une

nouvelle arrestation. Avec à la clef, cette fois-ci, une condamnation aggravée suite à leur tentative d'évasion.

Entre chien et loup, le jour se lève. Qui sont les chiens, qui sont les loups ? La meute policière se rapproche, les torches dans le demi-jour devançant les pisteurs. Jacques abdique : « la course est jouée, il faut savoir perdre. ».

Main dans la main, doigts enlacés, pitoyables, ils savent que la cavale est terminée. Dans un dernier sursaut, Jacques Mesrine déterminé, saute, attrape une branche, effectue un rétablissement, tend la main à Janou qui, dans un effort désespéré, parviendra à se hisser à côté de lui dans l'arbre.

Serrés l'un contre l'autre, ils attendent l'instant fatal, sans regarder, tête contre tête. Pendant ce temps, les hommes du groupe de recherches piétinent dans les mares d'eau autour de l'arbre et repartent en braquant leurs torches dans les fourrés. Mal positionnés, endoloris, les fugitifs finissent par descendre de l'arbre en douceur, tandis que leurs poursuivants s'éloignent. « On ne bouge plus, les mains en l'air ! ». Surpris, ils tournent la tête et voient à quelques mètres un policier, revolver au poing et pantalon sur les genoux. Il aura bien du mal à se présenter correctement, à prévenir ses collègues à l'aide de son sifflet tout en tenant les évadés en respect.

Sous bonne escorte, les Bonny and Clyde français seront incarcéré dans un pénitencier dont on ne s'évade pas, du genre quartiers de haute sécurité hexagonal. Ils se retrouvent dans l'aile de sécurité maximale de la prison Saint-Vincent-de-Paul de Laval, à l'extérieur de Montréal. Penser qu'il en restera là, c'est mal connaître Jacques Mesrine. Une affaire à suivre

Le jugement Percé

Jacques Mesrine additionne les multiplications, rien n'est simple en ce qui le concerne. Il sait également diviser. Mesrine est né calculateur. Le procès de l'affaire Le Bouthillier sera dépaysé et se déroulera à Montmagny, à la demande de Maître Davoust. L'avocat de Jacques Mesrine est influent au Canada. Jacques Mesrine et Jeanne Schneider seront présentés au tribunal étroitement surveillé. Leur tentative d'évasion n'a pas été appréciée des autorités judiciaires. Jacques a été condamné à un an de prison et Janou à six mois, pour évasion.

En attente du jugement, en détention à Montmagny, fidèle à ses habitudes, Jacques ose tenter à nouveau une petite escapade. Avec ses nouveaux amis d'incarcération, il tente un coup : il met le feu à sa literie. Panique à bord, des cellules s'embrasent les unes après les autres. La paille de mauvaise qualité, qui compose l'intérieur des matelas, dégage une odeur insoutenable. Surveillants et détenus sont pris à la gorge. Ils étouffent. Mesrine sera sorti in-extremis de sa cellule, sauvé par les gardiens qu'il déteste. Jacques a encore loupé son coup, dépassé par les événements qu'il a lui-même provoqués.

Pendant ce temps, Maître Davoust tente de négocier habilement, en accord avec ses requérants, la condamnation du couple. Son objectif est d'éviter que Janou et Jacques n'endossent l'assassinat de la vieille dame. La famille et l'entourage les accusent ouvertement. Le marché consiste à consentir une condamnation lourde, mais à ne pas prendre en compte l'affaire Le Bouthillier.

Seul le rapt de Deslauriers sera jugé. Jacques Mesrine est contraint d'accepter cet arrangement afin d'éviter

une condamnation à vie. L'inculpation des deux amants se fait sur la base d'un arrangement, comme le permet la loi outre-Atlantique. Elle prend pour base le fait que les bijoux de Deslauriers ont été retrouvés dans les bagages de Janou. Bizarrement, le vieil homme couvre ses ex-serviteurs et va jusqu'à reconnaître qu'ils appartiennent à Janou. Encore un imbroglio judiciaire ! La famille de Deslauriers, de son côté, affirme qu'ils sont bien la propriété de la victime.

Le procès va durer trois semaines. Clou du spectacle, le procureur, victime d'une crise cardiaque, va s'écrouler en pleine réquisition. Rien n'est simple avec Mesrine ! Et ce n'est pas terminé pour autant. Entre-temps, les vrais coupables de l'assassinat d'Évelyne Le Bouthillier seront identifiés et arrêtés dans l'entourage de la famille de la victime. En définitive, Jacques sera condamné à onze ans de prison et Janou à cinq ans, pour le kidnapping de Deslauriers.

Jacques Mesrine, incarcéré à la prison de Sainte-Anne-des-Plaines, va sélectionner ses fréquentations et préparer une nouvelle évasion spectaculaire. Le choix judicieux de ses complices devrait permettre l'échappée d'une aile complète de la prison, celle des longues peines. Le charisme de Jacques, ses références internationales, authentiques ou enjolivées, mettent en confiance ses codétenus. Les comparses de base, ceux dans lesquels Mesrine a totale confiance, doivent effectuer des relevés.

Toute une armée de détenus s'attelle alors à la tâche : évaluer la personnalité et les faiblesses des gardiens. Déterminer leurs horaires, plus largement faire toutes les observations utiles concernant ces hommes qui devront déterminer les formes, la taille et les contours des clefs en observant attentivement les trousseaux des surveillants, afin de fabriquer un passe indispensable à l'ouverture d'une porte donnant sur le mur d'enceinte.

Chaque mouvement des gardiens est ainsi repéré, les clefs, pourtant fort nombreuses, sont mémorisées. Les

détenus observateurs inversent la situation, ce sont eux qui surveillent. Leur liberté est en jeu, leurs facultés sont décuplées. Ils ont le sentiment de dominer et méprisent ceux qu'ils considèrent comme étant leurs bourreaux.

Mesrine, pour sa part à l'atelier, où il a obtenu un poste de responsable, fabrique de fausses limes en bois qui serviront de leurres en cas de contrôle. Les autres, répartis dans différents ateliers, où ils se sont fait admettre, récupéreront des déchets de métal. Il semblerait que le désir d'évasion soit dans l'air. En effet, une autre équipée a préparé une évasion concurrente, mais elle est mal organisée, et c'est un échec. Fouille générale, l'équipe Mesrine est prise dans la foulée. Une tentative avortée de plus, mais c'est le jeu.

Mesrine, mis à l'isolement, devra un mois durant subir la dureté du mitard. Il sera transféré à l'Unité spéciale de correction où le nombre de détenus est égal à celui des gardiens. C'est dans ce bloc qu'il rencontrera Jean-Paul Mercier, un redoutable truand et tueur patenté. Les deux hommes se lieront d'amitié pour de nouvelles aventures criminelles.

Évasion réussie

Suite à sa tentative d'évasion, Mesrine est placé au bloc deux, où sont incarcérées les grosses peines à l'Unité spéciale de correction, l'équivalent des fameux quartiers de haute sécurité en France. Le Français va y vivre des heures douloureuses.

Quatre murs de béton sans fenêtre, une bouche d'aération, et une petite ouverture permettant de diffuser des gaz afin de maîtriser les détenus récalcitrants. La porte, à ouverture électronique, et le plafond, sont constitués de matériaux transparents incassables. Les gardiens se baladent au-dessus des cellules éclairées jour et nuit et observent les captifs en permanence.

La surveillance est totale et digne des pires dictatures. Les détenus ont interdiction de se reposer dans la journée. Ils doivent rester debout ou tourner en rond dans cette pièce carrée. Arrêt face aux angles, où les têtes percutent le mur. Les nerfs à fleurs de peau, les reclus craquent. Ils perdent conscience de leur état et oublient les raisons de leur incarcération. Ils deviennent claustrophobes, une folie destructrice les envahit.

Devant l'horreur de cette condition, les hommes n'ont d'autre moyen d'expression que de casser, briser le moindre objet. Détruire devient une sorte de jouissance apaisante. Ces excès de violence donnent aux captifs le sentiment d'exister encore un peu. Il arrive souvent que les détenus refusent la nourriture. Ils se lancent dans une violence gratuite. Ils vivent dans la haine contre tous ceux qui marchent sur deux jambes. Ces hommes sont le troupeau des exclus du genre humain. C'est par la rage et la fureur qu'ils manifestent leur existence.

Jacques Mesrine refuse ce monde et ces conditions d'existence. Il ne veut pas se dissoudre dans cet univers.

Pendant quelque temps, il est tourmenté. Son moral est au plus bas. La perspective du temps à passer dans ce pénitencier pourrait plus encore l'atmosphère.

Dix ans, c'est long ! Aussi, il se trouve devant un choix simple. Trois possibilités s'ouvrent à lui : attendre et devenir un légume, sortir avec au pouce droit du pied l'étiquette DCD ou s'évader.

Mesrine est un impatient et il est animé par une incroyable force de vie. Le suicide, il ne connaît pas. Joueur jusqu'au bout et en toutes circonstances, il choisit l'impossible : l'évasion. C'est un jeu dans lequel il va s'investir pleinement. Il veut gagner, même s'il sait déjà que, tout compte fait, un jour il sera finalement perdant. Mais il ne peut résister au plaisir absolu de se jouer du destin, de forcer le hasard. Il va disparaître et se défaire des atroces carcans que lui réserve son quotidien dans cette unité spéciale.

Jean-Paul Mercier et Jacques Mesrine, imaginatifs, préparent cette évasion avec le plus grand soin. Ils décident d'entraîner avec eux quatre autres détenus. Constatant que, le dimanche, les surveillants sont plus relax, que le vin traite au mieux les hommes en uniforme, ils fuiront le plus simplement du monde au cours de la promenade après avoir limé les grillages de protection. Aussi étonnant que cela puisse paraître, c'est presque facile. Un bois, une route. Les deux meneurs et initiateurs de cette opération, les seuls à accéder à la route, braquent un automobiliste. Ils le dégagent de sa voiture et fuient en direction de Montréal.

Ce 21 août, ils sont de nouveau libres et envisagent ensemble de former un redoutable duo. Afin de se prouver mutuellement leur bonne forme, ils attaquent deux banques à dix minutes d'intervalle.

Le 28 août, ils braquent une banque à Toronto... Les affaires reprennent ! Ces sommes d'argent importantes serviront à acheter des armes, à louer des planques, à garnir les réfrigérateurs, en attendant les détenus de l'Unité spéciale de correction dont ils ont l'intention de

libérer les armes à la main. Les deux hommes ont, en effet, décidé d'aller délivrer les « copains » et de monter une équipe avec eux.

Une fois l'opération préparée et mise en place, vient l'heure de l'exécution du plan. Ce dernier était peut-être un peu sommaire ou des informations avaient-elles filtré ? Quoi qu'il en soit, lorsque Mesrine et Mercier à bord de deux véhicules s'approchent du centre de détention, ils sont accueillis par des tirs fournis et constatent que la sécurité a été renforcée. Mieux armés, Jacques et Jean-Paul répliquent et se défendent avec acharnement. Ce dernier est blessé durant l'opération. Mesrine soutiendra son copain jusqu'à un véhicule de relais conduit par Lizon, la compagne de Mercier.

Retour à Montréal dans une de leurs planques. Mesrine soigne son complice avec dévouement, Mercier se remet lentement. Pour ne pas perdre la main, les compères effectuent de temps à autre une promenade en forêt dans le but de tirer quelques balles. Une de ces escapades champêtres, en compagnie de Lizon, tournera au meurtre de deux gardes forestiers. Dans les bois, la jeune femme, les bras croisés, regarde Mesrine et Mercier jouer avec leurs armes. Ils font semblant de se provoquer. Ils s'amusent.

Puis ils évaluent les propriétés des pistolets-mitrailleurs, des fusils à lunette et à pompe. Mesrine énumère les qualités de son arme préférée, un deux coups coupé d'un côté à trente centimètres, et de l'autre à trente-trois centimètres. Comparaisons, changement d'armes, recherche dans le coffre de la voiture de munitions, le dos tourné, il n'en faut pas plus pour se faire surprendre.

Soudain, en entendant des pas derrière eux, les deux hommes en cavale se retournent. Deux gardes forestiers, l'arme à la bretelle, se tiennent

devant eux. Les deux hommes comprennent instantanément la situation, mais ils n'auront pas le temps de dégainer leurs fusils. Ils avaient bien entendu les détonations, mais ils n'avaient pas imaginé qu'il pouvait s'agir des deux fugitifs recherchés par toutes les polices du Canada. Ils ne s'étaient pas préparés à cette éventualité. Et cette négligence leur sera fatale.

Mercier tire le premier et abat froidement l'un des deux gardes, Médéric Cote, soixante-deux ans, d'une balle en pleine poitrine. Jacques Mesrine, pris dans le mouvement, abat l'autre garde-forestier sans l'ombre d'une hésitation. Ernest Saint-Pierre décède à cinquante-deux ans d'une balle dans le ventre. Les hommes n'ont eu aucune chance. Exécutés, comme le sera Mesrine le 2 novembre 1979, Porte de Clignancourt à Paris. S'il avait été seul, on aurait pu lui accorder le bénéfique du doute. Fort de son expérience, il se serait contenté de maîtriser les deux gardes forestiers qui ne méritaient pas d'être abattus comme du gibier en plein bois.

Jacques a la manière, sa détermination aurait eu raison de ces deux malheureux hommes, pères de famille. Sans aller jusqu'à tuer, il aurait blessé l'un ou l'autre, éventuellement les deux, mais abattre ces innocents n'est pas dans ses manières. Et puis essaimer des cadavres ne peut que nuire à une cavale. Mais Jean-Paul Mercier est un authentique tueur, sans aucun respect pour la vie d'autrui. Il a déclenché chez Jacques une concurrence. Mesrine s'est trouvé dans l'obligation de suivre. Les deux gardes n'ont eu qu'un seul tort : croiser dans les bois deux fugitifs. Deux hommes déterminés.

Tenant compte de la rapidité d'exécution de Mercier, Mesrine se devait d'agir avec autant de cruauté, ce qui a peut-être fait remonter en lui quelques souvenirs de la guerre d'Algérie. Il a retrouvé les réflexes acquis pendant

son service militaire : tuer, pour survivre. Cet « instinct de mort » faisait également partie de sa personnalité.

Cet événement a fait resurgir sa capacité à tuer quand il le faut, dans certains moments critiques. Quoiqu'il en soit, Mesrine et Mercier en cavale sont deux redoutables tueurs.

La cabane du Mont Sainte Marguerite

Janou est emprisonnée entre quatre murs. Elle devra purger sa peine de cinq ans. Jean-Paul Mercier et Jacques sont entrés en contact avec elle par l'intermédiaire de visiteurs au parloir. En effet, Jacques, bien que recherché par toutes les polices du Canada, envisage tout de même de délivrer sa compagne. Mais elle l'en dissuade. Elle sait que cette tentative d'évasion serait trop risquée en cas d'échec. Autant pour lui que pour elle.

Mesrine et Mercier reprennent alors leurs petites affaires courantes. De hold-up en braquage, les deux truands prennent beaucoup de monnaie. Les enquêtes les concernant s'accumulent, et la police québécoise les recherche très activement. Par conséquent, ils se trouvent dans l'obligation de se planquer près du Mont-Sainte-Marguerite, à deux cents kilomètres à vol d'oiseau de Montréal. Les deux hommes se trouvent sur l'ancienne base militaire de la Norad. C'était le commandement de la défense aérienne de l'Amérique du Nord de 1954 à 1964, au temps de la guerre froide. La base est à présent abandonnée aux intempéries.

À presque sept cents mètres d'altitude, à quarante-cinq minutes de la ville de Québec, la planque est sûre et offre des possibilités de dégagements rapides. Un peu Davy Crockett, un peu Robin des Bois, Mesrine s'accommode de cette image et oublie ses mauvaises actions. Il prend le temps de gamberger.

Ces vacances forcées au Mont-Sainte-Marguerite, assis sur un paquet de fric, lui donnent à réfléchir. De longues balades en forêt avec son ami et complice canadien Jean-Paul Mercier vont forcer la réflexion. Déjà, les deux hommes songent à quitter le Canada pour se rendre aux États-Unis, terre de tous les possibles.

Les deux fugitifs font un petit braquage au village de la Lotbinière, que Mercier connaît bien pour y avoir passé une partie de son enfance. Puis le duo s'en revient à Montréal. Dès leur arrivée, la mafia italo-américaine leur conseille de quitter le territoire canadien.

Selon l'organisation criminelle, leurs actions trop violentes ont pollué l'atmosphère et mis la Police sur les dents. Mais ils ne tiennent pas compte de l'avertissement à peine voilé des mafieux locaux, pourtant fortement décidés à écarter les deux perturbateurs.

Inconscients des menaces indirectes qui pèsent sur eux, les deux hommes ne réalisent pas qu'ils peuvent être balancés. Dans la foulée, l'attaque d'une banque tourne au vinaigre. Attendus par la police à l'instant même de leur intervention, ils défendent leur peau avec acharnement. Ils devront leur survie à leur suréquipement en armes de précision et à leur détermination. Avec l'audace qui les caractérise, ils fuiront à bord d'une voiture volée.

Cette violence panique les services de police qui utilisent ce prétexte pour multiplier les descentes, les perquisitions, surveiller les salles de jeux, et perturber les trafics de stupéfiants. Ces méthodes traditionnelles ont pour but de déstabiliser les truands et les organisations criminelles. En multipliant ses interventions, la police gêne considérablement le crime organisé. La police compte sur le milieu pour se débarrasser de ces deux braqueurs qui mettent les autorités en ébullition et perturbent les petits trafics de la pègre locale. En effet, dans certains cas extrêmes, le Milieu tue, balance ou piège le gêneur. La mafia italo-canadienne, lassée des frasques de Jacques Mesrine, fait en sorte de dégager ce « Frenchie » incontrôlable.

La pègre lui procure un vrai faux passeport au nom de Bruno Dansereau puis le balancera sans vergogne aux autorités. Un moyen efficace et discret de se débarrasser de l'importun. Il est donc temps de disparaître pour Mesrine et son complice. Ils partent

avec armes, bagages, et un important magot. Les deux compères embarquent avec eux deux jeunes femmes, Lizon et Jocelyne Deraiche, une toute jeune femme qui a succombé au charme de Jacques.

Ce dernier, âgé de trente-six ans, beau physique, brillant en société, friqué, a rencontré dans une soirée privée, cette charmante blonde de vingt ans. Subjuguée par le charisme de l'évadé, elle acceptera de suivre son amant en fuite. Mais Joyce ne supplantera jamais Janou, toujours en détention. Mesrine, à sa manière, est fidèle. Sa nouvelle compagne l'amuse, le flatte, mais il sait que cette gamine inexpérimentée ne lui apportera rien d'autre que de courts moments de détente.

Avant de quitter définitivement le Canada, Jacques Mesrine, faute d'avoir réussi à faire évader ses copains de l'Unité spéciale de correction, et avec le soutien de son conseil Maître Davoust, crée l'événement en faisant parvenir à la presse des courriers et des enregistrements où il dénonce les mauvais traitements infligés aux détenus.

Il quittera le pays après la fermeture de cette Unité spéciale. Son image internationale, suite à ces actions, prendra sa pleine mesure. Le Français prend quatre billets sur un vol en direction d'Orly, grâce à de faux passeports. Payer et partir tranquillement par avion pour se rendre à Paris ? Trop facile ! En fait, c'est encore un leurre à la Mesrine. La police française l'attend toujours à l'aéroport... Mais les complices partiront par la route. Ils passeront les frontières sans difficulté. Leur objectif : se rendre en Amérique du Sud en passant par New York.

New York, New York... Les deux couples choisissent le fameux palace, le Waldorf Astoria, pour y couler des vies de milliardaires. Tandis que Lizon et Joyce fréquentent les boutiques de luxe, bras dessus, bras dessous, Jean-Paul et Jacques rencontrent quelques truands d'envergure. Les propositions foisonnent, le trafic de drogue au niveau international leur est proposé. Mais Mesrine n'est pas emballé. Il craint ce monde suspect,

comme il se méfie du Milieu en France. Les hommes changent de passeport. C'est une première mesure de prudence. Ils passent ensuite une autre frontière pour se rendre au Venezuela, des amis américains leur ayant indiqué un point de chute à Caracas.

Une fois à destination, c'est le bonheur, le vrai ! Enfin cette vie dont Jacques a tant rêvé. Une jeune maîtresse, une villa somptueuse en bord de mer, un bateau pour aller à la pêche au gros, des serviteurs. Deux chiens silencieux, mais redoutables protègent la propriété des intrus. Les locaux fraterniseront avec ces deux couples si sympathiques. Mesrine se prétend architecte-décorateur. Tout baigne.

Mais la justice immanente veille. Lizon est mordue au visage par un des chiens. Elle devra subir une opération d'urgence. Jean-Paul Mercier prend le risque de repasser les frontières et de la conduire à Montréal, afin de la faire opérer dans une clinique spécialisée en chirurgie esthétique. Jean-Paul restera près de Lizon à Montréal. En solo, il ne pourra s'empêcher de réaliser quelques braquages. Il reste planqué au Canada, mais parvient à prévenir Jacques qu'ils sont dans le collimateur. Les deux braqueurs sont recherchés par le FBI et Interpol, ainsi que par la police du Venezuela.

Un policier « compatissant » et ami de Jacques à Caracas aide le couple à passer armes et argent à l'aéroport, pour se rendre en Espagne. La fuite est organisée. Une fois arrivés, Jacques et Joyce seront récupérés par Michel Ardouin, un truand de haut niveau qui les remontera sur Paris.

Jacques quitte l'Amérique pour toujours. Sans doute avec des regrets. Il a entrevu un bonheur possible. Quant à Jean-Paul Mercier, il fera le braquage de trop. Il sera abattu les armes à la main. Jacques perd un de ses meilleurs collaborateurs.

Mesrine de retour du Canada

Nous sommes en 1972, les Felquistes -les indépendantistes du front de la libération du Québec- défrayent la chronique. Jacques trouvera auprès de ces groupuscules quelques amis efficaces. Michel Ardouin, qui revendique haut et fort sa voyoucratie, est considéré comme un homme de confiance. Il a été chargé par des amis communs de réceptionner Jacques Mesrine et sa jeune maîtresse.

Il est surnommé « Port - Av », un diminutif issu du mot porte-avions qui lui a été donné par un malfrat sidéré par l'armement qu'il portait sur lui en permanence. Braqueur, proxénète, trafiquant de drogue, meurtrier, tout ce qui avait trait à la délinquance l'intéressait. De passage au Québec en août 1972, il entend parler de Mesrine en écoutant la radio et, surtout, en lisant la presse, notamment une revue *Police hebdo* dirigé par Maître Davoust, l'avocat de l'ennemi public numéro un. Une relation québécoise demande à Ardouin de récupérer Mesrine en Espagne et de le remonter sur Paris. La fibre française a joué à plein. Il accepte le travail.

Arrivé en France, Mesrine décide de faire une courte halte à Tours où, selon Michel Ardouin, il prend soin de se charger. Il achète un Browning cinq coups et une imitation USM 1 Verke en 22 longs rifles. Ardouin est sur la réserve concernant Mesrine. On l'a informé que ce n'était pas un faux poids, mais un loup solitaire, aiguisé, aux aguets, et susceptible de réaliser des coups exceptionnels. De son côté, Jocelyne Deraiche, la jeune Canadienne, très amoureuse, suit son homme, heureux des aventures à venir.

Mais l'argent manque, il faut remonter ses billes, il est temps d'aller au charbon. Monter une équipe est une

opération délicate. Il faut contacter sans se découvrir, jauger le complice éventuel, évaluer les qualités de l'homme, et établir des liens de confiance réciproques. Contact est pris avec un certain Michel Grangier, dit « le Lyonnais ». Ce proxénète notoire accepte de collaborer avec Mesrine. Les braquages lui donneront, pense-t-il, ses lettres de noblesse.

Le choix des partenaires pour des opérations où les protagonistes risquent dix ou vingt ans de placard est primordial. Les références, les ragots qui courent dans les bistrots de voyous servent de curriculum vitae. Le plus souvent, l'urgence détermine la formation d'une équipée. Car Jacques, joueur invétéré, est pressé de flamber. Il lui faut de la monnaie, du liquide. Le jeu, unique objet de sa joie de vivre, dirige sa vie et masque la dure réalité. Recherché par toutes les polices, Mesrine, protégé par Michel Ardouin, continue de jouer. Mais il tient compte de son statut et fréquente les salles de jeux clandestines, contre l'avis de son nouvel ami Michel.

Si Jacques avait eu la possibilité et le courage de se faire interdire très jeune des salles de jeux par le ministère de l'Intérieur, on peut imaginer qu'il serait devenu un autre homme, libéré et disponible pour une autre vie.

Comment acheter son pain dans une banque ?

Michel Ardouin et Mesrine sont en cavale. Ils louent une maison à Mantes-la-Jolie, dans les Yvelines. Reconnaisant du relais assuré par son nouveau comparse lors de son retour en France, Jacques assure à ce dernier planque et compétences, afin de se refaire l'un et l'autre une santé financière.

Pour ces deux hommes, braquer une banque est aussi facile que d'aller acheter son pain : vous choisissez une banque au hasard, surtout ne faites pas la queue. Aimable et souriant, vous demandez votre blé à la caisse et rassurez les clients potentiels. En cas d'incompréhension, se faire entendre : un grand coup de gueule et la présentation d'une pétoire feront leur plus bel effet. Si les miches sont trop dures, faire venir le patron.

Michel Ardouin et Jacques Mesrine se « tapaient » les banques comme des petits pains. Comme on peut le lire dans l'ouvrage d'Ardouin, ils pénétraient au bluff et braquaient allègrement les agences selon leur humeur et la couleur du temps. Il n'est pas question de mettre en doute la santé mentale des deux associés et, moins encore, la véracité de leurs actions, mais il est indispensable de rappeler combien l'audace joua un rôle important dans leurs démarches « voyoucratiques ».

L'urgence des besoins déclenche chez les deux jeunes hommes un mécanisme professionnel. Expérimentés, aguerris, totalement en confiance l'un vis-à-vis de l'autre, ils sentent en plus la nécessité de se prouver leurs compétences. C'est ce que l'on pourrait appeler une « malsaine » émulation. Conserver la main, l'art, et la manière. Le braquage n'est pas une espièglerie. Jaques

Mesrine l'a appris à ses dépens lors de son premier essai à la banque de Neubourg, qui lui a valu sa première incarcération. Depuis, il a beaucoup travaillé, s'est formé. Le soi-disant cancre s'est révélé être un vrai crack. Mais dans une autre vie, pas celle qu'assure la fréquentation assidue des bancs de l'école. Le refus de vivre en se laissant porter par le long fleuve tranquille l'a rejeté vers d'autres rives. Sa connaissance des armes affinée et acquise lors de son service militaire en Algérie ainsi que la torture pratiquée au nom de la défense de la Patrie ont été les seules cultures qu'il a bien voulu admettre.

À l'époque, personne ne s'est opposé à ce caractère vindicatif qui prenait plaisir à dominer, détruire. Les chefs d'état-major n'étaient pas dupes quant à l'avenir de ces soldats perdus d'Algérie ou d'Indochine. Jacques Mesrine est l'archétype de ces jeunes gens sans bagages. Il est revenu en métropole sachant pertinemment qu'il allait vivre une vie parallèle, ayant détourné une arme de poing, un calibre 38, caché dans son paquetage.

Il avait dessiné son avenir et maintenant, depuis son retour du Canada avec son nouvel ami, il braque gaiement plusieurs fois par semaine. Il réalise ses propres films, en souvenir des cinémas de son enfance, comme le Cinéac de la gare Saint-Lazare, où l'on projetait en boucle, et pour un prix unique, des westerns qui n'avaient pas d'autre but que de distraire l'attente des voyageurs en partance. De la gare Saint-Lazare à Clichy-la-Garenne où demeuraient les parents de Jacques, le parcours s'effectuait en quelques minutes. Jacques s'est fait le héros de ses propres tournages. Entrer dans une banque, sauter par-dessus le comptoir, tirer une balle dans le plafond. Terroriser, puis rassurer, il est le maître. Rien ne l'arrête. Son imagination est débordante et toujours très vive. Il inventait l'événement au fur et à mesure, il écrivait le scénario en temps réel, quitte à se raconter des histoires.

Avec Ardouin, il avait affaire à un homme du milieu, ce que Jacques ne voulait pas être réellement. Mesrine se voyait plutôt comme un révolté voyou. Une position difficile à tenir, surtout vis-à-vis d'authentiques truands qui suspectent les autres de demi-sel. Mais il était doué :

— Tiens, Michel, passe-moi ton pull-over !

— Pour quoi faire, il est pourri ! Je vais le virer après le prochain braquage.

— Ça tombe bien, donne, attend-moi, gare-toi là j'arrive.

Ardouin n'aimait pas trop ce genre d'instructions, mais il connaissait son équipier et se doutait que, une fois encore, il avait une idée lumineuse. En effet, Jacques revient avec une paire de ciseaux. Dans la voiture, il découpe les deux manches du pull et perce deux trous dans chacune d'elles :

— Voilà Michel, des cagoules inédites et non identifiables. Ils pourront toujours chercher où on les a achetées. Viens, on va s'en faire une petite. Laisse la voiture là, la position est bonne.

Le duo exécute à la perfection son numéro bien rôdé. Ardouin, posté à l'entrée de la banque en couverture, assure également la sortie. Jacques entre et prévient :

— C'est un hold-up, ne vous inquiétez pas !

Tirer un coup de calibre en l'air est la moindre des choses. Puis rassurer :

— Tout le monde au sol. Couchez-vous !

Son comparse, toujours à l'entrée, dégage les clients qui partent en maugréant :

— Ne restez pas là, c'est un hold-up.

Jacques, crânement, a vidé la caisse. Il s'est fait remettre le maximum de fric en un minimum de temps. Il en reste, mais il faut être en adéquation avec les moyens et revenir dans quelques semaines terminer le boulot, si le jeu en vaut la chandelle. Mais, cette fois, avec une équipe renforcée qui prendra le temps de descendre aux coffres. Sa prononciation est un peu gênée par les clés de la voiture qu'il garde dans la

bouche, ce qui lui donne un accent indéfinissable.

Est-ce volontaire ou non ? Qui le saura ! C'est en tout cas une sécurité au cas où son équipier se trouverait en difficulté. Ce travail à la volée, qui rapporte entre trois et huit plaques par intervention, limite sérieusement les risques, évite de fastidieuses surveillances, et assure des liquidités quotidiennes.

Ne reste plus qu'à sortir de la banque, attraper au passage Michel, se diriger vers la voiture rapidement et, si possible, s'arracher discrètement. Au loin, déjà, des sirènes de police se font entendre. Les deux hommes se regardent à peine. Jacques relève légèrement sa lèvre supérieure, prêt à mordre. Quand, plusieurs centaines de mètres plus loin, il s'exclame :

— Et celle-là t'a vu ?

— O.K., on y va !

Cette fois, l'auto est un peu éloignée de la banque. Les deux complices à pied se dirigent vers leur lieu de prédilection. Même scénario, même réussite. Cette fois, il faut rejoindre le véhicule en courant, les voitures de police déboulant de toutes les rues. Des passants cloués sur place, comme figés, regardent sans rien voir. Le film tourne au ralenti, sans caméra :

— C'est quoi tout ce foin ?

— Je ne sais pas, peut-être un film.

— Tu parles, s'il y avait plus de caméras dans les rues, il y aurait moins de films.

Un commerçant ferme son rideau. Un honnête homme de quartier jubile :

— Ça me rappelle ma jeunesse !

Dans un grand silence relatif, seuls deux hommes courent l'arme à la main, sacoches en bandoulière. Si l'on exclut le fait qu'ils portent des calibres, ils ressemblent plus à des plombiers en retard qui vont se faire engueuler par leur patron qu'à des gangsters.

Personne n'a rien vu, les témoignages ne concordent pas vraiment, entre les deux braquages les déclarations divergent, chacun y va de sa petite histoire. Quoi qu'il

en soit, la voiture du duo a pris la tangente entre les deux guêpiers formés auprès des banques visitées et cernées par les véhicules de police.

Ces sommes, qui ne représentent rien pour leurs nouveaux propriétaires, seraient bienvenues dans une modeste famille. Cet argent va être redistribué dans le milieu du grand banditisme, par le biais des salles de jeux clandestines, de la prostitution, et d'autres lieux tenus par d'honorables mafieux qui manipulent les fonds afin d'organiser des trafics internationaux. Et puis, les cavales coûtent cher. Dans les restaurants, où les malfrats peuvent se rendre en toute tranquillité, il faut savoir allonger la monnaie. Il faut se faire reluire. Le champagne et les filles font partie du jeu. Le clandé est souvent à côté. On y accède par une porte discrète. Il faut connaître. Dépenser une brique ou deux pour une soirée, c'est la moyenne.

Pour Jacques, il faut également sortir la petite Joyce, la combler de cadeaux de luxe. La classe toujours la classe... Il faut bien que tout le monde vive !

Arrestation accidentelle

Jacques, avec l'audace qu'on lui connaît, avait loué un appartement à Boulogne-Billancourt à un juge d'instruction. Vivre chez un juge... Pouvait-il y avoir meilleure planque ? Il était bien entouré, choyé par sa compagne Jocelyne qui éclairait d'un peu de lumière sa vie de malfrat. Le duo fait alors équipe avec Grangier. Cet ex-julot est passé aux braquages par l'intermédiaire de Michel Ardouin.

Grangier est d'abord, et pourrait-on dire par nature, un proxénète. Lorsqu'il pénètre dans le monde des braqueurs, il ne connaît pas très bien la démarche intellectuelle et les codes de ces hommes qui, en général, ne fréquentent pas les macs. Faire travailler les gonzesses a quelque chose de déshonorant pour des gars du calibre de Mesrine et Ardouin. Mais, parfois, entre truands, les circonstances font qu'on n'est pas trop regardants.

Le vrai problème de Grangier, c'est qu'il a besoin de maîtres, de mentors qui le guident. Quand il se rapproche d'Ardouin et de Mesrine, ce dernier se met à la considérer comme son petit frère. Grangier fait venir sa gagnuse dans la planque de Boulogne-Billancourt. Cette jeune femme, dont la spécialité est dite « aux asperges », fume également du shit afin de supporter cette activité imposée par son homme.

Le « Petit Grangier », comme dit Jacques, se retrouve coincé entre ces deux très fortes personnalités qui l'encadrent. Ainsi, il perd son aura de mâle et son ascendant sur sa compagne. En effet, cette femme se pâme pour le beau Jacques. Mais pour lui, rien ne remplace sa Jocelyne, sa jeune et jolie Canadienne, qui se tient correctement et n'a rien d'une pute.

Aller « aux asperges » quotidiennement a de quoi vous

faire tourner la tête. Le shit est un produit de substitution, une drogue qui permet de tenir. Mais il annihile le cerveau et ses capacités. La petite prostituée, perturbée, est bientôt mise sous surveillance par la police. C'est elle qui amènera les flics du commissaire Tourre jusque dans la planque de Mesrine.

En réalité, c'est son esprit revanchard qui a ouvert la porte à une enquête le concernant. Jacques a provoqué une altercation dans un établissement chic du quartier de là Madeleine, un bar à puttes évidemment. Au cours de l'altercation, il interpelle la caissière, sort son arme et tire comme à la Foire du Trône. Il descend les bouteilles, les glaces et les objets de décoration. Un policier en civil, sans doute en surveillance pour une autre affaire, tente d'intervenir. Il alerte une voiture de police. Deux flics tirent sur le forcené qui riposte, en blessant l'un d'eux grièvement. Jacques Mesrine réussit à prendre la fuite en braquant un taxi. Quelques billets et la vue du calibre encore chaud et fumant ont calmé toute velléité d'héroïsme du chauffeur.

Le commissaire Tourre sera chargé de l'enquête. La surveillance de la femme de Grangier a permis à ses hommes de loger sans aucun doute Mesrine, Grangier et Ardouin. Tourre n'a plus qu'à cueillir la fine équipe. Mais une arrestation du Grand Jacques demande bien plus de préoccupations qu'habituellement. Le type est armé et tire à vue. De plus, il dispose d'armes plus rapides et plus efficaces que celles des fonctionnaires de police. Mesrine est donc considéré comme un gros gibier, son intervention récente dans un bar près de la place de La Madeleine éclaire sur son état de dangerosité et sa capacité à défourailler à tout bout de champ. Il faut être prudent, le commissaire Tourre souhaite protéger ses hommes et éviter un fort Chabrol. À présent, il faut surveiller, planquer, mettre en place un sous-marin, et attendre « Maître Jacques ».

Les flics lâchent du mou. Ils s'assurent de la présence du Grand dans l'appartement. Ils cherchent à

déterminer qui est dans les murs en dehors de Grangier et de sa femme, qui les a menés jusqu'à leur domicile. Les allées et venues de Mesrine sont surveillées. Tourre doit attendre le moment propice, l'instant où le pro de la gâchette ne sera pas en position pour dégainer rapidement.

Le 8 mars 1973, le Grand apparaît avec des paquets plein les bras. Il n'imagine pas l'imminence de son arrestation. Quelques cadeaux pour Joyce et des paquets d'alimentation de luxe contenant du champagne, du Cointreau, son digestif favori à l'époque. Photographié, identifié physiquement, il ne devrait pas leur échapper : « C'est lui ! ».

Quatre solides gaillards, des policiers expérimentés, le ceinturent difficilement en pleine rue. Mesrine pris par surprise est menotté, tenu fermement et monté à son appartement. Joyce présente sera également arrêtée. Il était convenu que le minimum de prudence consistait à téléphoner avant de monter à l'appartement de Mesrine. Le jeune Michel Grangier n'a pas respecté la consigne, ce qui lui a valu d'être appréhendé dans l'escalier de l'immeuble. Alors Mesrine a l'élégance des grands seigneurs. Il dit qu'il serait dommage de laisser l'excellent champagne qu'il vient d'acheter : « Joyce, sers le champagne à tout le monde ! ».

La jeune femme s'exécute et sort les coupes en cristal. Mesrine, toujours provocateur, allume un cigare après l'avoir préparé calmement à la flamme d'une longue allumette en bois. Le Grand cherche à gagner du temps. Si Ardouin venait, tout pourrait basculer. Mais il ne viendra pas. Alerté par son sixième sens peut-être.

Quoi qu'il en soit, il dégagera en Belgique où il dispose de quelques relations qui lui trouveront un endroit pour se mettre au vert.

Pour la police, la prise est juteuse. Les flics trouvent des faux papiers d'identité et des documents, dont une liste de voitures appartenant à la police judiciaire avec leurs numéros d'immatriculation, relevés par Mesrine dans la

cour du 36 quai des Orfèvres notamment, mais aussi de plusieurs autres lieux abritant des véhicules de la maison. Des endroits où n'importe quel pékin pouvait pénétrer sans difficulté. Les hommes du commissaire Tourre trouvent également des armes de différents calibres, des armes de poing, des armes automatiques, des pistolets-mitrailleurs, des fusils, des carabines avec le matériel afférent à la fabrication de balles de composition spéciale, et des paquets de cartouches dont quelques boîtes sont ouvertes.

Jacques Mesrine n'échappera pas à un interrogatoire serré, durant quarante-huit heures, le maximum. Plaisantant avec les policiers qui l'entendent, le soupèsent, et observent le personnage à la loupe, il se vante, bluffe, déclare être l'auteur de trente-neuf assassinats, notamment au Canada, et, pour couronner ses propos, il déclare que dans trois mois il sera dehors.

Il a déclaré aux hommes du commissaire Tourre une foule de fausses informations habilement mélangées avec des faits réels connus des services de police. Au cours de son interrogatoire, Jacques, le beau parleur, se régale. Il joue. Il est le seul à avoir la certitude que son contrat moral et secret passé avec son copain Michel Ardouin aboutira.

Sa force de caractère le pousse à ridiculiser les représentants de l'ordre. Cela l'amuse. À ce moment, il est à un tournant de sa carrière. Il a trente-sept ans. C'est un âge où, même dans la grande truanderie, son espérance de vie n'est plus que de quelques années. La logique voulant qu'il soit abattu dans l'exercice de ses fonctions, se retrouve condamné à perpétuité, ou pire encore, se fasse abattre par les flics, sans sommation, en place publique. Ce fut son cas.

Ton évasion contre la mienne

Ardouin et Mesrine ont pris l'engagement de se sortir mutuellement de prison en cas d'arrestation. Ces amis sont soudés comme deux frères. Chacun se balancera pour une petite affaire sans grande conséquence qui sera jugée dans un petit tribunal, facile d'accès.

Les grands voyous savent s'organiser. Ils sont très souvent de grands tacticiens. Entre deux cavales après l'arrestation de Jacques, les deux hommes avaient organisé « leur sortie ». Le premier incarcéré serait délivré par l'autre. Jacques Mesrine n'a jamais douté de la loyauté de Michel Ardouin. C'est la raison pour laquelle il avait déclaré lors de son arrestation, le 8 mars 1973 par le commissaire Tourre : « Dans trois mois, je serai dehors ».

Et moins d'un trimestre après cette arrestation, le 6 juin, il s'évade du tribunal de Compiègne, où il comparaisait pour ses agissements concernant l'auberge qu'il gérait en sous-main au lieu-dit du Mont-Saint-Marc.

Mesrine est donc extrait de la Santé, menotté, accompagné de quatre gendarmes. Le déplacement se fait par le train. Sa fierté est en berne, il est traité comme un vulgaire taulard. Quelques sourires de compassion, des regards sans aménité, il supporte tout. En effet, il sait que, demain, il défrayera la chronique et que son évasion fera la une des journaux. Le taulard qu'ils ont croisé aujourd'hui sera le héros de demain.

En milieu carcéral, Jacques Mesrine est reconnu. Sa taille, un mètre quatre-vingt, impressionne. L'entretien physique qu'il s'impose - des pompes plusieurs fois par jour et des exercices de musculation à l'aide de la barre du lit - fait qu'il conserve une bonne forme physique. Son moral est entretenu par les matons prudents qu'il oblige à le respecter et à le vouvoyer. Les autres détenus emboîtent le pas sur son « modèle ». Quelques grands

truands préfèrent s'allier avec lui le temps de l'incarcération. Entre les truands de haut niveau et les prisonniers, des contacts s'organisent par différents circuits. Un aimable caïdat, mélange de protection, de moralité et de coups de vice, entretient les rapports. Ceci bien sûr sans exclure les matons qui exploitent ces mœurs afin d'assurer une relative tranquillité dans l'établissement pénitencier.

Que ce soit par les familles dans le linge, les parloirs, les avocats, les visiteurs de prison, les surveillants, les auxiliaires qui passent des paquets de cigarettes contenant des messages. Quelquefois, même, par les différents responsables des cultes. Les prisonniers « yoyotent » entre eux de fenêtre à fenêtre à travers les barreaux.

Cet exercice consiste à faire tournoyer une ficelle avec, à son extrémité un objet ou un papier, et à la faire passer de cellule en cellule, jusqu'au destinataire. Si ce dernier est éloigné, il suffit d'indiquer son numéro. Ce système fonctionne aussi d'un étage à un autre. Ce petit trafic demande un maximum de prudence. Il arrive que la missive soit interceptée dans une cellule où se trouvent des surveillants désireux de connaître les derniers ragots de la prison. Et gare à celui qui, volontairement, casse le circuit. Son compte sera réglé en promenade ou lors d'une visite chez le médecin ou le dentiste, dans les salles d'attente.

Outre les engagements pris antérieurement entre les deux complices, ces diverses connexions vont leur permettre d'organiser l'évasion de Jacques. Le jour, l'heure, la chambre, où aura lieu le jugement de Mesrine, et tous les détails affairants seront mis au point par des contacts clandestins. Pour les deux compères, les risques sont énormes, ils peuvent être abattus au cours de la tentative ou gravement blessés. Les conséquences seront lourdes pour les deux hommes en ce qui concerne leur avenir de truand. Il ne s'agit pas là d'une évasion avec ou sans complices, mais aussi de la

prise d'otage d'un Président de Chambre.

Disposant d'une bonne base d'informations, Michel Ardouin organise l'opération, le moindre détail ayant été étudié avec précision. Trop connu, il charge un complice de retirer les stocks de papier hygiénique dans les toilettes du premier étage du tribunal. Une fois encore, Mesrine va assurer le spectacle. Il oblige les avocats, les juges, les gendarmes, les détenus, et autres greffiers à se rendre au deuxième étage. C'est une véritable cavalcade !

Dans les toilettes de cet étage, un calibre a été déposé par l'équipe Ardouin. Depuis le matin, Jacques prétend avoir des douleurs abdominales dues à une forte diarrhée. Bon comédien, il parvient facilement à tromper les gendarmes qui n'ont aucun doute sur ses dérèglements intestinaux. Ardouin a réalisé une mise en place parfaite pour l'évasion de son équipier. À l'extérieur, la logistique se met en place : outre le véhicule planqué dans une rue adjacente, une voiture relais est prévue pour brouiller les pistes.

« Affaire du Mont-Saint-Marc. Jacques Mesrine, levez-vous ! ». Mesrine se lève en effet. Mais, d'un bond, il sort l'arme récupérée dans les toilettes, braque le président Guérin, et tire pour terrifier l'entourage. Son avocate, Maître Smatja, est pétrifiée, estomaquée par son client. Elle n'a pas le temps d'intervenir. Mesrine entraîne déjà le président à l'extérieur du tribunal, puis libère son otage et dévale en direction de la rue où l'attend Michel Ardouin. Les firs se multiplient, Jacques est blessé au bras droit. Son comparse conduit la voiture de main de maître, et réussit à passer un barrage en cours de préparation. Jacques tire sur les gendarmes et en blesse au moins deux.

La réussite et la fin de l'évasion reviennent en grande partie à Michel Ardouin, qui avait organisé un second changement de véhicule, trompant ainsi les services de recherches de police et de gendarmerie. Quant à Jacques Mesrine, sans aucune hésitation, il a défendu

durement sa peau et celle de son copain en tirant à vue sur les gendarmes.

De planque en planque

Ardouin et Mesrine sont en cavale, une fois de plus. Mais les lieux de planque sont précaires. Suite à l'information donnée à Jacques par hasard, via un concessionnaire Ford, l'équipe va se disperser. Mesrine souhaite changer de voiture, et il fait venir un vendeur qui lui présente un choix de modèles. Cet excellent commercial lui signale que la police est venue ce matin même lui signaler qu'ils recherchent le propriétaire d'une Ford Taunus. Exactement le même modèle que celui dont ce client veut se débarrasser... Il y a urgence, ils sont repérés.

Ardouin se planque alors dans l'île Saint-Louis où il a des amis de longue date. Pour Jacques Mesrine et Joyce, il met à disposition son studio du square Jasmin dans le dix-septième arrondissement. Mais ce ne peut être que provisoire. En effet, les compères n'ont d'autre choix que de s'éloigner de Paris. Ardouin et Mesrine se sont encore faits remuants. Il faut braquer, toujours braquer, et, comme l'écrit Michel Ardouin, la cavale, ça coûte cher, il faut quitter une planque aménagée à prix d'or, où chacun a ses petites habitudes.

Mais il leur faut prendre des distances avec les flics, lesquels recherchent activement des braqueurs qui font un peu trop parler d'eux. Et, bien entendu, les flics pensent que ces deux braqueurs, qui ne cessent d'opérer à leur nez et à leur barbe, ne sont autres que Mesrine et Ardouin. Le mode opératoire est bien du style de ces deux truands. L'audace et le professionnalisme laissent à penser que les autorités n'ont pas affaire à des débutants, mais à des spécialistes aguerris. Et ces deux « clients » ont le profil.

Donc, le square Jasmin ne présente plus suffisamment de garanties pour Jacques qui est transféré

discrètement dans une camionnette à Lagny en Seine-et-Marne, en bordure de Marne dans une guinguette tenue par « Robert les yeux rouges ». Sur la berge sont mises au sec quelques barques à fond plat, bien utiles pour traverser la rivière en cas de besoin. Il faut toujours s'aménager une possibilité de fuite...

Mesrine se retrouve ainsi dans un de ces guinches typiques où l'on gambille le samedi soir. Le populo s'y retrouve en fin de semaine et tâche, contre un petit peu d'argent, d'oublier les vicissitudes d'une vie modeste, mais honnête. Les filles venaient par deux ou trois, coiffées par leurs copines.

Généralement vêtues de leurs plus beaux atours ou portant parfois des tenues empruntées à la garde-robe de leurs patronnes, ces charmantes bonnes prenaient des airs et snobaient un temps les garçons. Ces petits bals du samedi soir étaient étroitement surveillés par les « barbeaux », macs à l'ancienne dont certains portaient encore des rouflaquettes comme les apaches des barrières de Paris.

Robert les yeux rouges devait son surnom au fait qu'il s'était fait effacer les points des macs tatoués au coin des yeux. Cette coquetterie anodine avait plus d'influence sur ses interlocuteurs non affranchis que sur les filles. Quoique ! Quoi qu'il en soit, en bon taulier, il veillait au grain. Il s'occupait du service, de la caisse, faisait la loi dans sa guinguette. Un nouveau danseur qui « emballait » trop souvent était traité sans aménité par Robert et certains de ses acolytes, toujours prêts à lui prêter main-forte.

Seul l'accordéoniste, qui faisait fonction de chef d'orchestre, avait le pouvoir d'imposer un danseur un peu trop entreprenant, sous prétexte qu'il avait besoin d'un bon valseur pour animer dans la salle. Les filles qui commençaient à traîner au bar étaient rapidement prises en main par le bordelier. Quelques chambres au-dessus de la piste de danse servaient de lieu de passe. Des danseuses fort sympathiques et très attachées à

l'établissement disparaissaient sans retour. Leurs patronnes restaient définitivement sans aucune nouvelle. Les flics n'avaient aucune raison d'intervenir sur place, ils préféraient récupérer les tuyaux à l'extérieur et suivre des pistes.

Jacques Mesrine planqué en toute sécurité, attendait au premier étage tranquillement en jouant au poker avec ses partenaires. Il lui arrivait juste d'effectuer de petites sorties, histoire de garder la main avec les gars du coin. Mais rien de très sérieux. Jusqu'au jour où un bon tuyau, semble-t-il, tombe dans l'escarcelle de la petite équipe. Une banque au Bourget. Les truands se mettent en ordre de marche. Arrivés sur place, Mesrine et ses hommes ont quelques difficultés à retrouver l'établissement. En désespoir de cause, ils pénètrent dans un café et s'informent de l'adresse auprès du patron. Le rade jouxte un chantier.

« Votre banque, elle est là, en gravats, ils viennent de la démolir ! ». Le dénicheur de l'adresse est contrit, les autres sont furieux, mais ce ne sont pas les banques qui manquent. L'aventure tourne à la franche rigolade. En compensation, l'équipée se fera quelques agences à la volée, méthode Mesrine. Après ce joyeux intermède, les affaires sérieuses reprennent. Le manque d'argent fait sortir le loup du bois. Jacques est pressé, il a besoin de monnaie et demande expressément à Michel Ardouin de l'assister dans quelques braquages. Il s'est trouvé une autre planque rue Vergniaud, dans le treizième. Pierre V. y a dormi la veille d'un braquage.

Le pauvre avait été détourné de sa petite vie tranquille à Trouville au bar *chez Marcelle*, où il officiait en maître sous le contrôle de la patronne. Il avait accepté de servir de chauffeur à Mesrine pour un braquage afin de s'acheter une voiture. Utiliser un petit nouveau sans expérience est une mauvaise idée. Et cette démarche sera fatale à Mesrine, qui se fera arrêter comme un bleu mais sportivement, par Robert Broussard.

Comme on le verra plus tard, ce dernier a joué sur

deux tableaux lors de l'arrestation. D'un côté, il a fait en sorte de disposer du soutien nécessaire pour arrêter ce gros calibre et, de l'autre, il a manœuvré et négocié avec finesse afin d'éviter un bain de sang.

Le Père

Jacques est un bon fils. Il aime et respecte son père, qui est bon et généreux. Ce dernier aime son enfant et lui a prouvé qu'il pouvait compter sur son aide et son soutien en cas de coup dur. Outre l'argent donné, il offre tout naturellement le lit et le couvert à son fils et à sa compagne Jeanne Schneider. Comme il peut, il utilise ses relations, son entourage pour protéger son rejeton. Quitte à flirter parfois avec LA limite, celle de la complicité. Très touché par un accident qui a fait une jeune victime, le père de Jacques lui a laissé sa voiture. Aussi le week-end, c'est par le train qu'il se rend à Louviers. Dans les étangs proches, il se rend à la pêche où, tranquille, il médite sur les difficultés d'être père.

S'il est vrai qu'il n'y a pas de mode d'emploi concernant l'éducation des enfants, sans doute regrette-t-il le temps où, absorbé par ses affaires, il a laissé libre cours aux mauvais instincts de son fils. Le père de l'ennemi public numéro un s'estime responsable de sa descendance. En jetant sa gaule au loin, il regarde le bouchon plonger dans l'eau. Il l'observe remonter à la surface et attend. Occupé par ces gestes simples, son humeur vagabonde, il philosophe : « Je n'ai pas été un bon modèle. Ai-je engendré un monstre ? Qui peut se permettre d'affirmer une horreur pareille ? Je respecte les juges et leurs verdicts, je comprends les services de police et de gendarmerie qui nous protègent, mais que faire contre l'ascendance, c'est l'ascendance qu'il faudrait condamner. ».

Un frémissement du bouchon éloigne ses pensées moroses : « La pêche n'est pas un sport, c'est un lieu de réflexion. Le jeu consiste à ne pas prendre de poisson. Je ne veux pas de victimes. ». Les pas de Jacques et Jeanne viennent l'arracher à ses rêveries : « Allez Gary

Cooper, il est temps de rentrer. ».

Jacques appelle ainsi son père depuis que Jeanne lui a fait remarquer sa ressemblance frappante avec l'acteur américain. Le père de Jacques a été prisonnier de guerre pendant cinq ans, en Allemagne. De retour des camps, il a été hospitalisé et a repris en main ses affaires. Une confidence que Jacques a faite à Jean-Pierre, son copain de jeunesse, laisse entendre que son père avait des relations maçonniques. À l'époque, nombre de commissaires étaient francs-maçons. N'est-ce pas par ce circuit que Jacques a été informé des dangers qu'il encourait ? Difficile à savoir. Mais cette hypothèse ne paraît pas impossible.

Jacques a été toujours valorisé par son père. Durant ses jeunes années, le dimanche après le déjeuner, une partie de poker occupait fréquemment l'après-midi. Les parents et Jacques invitaient Jean-Pierre. Une de ces parties est restée gravée dans la mémoire de tous les acteurs. Un jour, Jacques perd. Il perd même gros. Sans rien dire, il descend à la cave, prend le vélo de course que son paternel lui a offert quinze jours auparavant et le dépose sur la table de jeu. La mère trouvera le geste plaisant, quant au père, il fera en sorte de perdre afin que son rejeton garde son vélo... et la tête haute. La vie tumultueuse de ce fils truand perturbe les pensées du chef de famille. Ses sentiments sont les mêmes, son enfant sera toujours son enfant, quoi qu'il arrive.

Puis cette figure tant aimée tombe très malade. Hospitalisé dans un grand hôpital parisien, où sont traitées de longues maladies, il va s'éteindre doucement à la lueur des sentiments profonds qu'il porte à son fils. Jacques va prendre tous les risques, il veut le revoir avant qu'il s'éteigne. Il aime ce père qui ne l'a jamais lâché. Certes, il y a eu des dissensions entre eux, des moments difficiles. Mais, en son for intérieur, Jacques reconnaît que son comportement de voyou n'avait que peu à voir avec le sérieux et l'application professionnelle de son paternel. Et pourtant ce dernier, lui, n'a jamais rechigné

à lui apporter son soutien. Alors, quand son père, mal et tant aimé, tombe malade, Jacques Mesrine, qui est recherché par toutes les polices de France, va braver tous les dangers pour se rendre à son chevet.

L'hôpital se trouve en plein Paris, pas très loin du 36 quai des Orfèvres, qu'il connaît bien. Il y a été « invité » à de nombreuses reprises. C'est l'épicentre du système policier qui a organisé et mis en place la chasse dont il fait l'objet. Amaigris, le regard fixe, le père de Mesrine conserve une petite lumière dans l'œil, une petite flamme qui se consume doucement en attendant la visite de son fils. Il est certain de recevoir sa visite clandestine à l'hôpital. Il le connaît bien. Son éternelle perruque sur la tête, Jacques se munit de lunettes, d'une blouse blanche et de l'indispensable stéthoscope. Il prend l'air absorbé et marche les mains dans les poches, où se trouve un petit calibre. Il entre dans l'hôpital avec le culot qui le caractérise, et pénètre dans la chambre de son père, qui n'est pas étonné de le voir débouler.

Son fils est exceptionnel. Il trouve même qu'il a tardé à venir le voir. Avec l'humour un peu désabusé qui caractérise des hommes solides qui se savent en fin de vie, il lui en fait légèrement le reproche. Une infirmière frappe à la porte de la chambre. Elle regarde et disparaît discrètement. Les deux hommes s'étreignent longuement et à cet instant, rien ne pourrait les séparer. Jacques s'assoit, prend la main de son père. Il le regarde longuement et réalise qu'il est en train de perdre son meilleur ami, son plus solide soutien.

Son « vieux » va mourir, sa solitude est grande. Des larmes sèches, douloureuses meurtrissent ses yeux, son regard se trouble. Le médecin en charge du service rend visite à son malade, et lui fait comprendre par un clignement de paupières qu'il est perdu. Silencieux, les deux protagonistes voient leur avenir dans le regard de l'autre. Les dés sont jetés.

Encore une affaire donnée

Si les braquages de banques se réalisaient au flan avec une audace et un savoir-faire exceptionnels, au feeling, Mesrine fonctionnait également sur des informations qu'il obtenait directement par le biais de relations. En retour, lesdites relations espéraient ne pas avoir affaire à un ingrat. Jacques a été rancardé. Il tient un bon truc, le braquage de quatre braves employés qui transportent la paye des ouvriers de l'imprimerie Lang dans le dix-neuvième arrondissement de Paris. Il fait équipe avec son copain Michel Ardouin. Ce solide gaillard est un authentique truand. Ils peuvent se mettre en chantier sans crainte.

Nous sommes le 21 juin 1973. Le matin, rue Curial, à l'imprimerie Lang, sérieuse et réputée, le personnel est payé à date fixe. À l'époque, les salaires sont distribués en liquide. Le bulletin était glissé dans une enveloppe ainsi que le montant en billets et en menue monnaie jusqu'au dernier centime. Les remises de payes donnaient souvent lieu à quelques libations avant le retour au foyer. L'informateur est sérieux. Il lui a simplement indiqué que les transporteurs seraient armés et qu'il faudrait taper dur. Jacques a obtenu le tuyau dans les milieux interlopes, qu'il fréquente. Sans doute dans une salle de jeux.

Généralement, Mesrine entend des bribes de conversations intéressantes qu'il exploite. Il fait des recoupements. Puis il explore les lieux, jauge l'affaire, et décide si elle est jouable. Il lui arrive également d'obtenir des informations des accrocs aux courses, victimes de tuyaux crevés et qui ont besoin de se refaire. Et il faut aller au charbon, car la monnaie manque. Le vice du jeu oblige Mesrine à braquer d'urgence. Pour lui, les braquages sont de grands coups de poker dans lesquels

il est passé maître. Michel Ardouin dans son ouvrage, *Une Vie de voyou*, signale qu'il est monté sur le coup de l'imprimerie Lang alors qu'il était en pleine crise de paludisme. Il avait plus de quarante de fièvre. Il ne devait pas avoir les idées très claires. Mais Mesrine a pleine confiance en son ami.

Les quatre transporteurs de fonds s'acquittent tranquillement de leur tâche. Ils ont visité discrètement au cours de leur parcours un café, où ils ont leurs habitudes. Ils ont pris quelques verres, sous les quolibets affectueux et répétés des clients collés au bar.

Le 21 juin, c'est le premier jour de l'été, il fait chaud, et ça s'arrose. Les quatre « petits soldats » sortent du troquet en titubant légèrement. Les Côtes-du-Rhône bus presque à la régalande, perturbent la démarche des responsables des salaires du personnel de l'entreprise.

— Ben dit donc, c'est un peu chaud aujourd'hui.

— Ne te casse pas Marcel. Ce soir tu vas porter ta petite enveloppe à ta gosse et tu auras droit à une petite faveur.

— Dis donc, vous voyez les deux gusses qui arrivent vers nous, ils sont balèzes.

— Le plus grand a l'air complètement cassé.

— Je peux te dire que j'ai l'œil, ce gars-là, il n'est pas bourré, il est malade. Regarde, il n'est pas tout seul, il y a son copain qui s'occupe de lui.

Ce jour-là, Ardouin est une pharmacie ambulante. Un peu cassé, les jambes flageolantes, le colosse tiennent sa place malgré tout. Bien que très diminué, il est remonté à bloc et terrorise les porteurs de fric :

— Lâchez vos sacoches ou je vous fume ! Toi, si tu bouges, je te fous une balle dans la tête.

La surprise est énorme, que faire devant deux mecs qui vous braquent, armés jusqu'aux dents. Ils portent chacun un gros calibre à la main, genre 11-43, et un second à la ceinture. Jacques, stupéfait, comprend vite que la méthode est bonne, et qu'il est efficace de traumatiser ces peignes culs d'entrée de jeu. Ces

derniers affichent la couleur :

— Nous, vous savez, on s'en fout, Monsieur. Retenez votre copain, on est des gens modestes, des travailleurs. On ne bougera pas.

— Retenez le dingue, il va nous buter.

— Passez la monnaie ou on va vous cramer.

Et les sacoches changent de main sans résistance. Cette action prouve que les grands truands utilisent très souvent le bluff et l'intimidation, sans avoir réellement besoin de mettre en marche leur artillerie. Bien entendu, dans certains cas, cela tourne mal. Et ici, au vu de l'état de santé d'Ardouin, le braquage aurait pu facilement tourner à la catastrophe. Il aurait suffi que l'un des convoyeurs se sente pousser une âme de héros. Heureusement, les braves types qui convoyaient l'argent ont su rester raisonnables. Pris par surprise, menacés sur l'instant, ils se sont trouvés dans l'incapacité de réagir.

Une fois encore l'audace, l'expérience, et les compétences multipliées des deux hommes ont eu raison de quatre transporteurs, peu enclins à risquer leur vie pour une somme d'argent dont ils n'étaient pas propriétaires. Le duo d'artistes, avec cette action d'éclat, a pris trente plaques pour voir venir. Pour deux truands de l'envergure de Mesrine et Ardouin, c'est assez léger. Entre le coût de l'aménagement de leur planque à Mantes, celui de leur protection, la mise en place de systèmes sophistiqués leur offrant des possibilités de fuite et la passion malade de Jacques pour le jeu, trente plaques, c'est vraiment peu.

Au retour de ce braquage effectué de main de pros, Ardouin est encore en pleine crise de paludisme. Jacques, qui porte une grande estime à son complice, le soigne fraternellement. Jocelyne demeure également sur place. Le trio s'entend parfaitement, c'est en fait une petite famille. Ils vivent hors du monde. Ils ne font que de courtes incursions à l'extérieur. De rares moments de violence mis à profit pour ramasser un peu d'oseille. Le reste du temps, ils restent à l'intérieur, profitant d'une

certaine qualité de vie, celle que leur procure l'argent facile.

Paternité latente

Vivre en mai à Deauville. Mesrine, qui connaît la Normandie, apprécie le début du printemps, lorsque les pluies bénéfiques se rapprochent des verts pâturages. Comme chaque année, elles se contiennent encore un peu avant de se déverser impitoyablement sur les terres normandes.

Les touristes sont discrets, les flics aussi. Jacques Mesrine, qui ne peut s'empêcher de jouer, se rend dans un PMU discret au 33 de la rue Jean-Mauger, près de l'hippodrome de Deauville. L'établissement est à présent devenu l'*Hôtel du Polo*. Mesrine est en cavale. Il apprécie cette clandestinité. Et il aime braver le danger pour aller jouer. Le jeu le perdra. Il mise gros. Il met sa vie en jeu avec un ami qui a été lourdement condamné aux Assises de Caen, il suppute les chances des chevaux, la qualité des entraîneurs, le métier des jockeys, et converse avec enthousiasme avec les accrocs, comme lui, des courses de chevaux.

Ce café transpire la peur, la peur de perdre ou de gagner. Où serait le plaisir de gagner si l'on ne risquait pas de perdre ? L'odeur de l'alcool, de la bière notamment, est très présente. La cigarette aussi impose sa fragrance puissante. Jacques se sent en sécurité, un ami guetteur posté à l'extérieur est prêt à l'avertir d'un éventuel danger. C'est bon de vivre paisiblement, en simple pékin, se fondre dans la masse et continuer à jouer, tranquille. Faire son papier en connaisseur, remettre le montant de ses mises à son coursier, multiplier les enjeux, être enfin le kid, celui qui ne regarde pas sur les paris, pas mesquin.

Mesrine est grand seigneur, comme à son habitude, tout en restant abordable pour les gens qui l'entourent. Les modestes le regardent avec envie, d'autres le

jalousement, mais personne ne bronche, c'est le type de Paris, il se fond dans le décor. Jacques, apparemment absorbé par le journal des courses, reste vigilant. Vêtu d'un polo bleu, cheveux noirs, le regard en alerte, il baigne de bonheur dans un monde qu'il connaît bien. C'est un bon moment de détente. Ces instants d'humanité conviviale l'apaisent.

De jeunes parents pénètrent dans le bar PMU. La mère porte dans ses bras un enfant de quelques mois. Le père salue de la main Mesrine, qui va à son tour lui tendre la main après un regard dominateur. Une première tournée de bière va permettre de lier conversation. La jeune femme a dix-neuf ans. Elle accompagne son mari, le temps est clément. L'enfant gazouille et remue ses petits bras. Jacques observe. Son visage se ferme.

— C'est une petite fille ou un petit garçon ?

— C'est une fille, une petite Sandrine.

Sandrine ! Jacques marque le coup. Il pense à sa fille aînée Sabrina. Il se remémore l'époque où, marié à Maria Sol, demeurant au 31 de la rue Boinod, à Paris, il avait encore la possibilité de changer de vie. La naissance de Sabrina a marqué son entrée dans la grande truanderie.

Associé avec son copain d'enfance Jean-Pierre de Louviers, avec lequel il réalisait des casses d'appartements, Jacques, que Jean-Pierre appelait Jacky, voulait cesser ces activités rentables, mais sans grand avenir. Il a alors proposé à son copain de réaliser un braquage de banque, d'en finir avec la petite délinquance. Faire un gros coup, acheter une entreprise de transport et élever sa fille dignement.

Mais un braquage de banque ne ressemble en rien aux casses d'une porte. Sans expérience, Jacques et Jean-Pierre se firent serrer avant d'intervenir auprès de la Banque Populaire du Neubourg, située à soixante kilomètres de Louviers. Jacques n'a pas supporté les dix-huit mois de prison infligés suite à sa condamnation.

Après cette peine exécutée comme un homme,

Jacky est devenu Mesrine. Il est décidé à demander des comptes à la société, son caractère de voyou s'en est trouvé quintuplé.

Les années ont passé, il n'a pas revu sa fille, elle lui manque. C'est alors que le tueur, l'assassin, le meurtrier, obnubilé par le visage angélique de l'enfant, ressent sa culpabilité de père. Il tente une caresse timide de son index droit sur la joue de la petite. Elle apprécie la présence de cet étranger qui s'intéresse à elle. Jacques, beau parleur, subjugue le jeune couple, il s'intéresse à l'enfant.

La mère décide de donner le biberon à sa fille. « Vous permettez ! » Jacques pose l'enfant dans le creux de son bras gauche, demande à la maman l'autorisation de l'alimenter. Avec beaucoup de délicatesse, il lui présente la tétine, aussitôt goulûment aspirée. Jacques et le bébé ne font plus qu'un.

Tout le monde sent qu'il se passe quelque chose d'inhabituel. Toujours très attentif, l'homme le plus recherché de France a totalement oublié les risques qu'il prenait en relâchant sa vigilance. Le bébé satisfait, comme tous les bébés du monde, se laissera aller sur le pantalon du Monsieur. Mesrine participera au changement de sa couche, toujours sous le regard amusé de la maman. Dans une glace au bar, où se reflète la présence des clients, il se voit avec le nourrisson. Jacques réalise qu'il a pris le miroir à l'envers, il sait qu'il est trop tard pour passer de l'autre côté.

Mesrine vend sa voiture

Imaginez Mesrine aller passer une petite annonce. Encore faut-il se rappeler qu'il était recherché par toutes les polices de France. Au cours d'un de ses très nombreux séjours en Normandie, il se rend à Pont-l'Évêque, au siège local du journal régional *Le Pays d'Auge*. Dans ce local, qui porte encore l'inscription en mosaïque « Le Pays d'Auge », on perçoit nettement le suintement des souffleries des ventouses aspirant les feuilles de papier. Des odeurs d'huile de lin émanent des pots d'encre et imprègnent cette atmosphère étrange. Ici se mélangent l'esprit des rédacteurs et la sueur des ouvriers aux machines.

Le climat est plaisant. C'est sans doute la présence constante de professionnels passionnés. Mesrine observe ce monde de la presse avec laquelle il n'aura de cesse de fraterniser. À l'affût de tout, cette soif de connaissance sert ses démarches malfaisantes. Il attend son tour. Il est calme et feuillette apparemment une revue. Aux aguets, il observe l'entrée de l'agence. Le moment venu, il décoche à la préposée son plus beau sourire :

— Mademoiselle, j'aimerais rédiger une petite annonce à passer sous la rubrique collection.

La jeune femme regarde fixement cet homme au sourire ravageur. Elle est légèrement troublée, elle croit reconnaître vaguement un visage diffusé par la presse. Mesrine constate le trouble.

— Elle ne va quand même pas me balancer, ce serait dommage pour elle, c'est une belle fille...

Jacques dicte son annonce : « Vends Américaine de collection. Parfait état. Prix intéressant. Tél. : Chez Marcelle, 66, rue des Bains, Trouville. »

La spécialiste conseille alors aimablement le beau

Jacques. Elle prend son temps, lui indique la rubrique qui convient et les jours les plus favorables au passage de ce type d'annonce. L'allure sportive et surtout le regard de son client la perturbent, elle est sous le charme. Jacques constate que ses talents de séducteur font un bien bel effet. Un mot aimable, quelques remerciements, puis un coup d'œil jeté en arrière avant de sortir confirment l'intérêt que la jeune fille lui porte. Sûr de lui, il quitte le service des petites annonces, certain de ne pas être balancé.

Les jours passent, et cette voiture, il voudrait s'en débarrasser. Elle est trop grossière pour lui, sans originalité. C'est un tank, elle se traîne et il la maîtrise mal. Ce n'est pas une voiture de malfrats digne de son envergure et de sa légende.

En retraite forcée chez Marcelle à Trouville, Jacques s'ennuie. Il imagine quelques nouvelles aventures. Sa vie ici est bien trop tranquille et ne correspond pas à son tempérament de feu. Un temps, il a envisagé de s'installer à Trouville. Il a même visité un manoir près de Canapville avec son amie Joyce, mais la Normandie est décidément trop calme. Parfaite pour de courtes retraites, mais pas pour y vivre au quotidien. Au bar de la blonde et opulente Marcelle, le téléphone retentit :

— Tiens Jacques, c'est pour toi.

— Tu dis que je ne suis pas là.

Accoudé à l'extrémité du bar, un œil en permanence sur la porte d'entrée, Jacques gamberge en fumant des cigarettes. Des Gitanes à papier maïs.

— C'est pour la voiture.

— Qu'il vienne me voir ici.

— Vous rencontrerez le propriétaire au café.

L'acquéreur potentiel ne tarde pas. Mesrine, au bar, l'observe puis se présente :

— Je vais vous montrer ce petit bijou.

Au bout de la rue des Bains, les deux hommes tournent à gauche pour se rendre en face de l'église où le véhicule est stationné. Le collectionneur de voitures

américaines se cabre un peu à la vue du modèle.

— C'est une Renault Rambler, rien à voir !

— Mais si, sous licence américaine.

Mesrine, conciliant et prudent, reconnaît qu'il charrie un peu. Il raccompagne l'homme au bar et noie le poisson en lui offrant l'apéritif en présence du commissaire Fortier, celui-là même avec lequel il joue régulièrement au 421.

Faute d'acheteur sérieux, la Rambler sera vendue pour un prix modeste à un cultivateur du Calvados, ravi de trouver une grosse caisse pour faire les marchés. Jacques a bradé sa pseudo voiture de collection. La tête du bonhomme lui convenait et c'était suffisant.

C'est ainsi qu'il fonctionne Jacques. Il aime les braves gens. Il a pour eux une certaine tendresse... dans la mesure où ils ne cherchent pas à se mêler de ses affaires. C'est ce type d'individus, calmes, ne s'intéressant pas de trop près aux affaires des autres, et accueillants, que Jacques va trouver en Normandie.

Cette Normandie qui va devenir pour lui une seconde patrie, une terre d'accueil.

Mesrine et la Normandie

Comme nous l'avons vu précédemment, Mesrine a vendu sa voiture à un honnête cultivateur du Calvados. Ce transfert de bien s'est réalisé sans encombre, dans les meilleures conditions. Au-delà de l'anecdote, cette histoire dénote clairement l'attention que Jacques Mesrine portait aux Normands. La Normandie était pour Jacques une terre d'accueil qu'il fréquentait comme un amant. Il la retrouvait épisodiquement, mais toujours en toute confiance.

Toujours en cavale, et reconnu, jamais Normand n'a donné d'information permettant d'arrêter le Grand Jacques. Les Normands, qui le considéraient un peu comme le Robin des Bois des temps modernes, se satisfaisaient de sa présence. Lorsque Paris sentait trop le roussi, Mesrine descendait dans un hôtel de Villers-sur-Mer où le patron, qui l'avait reconnu, a toujours conservé l'anonymat de son client.

Aujourd'hui, seuls quelques anciens se souviennent de lui. Les habitants conservent un bon souvenir de ce jeune homme poli qui avait l'originalité de se balader avec une sacoche à l'épaule. Et si chacun se doutait de son contenu, personne n'est jamais allé y voir. Jacques, un homme aiguisé, vigilant, ressent très vite chez les femmes et chez les hommes de cette région qu'un lien fort et indéfinissable les unit.

Depuis ses quinze ans, ses parents ayant fait l'acquisition d'un superbe corps de ferme à Louviers, Jacques vient ici passer week-ends et vacances. Il fait alors la connaissance de Jean-Pierre, fils de commerçants de la commune. Les deux jeunes font équipe. Le provincial et le Parisien partagent les mêmes passions pour le jeu et les filles. En osmose, ils font les quatre cents coups dans cette bonne ville, située à mi-

chemin entre Paris et la côte. Le tripot, qu'ils installent dans la cave des parents de Jacques, scelle leur complicité. Les filles du pays obnubilées par le Parisien beau parleur, se rendent volontiers à ces surprises-parties, où l'alcool, les cigarettes américaines, et le poker, mettent un peu d'animation et de licence dans les mornes soirées provinciales. Devenus aujourd'hui grands-mères ou grands-pères, ils se souviennent de cette période de leur vie et en parlent encore avec émotion, voire nostalgie.

Les deux compères font souvent appel à « l'emprunt de véhicules » afin de sortir les filles désireuses de fuir la grisaille quotidienne. Jean-Pierre et son copain Jacky - c'est ainsi qu'il aimait que ses copains l'appellent - partagent une même joie de vivre, la même indépendance. Les quelques menus vols étaient justes histoire de disposer d'un peu de monnaie pour briller devant les filles. Il faut bien que jeunesse se passe.

Jacky, après un premier mariage raté, part effectuer son service militaire en Algérie. Jean-Pierre, quant à lui, doit se rendre en Suisse pour traiter une tuberculose tenace. Il trouve à son retour sur Paris un emploi de dessinateur industriel. Les deux hommes se perdent de vue. Mais les aléas de la vie, et un ensemble de circonstances imprévues, font que le Normand de souche et le Parisien se retrouvent sur les Grands Boulevards à la hauteur du métro Montmartre, quelques semaines après le retour de l'armée de Jacky. Le duo se reforme sur la base de leurs quinze/dix-huit ans : l'argent, le jeu, les filles.

Il est à noter que c'est Jean-Pierre qui indique la première affaire sérieuse, ainsi que le premier et unique braquage de banque qu'ils feront ensemble au Neubourg, à quelques kilomètres de Louviers. Le duo, après ce désastreux braquage, se sépare, mais Jacky a maintenant de sérieuses attaches normandes. Cette région devient un sanctuaire. Il aime les environs de Louviers où il peut à loisir s'entraîner au tir, et régler des

comptes imaginaires en fracassant des branches, comme autant d'ennemis, ces représentants de la société qu'il hait tant. À Louviers, ses parents sont considérés et respectés, il se sent libre en Normandie.

Deauville, Trouville, Villers-sur-Mer, Dieppe, se trouvent à mi-route entre les salles de jeux clandestines de Paris et les casinos de la côte. Louviers a été un point de repli, d'où il pouvait à sa guise se déplacer par des voies secondaires ou bien encore par des chemins vicinaux. Lors de ses pérégrinations en Normandie, il laissera des souvenirs aux habitants de Trouville, Deauville, Blonville-sur-Mer, Villers-sur-Mer, Vauville, Houlgate, Pont-Saint-Pierre, Vieux-Moulin, Douville-sur-Andelle, Saint-Aubin-le-Vertueux, Saint-Philibert-des-Bois, Saint-Pierre-des-Cormeilles, La Chapelle-Gauthier...

Les départements normands étaient un refuge pour l'ennemi public numéro un, recherché par toutes les polices de France. Les chemins de traverse, les bois, et les routes départementales, n'ont pas de secret pour lui, il respirait à plein poumons la Normandie profonde, qui avait trouvé son Robin des Bois comme le Dauphiné avait son Mandrin.

Jouer, perdre, et reprendre sa monnaie

Michel Ardouin reproche régulièrement à son ami Jacques son vice pour les jeux d'argent. Ardouin n'est pas un enfant de cœur, mais il aime trop le fric pour le perdre sans retour. Mesrine, gêné par les remarques acerbes de son copain de grande truanderie, propose la récupération de ses pertes de jeux dans les casinos et les salles qu'il a fréquentées.

Ce plan sidère Ardouin, mais l'amuse. Son humour naturel le décide à accepter. L'humour d'Ardouin, souvent funèbre, laisse place à une franche rigolade. Son copain Jacques est vraiment fou. Il est vrai que Mesrine connaît parfaitement les lieux, ainsi que leurs us et coutumes.

L'histoire commence par un déjeuner royal au restaurant le *Monté-Cristo*, avenue de l'Opéra, sur la gauche en remontant l'avenue en direction de la salle Garnier. Passé 13 heures, c'est le repas des grands fauves. Jacques et Michel s'installent. C'est ici leur fief. Ils font partie des habitués. Les intimes se trouvent en bonne compagnie. Quelques tables sont réservées à des voisins commerçants. La responsable de la librairie *Brentano's* y a ses habitudes. Cette fort jolie blonde est coiffée à l'américaine et porte un tailleur strict. Elle est la maîtresse d'un imprimeur de la rue des Petites-Ecuries.

Ce jour-là, elle se trouve placée à côté de la table des deux truands. Mesrine est subjugué par l'éclat de cette femme. Il ne peut s'empêcher de pavoiser. Ardouin connaît son Mesrine et l'a vu venir. Intéressé, lui aussi par la jolie dame, Michel se la joue plus fin, plus discret.

À chacun son style. À chacun sa chance. La dame en question est attablée, seule et, pour tout déjeuner, se contente d'un croque-monsieur et d'une salade. Les deux gus à côté, hâbleurs, tentent vraiment d'attirer

l'attention de ce « morceau de choix », selon leur propre expression. La jolie blonde est souriante, mais pas dupe. Elle a bien pesé ses voisins de table, et se contente d'enregistrer les efforts de ces deux « zozos » qui souhaitent la séduire à distance sans prendre de risques. Elle a rapidement réalisé qu'elle avait pour voisins de table, des hommes, des vrais, comme on dit dans le milieu. Ce n'est pas forcément pour lui déplaire, mais actuellement elle est en main avec son imprimeur. Un homme d'affaires avisé qui tient également en région parisienne un restaurant disposant de quelques chambres à l'étage. Il faut bien vivre...

C'est alors qu'apparaît un homme bien de sa personne, brun, vêtu d'un tailleur à la coupe italienne. Il se penche vers la femme, l'embrasse. Les deux amants repartent ensemble. Jacques et Michel pensent que le mec a du pot, et que ce doit être un sacré chasseur. Mesrine, suite à ce bref intermède, se sent frustré. C'est dans sa nature, il n'aime pas passer à côté du bonheur. Il faut qu'il compense.

— Michel, on va au cercle de l'Opéra, à côté, tu connais ?

— Non, j'en ai marre de tes braquages à la con, je n'en ai rien à foutre.

— Michel, ils m'ont pris ma monnaie, c'est juste pour la récupérer. Tu le sais très bien, ce sont des voleurs.

— Oui, on ne fait pas mieux comme truands.

Jacques commande une seconde bouteille de Julié纳斯 :

— Michel, t'as vu cette femme, une beauté ! C'est Morgan, Maryline, et Bardot réunies, je suis super excité. Viens, on va faire sauter le coffiot du Cercle.

— Je ne peux pas te laisser comme ça, t'as besoin d'une bonne montée d'adrénaline.

— On y va..?

— On y va !

Les deux hommes rejoignent la DS de location mal garée. Ils y trouvent une contravention sur le pare-brise.

Déchirée, elle volera au vent sous le regard amusé des passants. Ils ouvrent le coffre, s'équipent et, sans crainte, se rendent à pied au 5-7 de l'avenue de l'Opéra. C'est l'adresse du cercle de jeux. Bien tranquillement, à peine éméchés par les deux bouteilles de Juliéna, Jacques et Michel empruntent les escaliers. Alors qu'ils descendent, ils mettent leurs cagoules, tâtent leurs calibres, se présentent sans ambages à l'entrée.

Tout au culot, armes à la main, les deux compères bousculent le personnel et attrapent le directeur de service, un Corse pur et dur. Ce dernier est surpris mais pas débordé. Il connaît les hommes et a tout de suite compris qu'il avait en face de lui des mecs déterminés. Il joue une dernière carte bien corse, apparemment tranquille : « Eh ! t'es mort. ».

Une balle dans le plafond fait réfléchir même les plus courageux. Quelques plaques de plâtre tombent sur la tenue noire de l'homme nœud papillon. Il est temps de s'exécuter. Deux jolies serviettes en cuir, en pure peau de porc, serviront à emmagasiner les billets. Michel Ardouin, moqueur, dépose dans la pochette du directeur un billet et s'excuse pour la casse. Jacques se marre, il apprécie le beau geste. Et ils sortent, par le même chemin. Le directeur précède Mesrine, qui lui a collé un calibre dans le dos. Ardouin est parti en éclaireur quelques mètres devant.

— Mesrine, j'ai reconnu tes mains. T'es connu ici. Tu reviens quand tu veux.

— Si tu me balances, je te bute.

— Eh, je suis ton ami.

— O.K., tu nous accompagnes jusqu'à l'entrée, tu nous serres la main et on se quitte sur le palier amicalement devant tout le monde.

— Mes amis sont mes invités.

Sur le trottoir de l'avenue de l'Opéra, les trois hommes prennent le temps de se congratuler. La scène est surréaliste. Embrassades et tapes dans le dos font leur plus bel effet alors que les sirènes de police s'entendent

au loin. Les deux gentlemen, serviettes en cuir à la main, abandonnent la voiture. Ils pénètrent dans la bouche de métro Pyramide et disparaissent, hors de tout contrôle.

La recette de 60 000 francs est faible en comparaison d'autres braquages, mais celui-là a eu l'avantage de l'inattendu, base de réjouissances. La part de Jacques repartira en grande partie dans le milieu du jeu. C'est dans ce circuit fermé qu'il perdra toujours et encore.

La folie des braquages de banque

9 août 1973, Mesrine braque le Crédit Lyonnais de l'avenue Bosquet à Paris, avec deux complices, Michel Arduin et Michel Grangier. Elle est loin l'époque où il se contentait de modestes casses dans le triangle Monceau, Ternes, Étoile. C'est l'endroit où il a fait ses classes si l'on peut dire.

Il a tout de même exécuté quatre-vingts casses en deux ans dans ce périmètre, avec son premier équipier sérieux, son copain d'enfance Jean-Pierre. Mais, désormais, les besoins ont changé et la démarche est différente, même si le rythme est le même. Mesrine s'attaque à présent au cœur du fonctionnement de la société : les grandes banques. Jacques en profite au passage pour sélectionner de préférence les agences du Crédit Lyonnais et de la Société Générale, avec lesquelles il règle ses comptes. Ces organismes lui avaient fait l'affront de quelques retours de chèques qui lui étaient restés sur le cœur.

La Technique : entrer dans la banque, demander de la monnaie sur un gros billet, attendre et observer. Jauger le degré de faisabilité. En bon psychologue, Mesrine étudie rapidement la résistance éventuelle que pourraient opposer les employés et les clients. Il lui faut surprendre et agir au galop. Cette façon de faire spontanée avait pour avantage de ne pas dépendre d'informateurs, dont il doutait de leur loyauté. Ainsi, il était le seul à connaître les objectifs de ses agressions.

En septembre 1973, l'équipe s'offre un doublé en un temps record, celui de se rendre de la rue Jessaint, près de la Goutte d'Or, à l'autre extrémité de l'arrondissement, boulevard Gouvion-Saint-Cyr. Cette rapidité d'exécution explique en partie les réussites de ces braquages. On l'a dit, Jacques aime jouer contre les

hommes. Le 421, la passe anglaise, le poker, ou le chemin de fer, sont ses passions. Il aime aussi jouer contre la banque du casino tenue par un « guignol en habit » selon sa propre expression. Le jeu, à une telle régularité, une telle intensité, et un tel niveau, exige beaucoup d'argent. Disponible en liquide, évidemment. Et les banques disposent de ce matériel de base qui va permettre à Jacques de satisfaire sa passion.

Enfantillage, addiction, qu'importe, l'homme est accro. Il joue gros, sans retenue. Il paraît, s'impose, se fait reconnaître. Les salles de jeux, qu'il écume, sont ses salles de sports, ses clubs. Sa haine des banques, qui représentent ce qu'il déteste le plus dans la société, alliée au besoin incessant de liquidités, va déclencher une « folie » incontrôlable. Une sorte de frénésie du braquage.

La vision d'une banque pouvait lui déclencher des réactions insoupçonnables. Le côté débridé du personnage, ses pulsions violentes afférentes à sa nature, ses agressions quelquefois gratuites, et son comportement sadique par jeu, laissent à penser que Mesrine est foncièrement dangereux. Il porte en lui une part de démence que rien ne pouvait endiguer. C'est un aspect important de sa personnalité.

Très jeune déjà, Jacques représentait un danger pour la société. Son comportement de délinquant, dès l'âge de quinze ans, laisse apparaître une déviance d'ordre mental. Les parents de Jacques ont supporté le caractère difficile de leur fils. En matière d'éducation, ils ont choisi la manière douce qu'ils n'étaient pas en mesure d'assurer, écartelés entre leurs activités professionnelles et la tendresse qu'ils lui portaient. Des mesures répressives auraient peut-être permis à ce jeune homme de s'adapter à la société. Mais rien n'est moins sûr. Qui peut affirmer que Jacques était une graine de voyou ?

Ces braquages de banques compulsifs, ce jeu qui consistait à s'accaparer rapidement de sommes

importantes dans des lieux protégés, en faisant face à des risques inouïs et sans sourciller, pourraient conforter l'idée d'une folie latente chez Mesrine. Il est fou de s'attaquer sans préparation aux banques ! Il le fait aussi bien en solo qu'accompagné. Il réalise des doublés - deux agences attaquées à la volée -, quelquefois des triplés, pour aller ensuite se répandre de salle de jeux en clandesté. C'est probablement de cette addiction que Mesrine était réellement « malade ».

Une tête brûlée Mesrine ? Sans le moindre doute. Mais une tête brûlée bien faite. Son intelligence redoutable était en éveil constant et rendait l'homme insaisissable. De plus, ses exceptionnelles qualités physiques lui permettaient de réaliser des actions que seul un homme entraîné pouvait exécuter. C'est la raison pour laquelle il arriva à survivre à cette « folie des banques » qui était, avec le temps, devenue une obsession.

Besoin d'argent ? Une banque ! Jacques a des raisonnements souvent rapides et des raccourcis que l'on peut qualifier de saisissants. Ce hors-la-loi estimait en effet qu'il était plus facile de « taper » une banque, que d'ouvrir un compte ou de demander un crédit qui, de toute façon, lui aurait été refusé. Pourquoi perdre son temps et déranger une armada de scribouillards pour un résultat négatif !

Pour Mesrine, les banques, c'est le grand capital, c'est le fric. Cet argent que tout Robin des Bois qui se respecte devrait restituer aux pauvres. Tu parles ! Les énormes montants, détournés par Mesrine, servent sa grande gueule de truand. Cet argent, en quantité, lui permet d'arranger un voyage avec deux prostituées. Il consomme le champagne à flots, fréquente les meilleurs restaurants, et choisit les meilleurs vins. La bonne chère et les femmes, telle était sa perception de l'existence.

Jacques peut, parfois, avoir des accès de générosité, ce qui n'en fait pas un bandit au grand cœur. Mais il aime les braves gens, ces hommes et ces femmes qu'il croise quotidiennement, et qui ont fait un choix de vie

plus conforme aux bonnes mœurs. Mais ses actes de générosité, nombreux, gratuits et anonymes, n'effacent en rien son comportement de voyou.

Que vaut un acte de générosité sans risque aucun ? Ce n'est qu'une pichenette donnée aux plus faibles. Il y a là encore une démarche inattendue et spontanée qui exprime un état pulsionnel permanent. Jacques est un boulimique de la vie, un impulsif. Les Américains parlent de personnages « *biger than life* ». Plus grands que la vie. Trop grands pour la vie étroite et étriquée que propose un parcours classique consacré au labeur et à la famille.

Jacques hors de la réalité impose ses caprices. Il plane au-dessus des lois et utilise les faiblesses d'un système qu'il méprise. Il impose ses propres lois. Des codes qui sont puisés autant dans le monde réel des affranchis que dans le monde imaginaire du cinéma - westerns et films de gangsters ou d'aventures - qui ont frappé très jeune son cerveau de gamin ambitieux. Ces films, qui ont comblé l'absence d'un père retenu prisonnier en Allemagne, ont servi d'éducation à un Jacques laissé à l'abandon. Mesrine aurait pourtant eu besoin d'une réelle éducation, et certainement plus qu'un autre.

Mesrine et son chauffeur d'occasion

Le café *le « Joinville »*, sur les quais à Trouville, est tenu par Pierre V., un jeune homme sérieux, aimable, au contact facile. Par sa gentillesse et son comportement courtois, il est apprécié des consommateurs. La belle Marcelle, qui tient un bar, rue des Bains également à Trouville, se rend de temps à autre au « *Joinville* », histoire de changer d'atmosphère. Marcelle est une forte femme qui choisit ses hommes.

Elle jette son dévolu sur Pierre V. qui est, en retour, très fier de sortir avec cette patronne de bar. Entre les deux pros de la bibine, les échanges sont courtois et professionnels. Les mains se frôlent. Ces deux-là se plaisent. Ces deux jeunes gens, ce couple qui se forme là, au gré des rencontres, défrayera plus tard la chronique. Pierre s'installe chez Marcelle, rue des Bains. L'amant en titre reprend ses activités de peintre en bâtiment tout en participant le soir au service du bar.

Ce café accueille des ouvriers et des employés qui viennent se restaurer pour une somme modique. Les touristes en mal de couleur locale fréquentent également l'établissement. Quelques pêcheurs se joignent au folklore ambiant. C'est un haut lieu de convivialité. Il reflète l'esprit de la ville, en saison et hors saison. Marcelle propose chaque jour un plat à une clientèle qui apprécie sa cuisine simple et saine. Au bar, les apéros s'ingurgitent au rythme des services de la belle Marcelle, qui mène son monde avec entrain et vigilance.

La mère Dédé, patronne du *Surcouf*, toujours à Trouville, allait régulièrement rendre visite à la belle Marcelle, sa copine. Entre professionnelles, on se comprend et on s'apprécie. Les deux femmes partagent en partie leur clientèle. À ceci près que *le Surcouf* fait

fonction de maison de prostitution sous la férule de la tenancière, qui officie en maîtresse femme. Quelques malfrats en cavale de passage au *Surcouf* se rendent aussi au bar de la belle Marcelle. C'est ainsi que les délinquants en mal d'action tuent le temps, en passant d'un établissement à l'autre.

Un beau jour, un authentique voyou, un vrai dur, amène dans ses bagages un jeune avocat aisé, Richard Véron. C'est un jeune homme élégant. Il porte beau un costume de bonne coupe. En réalité, cet individu aux cheveux roux n'est autre que Jacques Mesrine, en cavale, recherché par toutes les polices de France. Seules la mère Dédé et la belle Marcelle connaissent sa véritable identité, mais motus ! Ces deux femmes de tête ne diront rien. Marcelle se gardera même d'en parler à son ami Pierre.

Le commissaire Fortier fréquente *le Surcouf*, où il a ses entrées, et se rend trois ou quatre fois par semaine au bar *Chez Marcelle*. Cette blonde opulente le fait saliver autant qu'un désir d'enfant devant une meringue. Véron, alias Mesrine, s'installe au 27 de la rue Charles-Mozin à Trouville dans un immeuble de deux étages appartenant à la mère Dédé, à quelques mètres du bar de Marcelle. Il devient tout naturellement un pilier de ce lieu de convivialité.

Et le plus simplement du monde, Véron-Mesrine et le commissaire Fortier, par l'intermédiaire de la patronne à l'heure sacro-sainte de l'apéritif, distribuent leurs tournées. Les Ricard offerts par les uns et les autres cèlent le relationnel, tissent les liens. Véron-Mesrine, toujours joueur et roi de la provoc', propose une partie de 421.

Le commissaire Fortier, peu méfiant -et comment le serait-il ?-, démarre une partie acharnée, mais conviviale avec l'homme le plus recherché de France. Le commissaire Fortier n'a-t-il jamais eu de doutes sur l'identité de ce joueur ? Peut-être. Mais, dans ce cas, il s'est bien gardé de parler. Mesrine, sous sa couverture d'avocat, a tout de même de curieux comportements.

Pierre a malgré tout un doute concernant ce Maître Véron, qui est tout de même un bien drôle d'oiseau.

Comme en témoigne ce qui va suivre. Un soir, peu avant la fermeture, trois petites canailles se présentent au bar, agressent verbalement la belle patronne, et insultent un client qui n'est autre que Mesrine. Erreur fatale ! L'un des gamins le traite de « piège à souris ».

Énigmatique pour nous, cette assertion ne manque pas d'évoquer immédiatement pour lui le terme de « tapette ». La colère gronde chez l'interpellé, puis éclate franchement. Incapable de se contrôler, il éjecte violemment son interlocuteur hors du bar. Il sort son calibre, lui enfonce le canon dans la bouche, et lui déclare clairement : « Tu vois la charcuterie en face ? Tu vois la tête de veau en vitrine ? Si tu reviens ici, tu auras la même gueule ! ».

Le jeune, qui n'a pas apprécié l'humour de ce client, disparaît avec ses copains de bordée d'un soir. Mesrine a craqué, difficilement crédible dans son rôle d'avocat honorable. Mais il n'acceptait pas que l'on puisse supposer qu'il pouvait porter une autre robe. Cette fierté mal placée pourrait aujourd'hui prêter à rire.

Pierre commence donc à se douter qu'il n'a pas à faire à un avocat tout à fait comme les autres. Il en aura confirmation lorsqu'il se décide à acheter une nouvelle voiture. Pierre choisit une Toyota Celica, un rêve pour ce jeune peintre en bâtiment. Il veut pouvoir sortir Marcelle dignement dans un véhicule à la hauteur de la réputation de l'établissement. Nous sommes en province où les apparences apportent un semblant d'art de vivre.

Dans le même temps, le faux avocat, toujours prévoyant, envisage quelques braquages afin de satisfaire son goût du jeu. Il souhaite disposer de liquide pour briller dans les milieux qui sont les siens. Les casinos de Villers-sur-Mer, Trouville, Deauville ont en effet eu rapidement raison de son trésor de guerre. Mesrine a donc besoin de retourner au boulot. Il lui faut se refaire quelques braquages vite faits, et revenir « discrètement »

se planquer à Trouville.

Pierre, quant à lui, a quelques difficultés à financer sa Toyota. Marcelle s'en ouvre à Jacques, qui propose :

— Si tu veux, je te prends comme chauffeur. Il faut que je me refasse. Si tu veux, t'en es. Tu pourras payer ta voiture comptant.

Mesrine a prévu de monter au feu avec le solide Michel Ardouin. Pourquoi ne pas le prendre comme chauffeur ? Pierre est subjugué. Il accepte. Mesrine lui donne rendez-vous à Paris au restaurant *le Murat*, avant de partir sur le coup.

Deux braquages, dont un de trop

Au restaurant le Murat, l'équipée se forme. Pierre V. a rejoint son ami Jacques, Michel Ardouin, et Pierre T., dit « Kiki », complètent la formation. Les raisons qui rassemblent cette équipe un peu atypique sont diverses. Jacques a trop joué et donc trop perdu. Il n'a plus une thune.

Pierre V., lui, souhaite payer sa voiture. Pour le faire accepter auprès de ses autres complices, Mesrine prétend que Pierre lui a rendu service et qu'il lui est redevable. Michel Ardouin acquiesce. Il rappelle à Jacques que Pierre T. devait monter avec eux sur le coup de l'imprimerie Lang, mais, comme ce dernier s'était trouvé brusquement en cavale, il n'avait pas pu bénéficier de ce braquage réalisé avec un minimum de risques. C'est pour cette raison qu'il lui a proposé de le faire participer à l'attaque de la banque, avenue de Villiers.

Le 27 septembre 1973, c'est le décès de Fernand Raynaud. Les quatre malfrats écoutent en boucle à la radio les plaisanteries de l'humoriste. Le texte de l'auteur « *Tonton pourquoi tu tousses ?* » fait rire Michel Ardouin à gorge déployée. D'autant plus que ce dernier connaît bien le milieu de la drogue, thème principal du fameux sketch.

Pierre V. est au volant. C'est sa première affaire, son premier braquage. Il est monté dans la hiérarchie trop rapidement. L'avenir le prouvera. Que faisait cet homme au casier judiciaire parfaitement vierge avec ces truands de haut niveau, qui connaissaient les usages de la police et la mentalité du milieu ? Mesrine a subjugué son copain. Il était sans doute de bonne foi, et prenait sur lui la réussite pleine et entière de l'opération. Pas un instant Mesrine n'aurait embarqué son copain

dans cette histoire s'il avait su ce qui allait suivre.

Dans la voiture, Michel Ardouin est à la place du mort. À l'arrière droit, Mesrine, à gauche Pierre T. Pierre V. ne connaît pas Paris, son copain Jacques lui indique le parcours : « Arrête-toi là, la place est bonne, on pourra s'arracher sans problème. ».

Mesrine et Ardouin pénètrent dans la banque, Kiki reste en protection à l'extérieur. Pierre V., dans la voiture, attend. Jacques lui préalablement remet un sac où se trouve une arme. Mais Pierre se garde bien de l'ouvrir. Il est persuadé qu'il ne peut rien lui arriver. Il est en parfaite confiance. De grosses pointures comme Mesrine et Ardouin ne vont pas se faire serrer sur un simple braquage. Ce calibre ne servira pas.

D'ailleurs, saurait-il l'utiliser ? Pierre V. se pose la question. Ce ne doit pas être si facile de tirer sur un homme. Ainsi en va-t-il de ses pensées. Et peu à peu, Pierre V. est saisi par la peur. Voir tous ces gens s'activer, traverser la rue, ce fourmillement dans une ville qu'il ne connaît pas, toute cette agitation trouble le jeune provincial embarqué dans une aventure qui le dépasse.

À l'intérieur de la banque, Mesrine et Ardouin ont gueulé un grand coup. Comme à leur habitude, ils ont calmé les clients et le personnel du guichet. Tout se passe très vite, pas d'accroc à signaler. La routine. Mesrine saute par-dessus le comptoir et empoigne le directeur de l'agence. Il exige que ce dernier remplisse lui-même le sac des malfrats. Très nerveux, Jacques s'empare d'un petit coffre sans clef. Le personnel et les clients de la banque, tétanisés, muets, attendent dans l'angoisse la suite des événements.

Rapidement, Ardouin et Mesrine, sous la protection de Kiki, sortent de la banque. Les trois hommes s'engouffrent dans la voiture et Pierre V., sur ordre de Mesrine, disparaît dans les rues environnantes. Une bonne montée d'adrénaline... Jacques est heureux. Il a satisfait son goût du risque. Le joueur invétéré, qui veille en lui, est pleinement heureux. Michel Ardouin, en pro

expérimenté, pose la question de confiance :

— Combien... ?

— Attends !

Mesrine dégaine son arme, tire à bout portant sur le petit coffre, et compte calmement grosso modo le montant de l'opération. Pierre V. est abasourdi par la résonance du tir.

— T'es gonflé toi alors, en pleine rue !

— Ça doit faire dans les quatorze briques environ.

— C'est pas énorme.

Mesrine est habitué au doublé, Ardouin également. Jacques veut montrer à Pierre que la fête n'est pas finie, que l'on peut prendre encore plus d'oseille. Mais les deux caïds s'opposent. L'un veut « s'en faire une autre », l'autre ne sent pas le coup. Mais une fois encore, le bagout et le charme de Jacques prennent le pas sur la raison de Michel. Pierre V. emprunte alors une partie du boulevard Barbès.

Arrivé à la hauteur de la rue Myrrha, Jacques lui donne l'ordre de se garer à la va-vite. Le coin étant en travaux, il n'y a pas grand risque que le stationnement gênant soit repéré. Jacques ajoute, en montrant la façade de la banque : « J'avais un compte là, ces enfoirés m'ont rejeté des chèques. ».

Emporté par son désir de régler ses comptes personnels, il embarque avec lui son équipe. Premier à entrer dans la banque, Ardouin, un peu dépassé par les événements, ne lâche cependant pas son équipier. Kiki, en troisième position, couvre ses copains. Mais un car de police intervient et se met en travers de la R.16. Un brigadier signale au chauffeur que son pneu arrière gauche est crevé. Il l'invite à constater l'état de la roue.

Pierre, nerveux, descend du véhicule. Il est aussitôt ceinturé, malmené, et déshabillé en place publique. Totalemment nu à la vue de tous. Il sera embarqué violemment dans le car de police après la découverte de l'arme cachée dans le sac de jute.

Le trio sort de la banque. Il voit la situation dans

laquelle se trouve Pierre. Ils ne peuvent pas lui prêter main-forte. Au contraire, les trois hommes profitent de l'arrestation de leur comparse, qui a distraît les flics, pour fuir par la petite rue Myrrha. Ils braquent une voiture, au hasard. Une Fiat 127 rouge fera l'affaire.

Pour virer le chauffeur, les cent vingt kilos d'Ardouin sont efficaces. Jacques s'installe à côté d'Ardouin qui prend le volant. Kiki se place à l'arrière. Les trois hommes sont fermement décidés à sauver leur peau. Ça va tirer des deux côtés. Deux jeunes policiers n'écouterant que leur courage tirent sur les fuyards au Mat 49. Les balles partent dans tous les sens. Mesrine au 11.43 vise juste, et permet au trio de se dégager. Mais le véhicule est endommagé. Les impacts de balles dans le pare-brise et les pneus rendent la Fiat incontrôlable et l'accident inévitable.

Une aimable automobiliste, percutée par le véhicule des truands, propose un constat, inconsciente des risques qu'elle prenait. Les trois truands réussissent à s'échapper en marchant plusieurs centaines de mètres. Ils s'engouffrent dans le métro et disparaissent.

Pierre, baladé de service en service, ignorant tout des manipulations policières, va collaborer à son corps défendant. Il réagit en citoyen responsable, ce qui, au fond, était son statut réel avant cette calamiteuse aventure avec Jacques Mesrine. Les Assises de Paris ont tenu compte de l'influence de Mesrine sur un jeune homme qui n'avait jamais été condamné. Pierre a purgé trois dures années de prison.

En effet, son étiquette de copain de l'ennemi public numéro un, d'une part, et de « donneur » d'autre part, lui a valu des heures pénibles, alors même que Jacques et Michel avaient déjà passé l'éponge, étant donné que ce gamin n'était pas de leur monde.

Ce garçon courageux s'est mis ensuite sérieusement au travail. Marié et père de famille, il jouit aujourd'hui d'une retraite convenable. Des hommes qui ont croisé et secondé Jacques Mesrine, peu sont revenus sur la

grand-route de l'honnêteté et du labeur.

Premier tête à tête Broussard-Mesrine

Pierre V., frappé, bousculé, baladé toute la nuit, est le seul qui puisse mener les policiers à Jacques Mesrine. Pierre n'est pas un voyou, il ne comprend pas grand-chose à cette aventure. Les flics le menacent des pires sévices. Ils tiennent le bon bout avec ce jeune peintre perdu dans ce monde, dont il ignore les usages. Un regard, un geste, un mot échappé contre son gré auront raison de sa tentative de sauver la peau de ses complices. La police entreprend Pierre sur le lieu de planque des malfrats :

— Alors, c'est quoi le parcours ?

— Je ne sais pas ! Des panneaux d'autoroute.

— Lesquels, petit con !

— Je ne sais pas, Lyon, porte de Versailles.

— C'est sans doute dans les arrondissements environnants.

— Tu vas parler connard !

Entre-temps, par radio, les policiers sont informés qu'une altercation a eu lieu quelques jours auparavant rue Vergniaud dans le treizième, entre un commerçant et un homme ressemblant étrangement à Mesrine.

— Alors garçon, c'est là ?

Dans un souffle, Pierre répond :

— Oui.

Partant de cette information, tout va ensuite aller très vite. Tous les flics sont alertés. Ils tiennent le Grand. Ils mettront en œuvre le matériel disponible le plus sophistiqué. Maurice Bouvier, directeur de la police judiciaire, Marcel Leclerc, qui dirige la première brigade territoriale, ainsi que Robert Broussard de la BRI (Brigade de recherche et d'intervention) se consultent, ils n'ont pas le droit à l'échec. Mesrine est redoutable, habile et sûr de lui. Tout le monde sait que son arrestation n'est

pas gagnée d'avance. Elle peut être périlleuse. Les hommes du commissaire Broussard ont reçu des consignes de prudence et de fermeté.

Robert Broussard est né en 1936 en Charente. Il a conservé un côté jovial et courtois. Jacques Mesrine, né également en 1936, est son cadet de quelques mois. Entre le provincial monté à Paris, qui va réaliser une belle carrière, et le Parisien truand, fermement décidé à être le numéro un du banditisme, se joue un véritable duel. Broussard, qui travaille au nom de la société, a malgré tout du respect pour son adversaire.

Le grand Jacques pour sa part souhaite une rencontre afin de prouver qu'il regarde le policier à hauteur d'homme. Avec le temps, cette relation entre les deux hommes tournera, en ce qui concerne Jacques Mesrine, à « l'affaire d'honneur », si symbolique pour les truands.

Dès 6 heures du matin, une rapide enquête d'environnement confirme la présence de Mesrine dans l'immeuble indiqué par Pierre V. Le quartier est investi par différents services de police. Discrètement, ils se sont installés chez les habitants de l'immeuble. Les voisins de Mesrine sont squattés et se demandent qui peut bien être ce monsieur si charmant qui déplace tout ce beau monde : « Il y a sûrement une erreur, un homme si gentil avec sa petite femme, à l'accent original. » ; « Avec la police, c'est toujours pareil, ils n'arrêtent que les braves gens. ». Les voisins peuvent entrevoir de leur fenêtre les tireurs d'élite postés sur les toits alentour. Cela donne à réfléchir.

Un flic, qui habite l'immeuble, dit à sa femme que ce doit être sérieux. En effet, Broussard a fait venir la brigade des gaz. La BRI et la BRB (Brigade de Répression du Banditisme) disposent de sous brigades spécialisées, telle celle des gaz, dont la fonction est d'intervenir sur ordre et de gazer les lieux où se sont retranchés les malfrats. Le flic ajoute : « Ils ont même amené Ramsès pour se protéger. Ce doit être du gros gibier. ».

Le fameux « Ramsès » n'est autre qu'un énorme

bouclier permettant de défoncer une porte d'appartement en protégeant les hommes qui le poussent. Tout à leur amour, Mesrine et Jocelyne roucoulent. Ils sont seuls dans l'appartement. Jacques attend un copain dont l'activité principale consiste à racheter des tickets gagnants au PMU afin de justifier, si besoin était, les sommes importantes d'argent en billets qui traînent dans les tiroirs. Par prudence, chez ce couple, les rideaux sont toujours fermés. Aussi, en aucun cas, ne peut-il apercevoir le dispositif mis en place à l'extérieur.

C'est une journée paisible qui semble s'annoncer pour Jacques. Gamberger, mettre au point quelques vilénies, faire l'amour, la cuisine également, avec talent. Jocelyne, elle, ne fait rien. Elle se laisse vivre auprès de l'homme qu'elle adule.

— Jacques, ce soir tu me fais des œufs sur le plat ?

C'est son plat favori, ce qui fait sourire Jacques.

— Police ! Police, ouvrez !

Les coups frappés à la porte sont sans équivoque, ce n'est pas une plaisanterie. Robert Broussard, sur le palier, est posté légèrement de côté. Il faut rester sur ses gardes.

Mesrine l'interpelle :

— Qui es-tu toi ?

Robert Broussard, patron de la BRI, décline son identité.

— Prouve-le, passe ta carte sous la porte.

Broussard s'exécute. Mesrine lui retourne une coupure de journal sous la porte accompagnée de quelques mots :

— Oui, c'est bien toi, tu vois j'ai ta photo découpée dans un journal.

Jocelyne panique tandis que lui tempère :

— Broussard, je sais que tu es un type régulier. Si je me rends, tu laisses la petite tranquille. Laisse-moi un quart d'heure.

Ce laps de temps sera utilisé pour détruire des

éléments compromettants ses amis. La B.R.I. n'a que faire de la gamine qui n'est mêlée en rien aux affaires de son amoureux. Mesrine ouvre alors la porte le cigare aux lèvres, et découvre à son grand étonnement le nombre de policiers qu'il a fait déplacer.

Robert Broussard respire un grand coup, il n'avait pas imaginé que le Grand se rendrait sans tenter une sortie en force. Mesrine a été arrêté par son double, c'est ainsi qu'il voit les choses. Il se pavane, offre le champagne, déclare, fanfaron : « C'est une arrestation qui a de la gueule, non...? ».

Broussard ne refuse pas la main de Mesrine. L'un et l'autre jouent leurs rôles, satisfaits. Chacun aura même droit de partager la Une de la presse. Mesrine, qui croit en sa bonne étoile, envisage déjà son évasion.

La perquisition qui va suivre, outre les billets entassés dans les tiroirs, va permettre de saisir un arsenal d'armes digne des films de gangsters américains. Dans les sanitaires brisés par la chaleur du feu, les policiers récupéreront des documents calcinés.

Jugé le 3 mai 1977, Jacques Mesrine sera condamné à vingt ans d'incarcération. Il réalisera sa quatrième évasion du QHS de la santé le 8 mai 1978. Jacques Mesrine n'est pas un homme à subir la loi. Il réalisera encore quelques braquages et autres enlèvements, mais il devra céder devant les actions conjuguées des services de police et orchestrées par les politiques

Bonne bouffe dans la souricière

Au dépôt, après avoir été entendus par un juge, les prévenus dorment comme ils peuvent sur un banc avant d'être transférés sur leur lieu de détention. C'est ce lieu que l'on appelle la souricière. C'est un long couloir bordé de cellules et situé au sous-sol du tribunal. Les arrivants, ceux qui viennent assister à leur procès, descendent des cars, enchaînés aux mains et parfois aux pieds selon leur dangerosité.

Pour arriver jusque-là, leur transfert s'est effectué à l'aveugle, à l'arrière d'un véhicule de police. Il se fait debout, serré contre un inconnu. On se jauge entre détenus. On observe les moindres réactions du compagnon d'infortune, au cas où celui-ci serait une balance et non un détenu en route vers son procès. Une heure de transport ou plus. Les hommes sont transbahutés comme du bétail. Leurs seules indications sur le monde extérieur sont les coups de frein du véhicule, les virages à gauche ou à droite et les stations plus longues aux feux rouges.

La descente du véhicule s'effectue entre deux rangées de gardes mobiles. Les deux groupes d'hommes, détenus d'un côté et policiers de l'autre, échangent des regards croisés et menaçants. Ces intimidations n'ont pas de justification véritable, tant du côté des autorités que de celui des délinquants. En effet, ces menaces sournoises n'apportent rien, les grands truands acceptent les brimades dans le cadre du code qu'ils connaissent très bien.

Les cellules sont sordides. Les détenus en attente de jugement piétinent debout pendant des heures avec, pour tout repas, deux œufs durs et un morceau de pain. Sec, bien entendu. Pour obtenir un verre d'eau, il leur faut pleurer misère. Ce lieu met les hommes en

condition. Ceux qui se trouvent ici en garde à vue, après une nuit ou deux, ayant droit au strict minimum du point de vue de l'hygiène et rien dans l'estomac, se retrouvent fragilisés et démoralisés. Sans doute plus enclins à parler. D'autant qu'il faut aussi subir la trouille, supporter les puces, et souvent les poux. En ce qui concerne les commodités, il faut appeler les gardiens surveillants. Et, bien entendu, ceux-ci ne se rendent pas toujours disponibles.

Ces cellules sont surpeuplées. Ici sont entassés des hommes qui seront jugés dans les heures qui vont suivre. Ils vont se présenter devant leurs juges et les témoins. Ils seront épuisés, humiliés et, forcément, ils monteront au tribunal avec une bien grande amertume dans la bouche. Une amertume justifiée. La souricière, c'est le royaume de la promiscuité. Se retrouvent en contact des détenus de milieux très différents. Ici, ils passent leurs derniers instants avant leur procès.

Les détenus qui s'échouent ici le sont pour des raisons très diverses. Ce mélange hétéroclite et dangereux de populations qui n'ont rien à voir, vide de son sens tout jugement équitable. Le lieu est facteur d'angoisse. La peur et l'anxiété se substituent à l'état serein et calme qui semble pourtant indispensable à une défense efficace. Dans ces cellules souillées, des hommes serrés les uns contre les autres respirent l'odeur de la peur. Les dialogues sont généralement brefs, sans aménité. Cela ajoute à l'ambiance un climat malsain, qui cultive les miasmes de la délinquance. Une exception toutefois. En ce lieu, les stars médiatiques des Assises sont traitées avec plus d'attention. Ce sera le cas pour Mesrine, Ardouin, Grangier et Pierre V.

Néanmoins, les trois semaines du procès qu'ils vont vivre sont tout de même assez rudes. Le lever s'effectue vers 6 heures du matin. Le retour se fait le soir très tard. Jamais avant 10 heures, parfois plus si c'est nécessaire. Et, à nouveau, l'angoisse du lendemain. Encore, comparaître, faire face aux crimes et délits qui justifient

ces assises. Mesrine et sa clique sont condamnés à revivre leur passé, lourd de conséquences.

Mesrine, Ardouin, Grangier et Pierre V. subissent un sort particulier. Ils seront étroitement surveillés par des tireurs d'élite tout au long de leurs trois semaines de procès. Ils seront défendus par une vingtaine d'avocats et leurs adjoints, et suivis par une cinquantaine de journalistes. Lors du procès, ce sont environ deux cents témoins qui attendent patiemment de passer à la barre, dans une certaine angoisse. Quelques-uns sont venus contre l'avis de leurs familles, qui craignent des représailles. Mesrine, Ardouin, Grangier, et Pierre V. se présentent très correctement vêtus. On les dirait même à la limite de l'élégance. D'ailleurs, leurs tenues vestimentaires feront dire à un journaliste : « Des costards pareils, je n'en ai jamais vu ! ».

Mesrine semble presque à l'aise dans le prétoire. On dirait qu'il respire la salle, jaugeant son auditoire, le considérant comme son public. Il balance, au moment opportun, une courte phrase légèrement provocatrice, histoire de distraire la salle. Il aime pouvoir troubler l'ordre des choses et a prévenu ses associés : il a l'intention de faire un coup spectaculaire. Et, au cinquième jour du jugement, il sort de son nœud de cravate une petite clef, qu'il va mettre dans une boîte d'allumettes et après l'avoir jetée aux journalistes, il déclarera : « C'est la clef des menottes de transfert, je l'ai achetée à un fonctionnaire 3 000 francs. ».

En réalité, il s'agit d'un coup tordu, une fanfaronnade à la Mesrine. Cette petite clef n'est autre que celle accrochée dans sa cellule et qui lui sert à ouvrir le cadenas de la télévision.

Les débats sont clos. Jacques Mesrine, Michel Ardouin, Gilles Grangier et Pierre V. redescendent à la souricière en attente du délibéré. Les plus célèbres avocats de l'époque, Jean-Louis Pelletier et Robert Badinter, obtiennent l'autorisation exceptionnelle d'offrir un repas champêtre à l'équipe Mesrine. Ainsi, dans ce lieu

insalubre, de manière parfaitement incongrue, on retrouve, installés confortablement, les malfrats et leurs avocats respectifs. Voici le tableau : Jacques Mesrine et Maître Jean-Louis Pelletier ; Michel Ardouin et Maître Robert Badinter ; Gilles Grangier et Maître Henri Leclerc ; Pierre V. et Maître Chanson.

Le dernier repas de ces hommes est fort convenable. Ils mangent de bon appétit alors qu'ils sont dans l'attente d'une condamnation. Une condamnation qui, compte tenu des faits et des récidives, sera forcément lourde, très lourde. En attendant, la présence de Pierre V. à leur table provoque une altercation entre Mesrine et Ardouin.

En effet, ce dernier exige la présence de Pierre V. à la table. Il rappelle à son copain Jacques que Pierre n'est pas un truand. C'est un brave garçon qui s'est vu entraîné par Mesrine dans une aventure hasardeuse. Ce dernier, magnanime, accepte. Il se lève et va à la rencontre de Pierre. Les deux compères s'embrassent, la paix est scellée.

Ce genre de repas est parfaitement inhabituel dans ce lieu d'exception. Une table y sera dressée avec nappe et serviettes, sous les regards éberlués de jeunes surveillants invités à voir le spectacle sous le contrôle vigilant du GIGN (Groupe d'intervention de la Gendarmerie nationale).

La présence de ces sommités du barreau donnera une note grandiose à ce lieu sinistre, réputé pour sa crasse et le comportement peu amène des gardiens surveillants. Le menu comporte quelques entrées pour se mettre en bouche, puis des viandes froides, bœuf ou veau au choix, des fromages affinés, des fruits et des pâtisseries, le tout arrosé de vins de qualité.

Ces quatre hommes, qui risquent entre cinq et vingt-cinq ans d'enfermement, font preuve d'une force de caractère exceptionnelle. Mesrine, Ardouin, et Grangier-encore jeune, mais qui connaît déjà parfaitement la vie carcérale-, ces hommes blasés, attendent le résultat du

délibéré. Ils parient sur leur date de sortie et plaisantent.

L'humour de Jacques et les remarques ironiques de Michel accompagnent les libérations. Pierre V., plus calme, réservé, se demande ce qu'il est venu faire dans cette galère, et espère une libération à la barre après trois ans de détention en préventive.

Mesrine sera condamné à vingt ans, Ardouin à dix ans, Grangier à sept ans et Pierre V. obtiendra le sursis.

Clairvaux et Poissy : Deux passoires

Souvent de bonne foi, par le biais des avocats, des familles ou des visiteurs de prison offrent parfois de précieux renseignements aux hommes et aux femmes incarcérées. Par ailleurs, les malfrats, qu'ils soient légalement élargis, en cavale, ou en liberté provisoire, se transmettent des informations concernant la rigueur ou les faiblesses des surveillants. Ce filon clandestin récupère en permanence des renseignements auprès de cette source vagabonde incontrôlable. Les surveillants ont une démarche similaire. Ils se transmettent des informations au mess ou aux heures des repas. L'alcool aidant, les paroles sont quelquefois excessives. Les plus aguerris utilisent parfois les jeunes matons en stage. Ils les testent. C'est même assez courant.

Le but est double : former le caractère des novices en les bizutant, et chercher à sonder les détenus, pour obtenir des informations auxquelles ils n'ont plus accès eux-mêmes, du fait de leurs rapports pas toujours très clairs avec les hommes en captivité.

C'est une société réglée. Qui a ses codes. Les rapports entre matons et détenus sont aussi fins que « politiques ». Ce jeu constant du chat et de la souris bénéficie grandement aux hommes de l'envergure de Mesrine, qui ont une vraie capacité à jouer sur les rapports humains différents qu'engendre le monde clos de la prison. Les surveillants craignent pour leur épouse, leur fille et, en général, pour leurs familles.

Courant 1974, Mesrine est incarcéré à la Centrale de Clairvaux. Depuis son arrestation par Robert Broussard, l'affaire est en cours d'instruction et ne sera jugée que trois ans plus tard comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent. À Clairvaux, Jacques a installé une

plaque tournante de trafics en tous genres. Distributeur de biens matériels, généreux et organisé, Jacques dispense son temps sans compter. Disponible, il joue, faute de mieux, sur deux couleurs, impair et passe.

Soudoyer les surveillants, Jacques sait faire. Il a la manière, le style, et il impressionne des hommes qui, en fait, souhaitent vivre paisiblement avec les détenus dont ils sont si proches. Leur temps en détention sera beaucoup plus long que la durée moyenne passée en incarcération par les prisonniers. Les détenus condamnés à de longues peines sont rodés à l'ambiance des centrales. Ils savent leurs droits, et finissent par très bien connaître les matons, les sous-directeurs, et les directeurs, en tirant profit d'une certaine naïveté de leur part. Avec les caïds, ils sont dans l'obligation de lâcher du lest. Généralement, les truands, pas idiots, ne dépassent pas les limites admises et se contentent d'obtenir des avantages substantiels.

Le cas de Mesrine est cependant assez différent. Jacques veut être le meilleur partout. Son audace, son aura, ses références, et ses moyens financiers lui permettent de passer un cran au-dessus et de frayer avec les limites du système. Il a régulièrement placé des fonds auprès de ses avocats, de ses relations, afin de faire face à un marché exceptionnel. Il est toujours utile d'avoir de l'argent disponible pour pouvoir corrompre quelques matons de l'administration pénitentiaire. Mesrine à Clairvaux, est embauché à l'atelier de lingerie. Il mène une vie tranquille. Il dispose d'un téléphone interprison qui le relie à des services appartenant à d'autres lieux de détention. Le surveillant le laisse agir à sa guise. Avec le temps, le maton lui concède un peu de liberté.

Peu à peu, Mesrine se libère de la tutelle du gardien qui vaque à des occupations personnelles ou professionnelles. Le linge sale doit passer en lingerie à l'extérieur. Ensuite, il y a son retour, la buanderie, la redistribution, autant de points sensibles, prétextes à la

magouille, aux trafics. Les matons peuvent être intéressés par une paire de chaussures de sport, une chemise, ou un caleçon. Petite corruption. Pourtant, Mesrine n'a jamais accepté de ramasser le linge sale des détenus. Il exigeait que chacun dépose chaque semaine devant sa cellule ses affaires pliées et comptées. Il se contentait de cocher sur des fiches les articles rendus et ceux à changer. Cette formule lui a valu l'estime de l'ensemble des détenus et l'intérêt de l'administration.

Ardouin, encore lui, toujours dans les meilleurs coups, est incarcéré à la prison de Poissy. Il a des relations téléphoniques régulières avec Mesrine. En effet, il est responsable des stockages de l'atelier chemises et autres denrées indispensables à la bonne marche d'une entreprise pénitentiaire. Un code s'est établi entre les deux hommes. Au cas où c'est le maton qui décroche, Mesrine annonce : « C'est la Centrale de Clairvaux, passez-moi la comptabilité ou passez-moi Ardouin, on a un stock de cigares Wild Havana pour l'économat. ».

Ardouin prend le téléphone et converse discrètement, mais tranquillement avec son associé. Les deux complices arrivent également à organiser des transports de marchandises illicites. Michel Ardouin s'en explique ainsi : « Le retour des colis permet le trafic. Les jeunes matons perçoivent un paquetage et de nombreuses recrues démissionnent. Il faut alors retourner les paquetages à la prison d'origine. Un graffiti inscrit sur quelques paquets informe celui qui réceptionne les colis, en l'occurrence Michel Ardouin, de l'intérêt qu'il a à les ouvrir lui-même. Le surveillant, chargé de la lingerie, ne contrôle pas les paquets et le civil, qui exploite le travail des détenus, a autre chose à faire que de décharger les camions en provenance de Clairvaux. ».

Force est de constater cette habilité des détenus à exploiter des situations, et cette malignité à savoir tirer parti des failles d'une société apparemment parfaitement organisée. La fragilité des gardiens, le goût du luxe ou, plus simplement, la contamination et le

confinement avec les détenus, déclenchent chez eux des affinités. Ils constatent en fait qu'ils sont enfermés dans une citadelle, qu'ils partagent les miasmes de la désespérance, et s'habituent aux comportements déviants des détenus.

Les mauvais exemples prennent le pas sur les serviteurs de l'État qui décrochent de leurs fonctions initiales. Des hommes comme Mesrine et Ardouin, tombés très jeunes dans la délinquance, aux parcours certes différents, mais à la démarche identique, ne souhaitent pas survivre dans une société qu'ils n'ont pas choisie. Aussi ils façonnent leur vie en prenant un maximum de risques, quels que soient les lieux où ils se trouvent.

Jacques Mesrine a bluffé son environnement et ses amis. Son sens aigu du contact lui a permis dans cette Centrale de Clairvaux de manipuler de jeunes surveillants, des matons aguerris, et des civils responsables des travaux à l'intérieur de ce lieu hostile. Malheureusement pour lui, les autres détenus, qui ne bénéficient pas de sa position favorable, et supportant les difficiles conditions de détention, se révoltent.

Jacques, comme à son habitude, prend parti pour les détenus. Cette prise de position s'avère un mauvais calcul. Il est transféré à Fleury-Mérogis, puis à la prison de Mende. Quoi qu'il en soit, et malgré ce revers, force est de constater que Jacques Mesrine a détecté très jeune le talon d'Achille des institutions.

Mesrine et les Quartiers de Haute Sécurité

Trois mois et demi de liberté et Mesrine se retrouve donc face aux policiers de la première brigade territoriale. Il se laisse bousculer par les képis, ces hommes en uniforme qu'il déteste. Il les juge indignes de toucher l'ennemi public numéro un. Son humeur se manifeste par un profond mépris, une attitude hautaine. L'expérience des arrestations laisse indifférent cet homme encore jeune. Il aime tenir tête à ces minables, résister à toutes ces actions provocatrices. Il attend la rencontre inévitable et souhaitable avec les patrons, les commissaires.

Les manchettes des journaux titrent Mesrine ceci, Mesrine cela, et son ego est flatté. Un policier en tenue, sur ordre, lui fait part de son vedettariat, de l'impact qu'il a sur la presse, ainsi que des longs articles vantant les mérites de Robert Broussard, fin négociateur. Les journalistes ont cette merveilleuse faculté de traiter les dossiers d'enquête à charge ou à décharge avec une désinvolture que justifient les ventes. Le héros d'hier sera demain vilipendé si, pour son plus grand malheur, un journaliste décide de modifier une information, de la présenter de façon subjective, dans l'unique but de tirer la couverture à lui.

Jacques Mesrine n'est pas dupe. Les mouvements de vagues orchestrés par les journaux conviennent à son caractère de battant. La presse, sur l'ensemble de ses actes, portera un jugement sévère. Donc, après ce court temps de cavale, Mesrine retrouve la prison de la Santé et, bien évidemment, les mêmes matons qui le connaissent bien. Le directeur est inquiet de se retrouver dans l'obligation d'héberger ce sérieux client.

Dès son arrivée, et en attente de sa cellule, Mesrine retrouve cette odeur de grésil, utilisé par les auxiliaires

pour nettoyer les couloirs et les coursives. Délesté de ses objets personnels, il sera présenté au directeur, une démarche de pure forme. Inutile de lui refaire un cours sur les conditions de détention, son vécu vaut passeport. Le récit de ses évasions est, comme il se doit, largement souligné et commenté dans le milieu carcéral. Mesrine écoute tout cela d'une oreille distraite, amusée. Son attention se porte sur les matons qu'il va devoir supporter, leur état d'esprit, la dureté de leurs interventions et de leur personnalité.

Jacques Mesrine est une grande gueule et, règlement intérieur à la main, il se bat sur tous les fronts. Il cherche les failles du système, harcèle la direction. En outre, installé au QHS de la Santé, il prépare simultanément plusieurs plans d'évasion. Ses ex-amis canadiens sont trop loin pour pouvoir l'aider. Et, de toute façon, les plus actifs ont été abattus ou de nouveau incarcérés.

Cependant, son trésor de guerre lui permet de mobiliser une bonne douzaine d'avocats. Il utilise divers conseillers au sein de la même prison. Cela lui permet d'envisager diverses plaintes dans le seul but de se faire balader d'un tribunal à un autre. La belle évasion de Compiègne, réussie avec son copain Ardouin, lui trotte toujours dans la tête. Mais les autorités s'en souviennent aussi. Pas de transfert pour l'ennemi public numéro un.

Désormais confiné dans sa cellule, avec pour tout divertissement, une heure de sortie par jour, Mesrine dispose de sa « liberté de penser ». Son intellect est disponible et affûté, sa volonté est intacte. La combinaison de ces deux éléments indissociables va lui permettre de supporter ce QHS. Mesrine écrira : « On tourne en rond dans des promenades carrelées ressemblant à des piscines vidées et couvertes de plusieurs couches de grilles et de barbelés (...). Je marche, je marche, six pas jusqu'à la porte, six pas jusqu'à la fenêtre... Milliers de pas qui ne mènent nulle part, dans un monde de béton aux arbres de barreaux fleuris de désespoir. »

Ainsi déprime Jacques Mesrine qui s'évade par la poésie. Les conditions de détention, qui lui sont réservées, ainsi qu'à « l'élite du crime » au sein des QHS, lui est insupportable. Il doit supporter d'entendre un voisin de cellule hurler à la mort comme un loup abattu gémissant ses derniers instants. Le matin, le bruit des serrures et le silence morbide qui suit font naître l'angoisse d'une nouvelle attente. Une vie sans fin, puisque sans but, sans objectif, sans espoir. Il est indéniable que les quartiers de haute sécurité sont volontairement déshumanisés. Les détenus conditionnés et humiliés, réagissent selon leurs tempéraments. Avec parfois une grande violence.

Les sociétés démocratiques sur la pression de l'électorat ont de grandes difficultés à résoudre le problème de l'incarcération des grands délinquants et des multirécidivistes. Les Mesrine, Besse, Bauer, Willoquet, Knobelspiess, tous en QHS, se considèrent comme faisant partie intégrante de la société alors même qu'ils l'ont bafouée depuis plusieurs années.

En fait, il s'agit de leur part d'un refus de la peine. Non pas au droit, mais des conditions d'incarcération, incompatibles avec leur mentalité de voyous, mais surtout avec leur qualité d'êtres humains. Les souffrances en détention, ajoutées à l'incarcération, n'apportent rien de positif. Les détenus, qui sortiront des QHS, seront difficilement de nouveau adaptables. Mesrine sait qu'ici, dans ce cercueil, enterré vivant, il est perdu.

Entendre le voisin marcher lui aussi sur le carrelage de sa cellule, crier contre les murs sans écho : c'est en fait cette solitude que Mesrine ne supporte pas. Dans un camp, chez les Soviétiques, il aurait supporté sa détention, ayant la possibilité d'imposer sa personnalité, ce qui est vital pour le Grand Jacques. Mais au QHS, on ne vit pas, on crève.

Après son évasion, Jacques Mesrine prendra position fermement contre cette forme inhumaine de détention. Il dénoncera avec Charly Bauer, et dans les moindres

détails, les abus, les violences inutiles, les brimades qui n'ont pas lieu d'être et, surtout, cet isolement qui rend fou.

Voir chaque jour des surveillants inspecter votre cellule à la loupe, ne disposer d'aucun endroit où conserver son courrier à l'abri des lectures insidieuses des matons, alors même qu'il avait été déjà lu par la censure ; être déplacé en détention, menotté. Toutes circulations interdites, encadrées de matons qui se veulent menaçants, souvent par crainte ; éviter durant une heure de promenade les éventuelles balances ; et savoir qu'ils sont coupables, que leur situation est irrémédiable, et que la société les a bien eus : c'est sans doute ce qui est le plus dur à supporter pour ces insoumis.

Captif au QHS près de Mesrine

Régis boîte sérieusement, il s'appuie sur une béquille. Visage anguleux, joues creuses, regard aigu, la poignée de main est sèche, l'homme semble méfiant, sur la réserve. C'est la troisième rencontre avec Régis. La première fois, il est resté silencieux et notre conversation a tourné court. La deuxième fois, il me fait part de la naissance de son garçon. Mais ce n'est qu'au troisième rendez-vous qu'il accepte de me parler de ses longues années endurées en Quartier de Haute Sécurité.

Après une dernière condamnation à quinze ans, il a été élargi à la fin du siècle dernier. À l'époque, incarcéré à quelques cellules de Mesrine, récidiviste, il a vécu l'enfer des QHS. Régis ne l'a jamais vu, ni François Besse, qui va devenir son fidèle complice. Il avait connaissance de leur présence, c'est tout. Il ne regrette pas de ne pas les avoir rencontrés. Il aurait peut-être été embarqué dans des affaires, dont il ne serait pas revenu.

Régis m'explique comment les communications discrètes s'effectuaient en tapant de petits coups dans les murs, ou en utilisant la tuyauterie. Les caïds comme Mesrine transmettaient des messages codés qui passaient de cellule en cellule. Les détenus devaient les répercuter au risque de se faire prendre sur le fait. Dans ce cas, le tabassage était la règle.

Le cas de Régis est intéressant en ce sens que ce détenu « bénéficiait » d'un avocat d'office. Condamné et non assisté, sans argent, dans l'impossibilité de cantiner, il a vécu un abandon total. Toujours vêtu du « droguet » imposé par l'administration, il devait chaque soir déposer devant sa porte ses vêtements. Il se souvient d'un temps où l'administration pénitentiaire se contentait d'exiger qu'une chaussure sur deux soit

déposée devant la porte le soir avant la fermeture définitive pour la nuit. Régis parle aussi de la nourriture avec dégoût. Elle était passée par le guichet de la porte et déposée sur une tablette. Il se souvient particulièrement des plats de raviolis qui baignaient dans une sauce infecte. Les douches et les fouilles intimes lui ont laissé des souvenirs douloureux. Le silence tue. Les matons l'interpellaient par son numéro de matricule exclusivement. Il n'existait pas en qualité d'homme. Il n'était plus qu'un numéro.

Son avis sur Mesrine et Besse est d'une limpide simplicité. Ils ne faisaient pas partie de son monde. Ils n'étaient pas fréquentables pour des gars comme lui. Amer, il affirme que Mesrine disposait de beaucoup d'argent, ce qui lui a permis de bénéficier de nombreux avantages et, selon lui, d'acheter son évasion. Hors QHS, il a rencontré d'autres détenus qui l'ont informé en détail des trafics entre prisonniers et détenus. Il a constaté que les prisons sont des passoires pour les caïds du gabarit de Jacques Mesrine, François Besse, ou Michel Ardouin.

Aujourd'hui, Régis supporte mal la double peine. Il n'a pas de carte d'électeur. Son casier judiciaire numéro trois, celui qui est accessible à presque tous, est plus que rempli. Le numéro deux, celui que seul l'intéressé peut obtenir, il préfère ne pas en parler. Qui sait ce que comporte le casier numéro un, celui auquel seuls des services de sécurité ont accès...? Comment se réinsérer dans ces conditions ?

Régis est marié, son épouse travaille, et c'est lui qui fait le ménage, entretient la maison, fait les courses et s'occupe avec affection de l'éducation de son fils. Bien qu'ayant l'apparence d'un homme tout à fait normal, le QHS l'aura marqué durablement, et il n'est malheureusement pas le seul.

Les tribulations pénitentiaires de Mesrine

L'année 1974 est marquée par les mouvements de révolte des prisons. De par son statut, Mesrine se trouve dans l'obligation d'y participer à sa manière, de près ou de loin. En fait, ces rébellions ne lui conviennent pas vraiment. Il préférerait rester dans l'ombre et organiser, si possible, une évasion. Mais, victime de son image de meneur, il n'a pas d'autres choix que de prendre position et de se joindre aux rebelles.

La Centrale de Clairvaux est mise à sac par les mutins. Mesrine manifeste son soutien avec les autres détenus du QHS. Il sera transféré en catastrophe à Fleury-Mérogis, pieds et mains liées. Les gardes mobiles, qui assurent les déplacements, n'ont d'états d'âme. La peur dans chaque camp décuple les violences gratuites. Le bruit court même que, dans certaines prisons, les détenus descendent les escaliers à coups de pied d'étage en étage. Les matelas enflammés sont jetés par les fenêtres. Les portes des cellules sont cassées à coups de barre de lits brisés.

Les détenus les plus vaillants montent sur les toits, et jettent sur les forces de l'ordre, venues en renfort, tous les objets qui leur tombent sous la main. Les matons frappent les détenus avec les barres de fer qu'ils utilisent pour sonder l'état des barreaux des cellules. La trouille submerge ces fauves sortis de leurs tanières. Les dompteurs débordés et craintifs abusent de la situation, et se protègent des éventuels coups de griffes ou de crocs de ces bêtes que la société a engendrées.

En représailles pour son implication dans ces révoltes, Mesrine sera dirigé vers la prison de Mende, réputée pour la dureté de son régime. Ce transfert va se faire dans des conditions épouvantables. Debouts, serrés les

contre les autres, les détenus s'entassent dans des cabines réservées aux déplacements locaux. Bousculé dans ce véhicule hors d'âge, enchaîné une vingtaine d'heures, le voyage de Mesrine est bien dans le style de ce qui l'attend à Mende. Les routes de Lozère n'ont pas la réputation d'être un long fleuve tranquille, surtout à cette époque. C'est tournant sur tournant. Le paysage tourmenté que les détenus aperçoivent n'est pas pour les rassurer. Où vont-ils ? Par souci de sécurité, la destination a été tenue secrète. Quant au chauffeur, il ne ménage pas sa cargaison. Ses objectifs sont d'arriver dans les délais à la maison de détention et de se reposer d'un voyage contraignant, qu'il considère comme risqué. Sans doute a-t-il raison.

Sa réputation l'ayant précédé, Jacques Mesrine sera traité à la hauteur de l'image qu'en ont les matons régionaux. Ici, il est loin du folklore parisien. Sans visite, coupé des quelques relations détenus-matons, il est abandonné, dans un trou. Il est seul en cellule, avec interdiction de se reposer dans la journée. Le régime en détention est pire que celui du QHS de la Santé. C'est certainement à Mende que Jacques Mesrine a le plus souffert de l'enfermement et des rigueurs de l'administration pénitentiaire. La nourriture est infecte, et il est traité sans égard, ce qui dérange fortement son ego.

Désespéré, Jacques déclenche une grève de la faim qui ne durera pas. En effet, entre-temps, le calme est revenu dans le milieu carcéral. Ses nombreux avocats obtiennent son retour en détention dans la région parisienne. Par mesure de précaution, il sera baladé de la Santé à Fresnes, puis à Fleury-Mérogis, où il pourra comparer la dureté des quartiers d'isolement. Le QHS saccagé durant les révoltes est de nouveau aménagé. Mesrine peut donc réintégrer la Santé.

Il fait alors connaissance de Jean-Charles Willoquet, le temps de l'heure de la promenade. Refaire le coup du tribunal de Compiègne lui trotte en permanence dans la

tête. Le marché « ton évation contre la mienne », réussi avec Michel Ardouin, est peut être envisageable est Jean-Charles Willoquet.

Mais ce dernier n'a pas la carrure de Michel Ardouin. Mesrine. Monsieur Bon Office, lui offre plusieurs possibilités de s'évader. Il lui procure armes et grenades, par personne interposée. Il envisage même une évation avec lui qui, pour des raisons techniques, ne va pas pouvoir se réaliser. Il arrive que les circuits en place ne soient plus utilisables, qu'un intermédiaire extérieur soit arrêté ou court-circuité, ou encore qu'une relation interne ne soit plus en mesure d'assurer ses engagements.

Comment ne pas constater l'entregent que Mesrine entretient avec l'extérieur et, certainement, grâce à des complices à l'intérieur du QHS ? Grâce à Mesrine, Willoquet s'évade, mais il semble ignorer Jacques. En réalité, ce dernier a laissé passer quelques mois avant de se décider à le joindre. Mesrine transmet un message à son copain et l'informe de sa décision d'enlever des personnalités politiques. Il fait parvenir à la femme de Willoquet un long courrier. Mais il se fait surprendre par la BRI et il tire. Son amie Martine est arrêtée. Les policiers trouveront dans son sac le fameux document, ainsi qu'un plan d'évation. Pour Jacques Mesrine, même le QHS est une passoire.

Mais ce n'est pas uniquement la liberté qui manque à Mesrine. Les contacts directs avec les gens lui manquent. Heureusement, sa fille Sabrina finit par obtenir un droit de visite. Les retrouvailles sont émouvantes. Jacques reprend confiance en lui. Il va jusqu'à écrire un livre qui fera date, *l'instinct de mort*, aux éditions Jean-Claude Lattès.

Mais ici encore Mesrine s'estime lésé. Ignorant comment fonctionnent les maisons d'édition, comme de nombreux auteurs, il criera au scandale et ira jusqu'à menacer son éditeur de mort. Cet ouvrage sera habilement mis en librairie quelques mois avant son

jugement. Chez Mesrine, tout est orchestré. Il est le chef, il commande, on lui obéit. Il est vrai que son trésor de guerre fait partie des moyens efficaces qu'il met en œuvre afin qu'on ne l'oublie pas, et qu'il puisse aller au bout de ses projets.

Enfin, quatre ans et demi après sa dernière arrestation, le 18 mai 1977, jugé aux Assises il fanfaronne, provoque, se veut l'ami des humbles, l'adversaire des banques. Plus mégalo que lui tu meures, c'est du Mesrine dans le texte. Moins d'un an après cette condamnation à vingt ans de réclusion, le 8 mai 1978, Jacques Mesrine s'évade du QHS de la Santé. Un an moins dix jours, et il est dehors, libre, en cavale. Il va encore faire parler de lui avec des affaires plus importantes. Mesrine est un homme qui monte.

Évasion du QHS de la Santé

Jacques Mesrine et François Besse sont voisins de cellule au QHS de la Santé. Besse est surnommé « le Petit François » ou « l'Anguille », à la suite de ses trois évasions et surtout, pour sa petite taille. Les deux hommes ont des références. Ils se respectent et survivent dans ce lieu peu amène en franche amitié.

Leur comportement de durs les lie davantage. Ils se comprennent à demi-mot grâce aux expressions courantes utilisées en prison, et mettent au point un langage bien à eux. Tous deux spécialistes de la belle, ils ont vite compris l'intérêt qu'ils avaient à faire alliance. Évidemment, ils souffrent dans cette prison qu'est le QHS. Leur amour-propre est en cause. L'image de meneurs qu'ils perpétuent leur donne le courage et la force d'imaginer une escapade qui, forcément, sera spectaculaire.

L'un et l'autre ont déjà réalisé trois évasions. Pour eux, un prisonnier évadé qui s'en vante est mal vu. Ensuite, les discussions portent sur la qualification de peine. Enfin, on juge le verdict. Souvent il est considéré comme injuste, trop lourd. Tel président de chambre, tel avocat général seront durement critiqués. Bien entendu, les avocats ne sont pas épargnés. Entre détenus, on s'échange les adresses des « baveux », on compare leurs mérites.

C'est en promenade que Mesrine propose à Besse un projet d'évasion. Ce plan, ils le peaufineront dans les moindres détails avec, bien entendu, des complicités intérieures et extérieures indispensables à ce genre d'exploit. Un troisième larron a été sélectionné pour assurer la belle. Il s'appelle Christian Rives. Il est arrivé deux jours auparavant et a sauté sur l'occasion, sans réfléchir. C'est un vrai truand, qui a fait ses preuves. Il accepte cette mission car Mesrine et Besse sont deux

poids lourds avec des cartes de visite éloquentes. Par ailleurs, Rives, condamné à perpétuité, ne peut pas refuser. Une telle opportunité ne se présentera pas deux fois.

Le 8 mai 1978, le trio passe à l'action. « Mesrine, avocat ! » Le prisonnier se dirige vers le parloir proche de sa cellule, où Maître Christiane Gilletti attend un requérant. Le surveillant a dû s'absenter pour chercher un dossier. D'un bond, Mesrine monte sur le bureau de l'avocate, ouvre la grille de ventilation, et sort précipitamment deux armes, une bombe lacrymogène et une corde. L'avocate hurle à son client : « Vous allez vous faire tuer ! ».

Besse, de son côté, a tapé à la porte de sa cellule et se précipite sur le gardien qui a ouvert. Mesrine lui projette alors un jet de gaz de la bombe lacrymogène, en pleine figure. Armes à la main, ils braquent le personnel en charge du QHS et prennent leurs papiers. C'est une méthode efficace consistant à leur faire comprendre que leurs familles seraient en extrême danger s'ils refusaient de s'exécuter. Un grappin, dissimulé dans une bibliothèque, sera récupéré par Mesrine, puis les deux hommes libéreront Christian Rives qui, deux jours après son arrivée dans ce quartier difficile, aperçoit le chemin de la liberté.

Mesrine et Besse, habillés en maton, encadrent Rives en tenue de détenu, et traversent la cour de promenade sous les regards apparemment indifférents des autres prisonniers. Comment les autres détenus pouvaient-ils ne pas reconnaître leurs copains de promenade ? Mesrine, un mètre quatre-vingt, quatre-vingts kilos, Besse, un mètre cinquante-trois, cinquante-cinq kilos. Ces deux-là ne pouvaient pas boxer dans la même catégorie, c'est sans doute une des raisons de leur alliance, la complémentarité. Néanmoins, ils ne pouvaient passer inaperçus. C'était Double-Patte et Patachon. Dans la cour, les trois échappés, après avoir passé le mur de ronde, trouvent au sol une échelle. Le

hasard fait bien les choses ! L'enquête qui a suivi a révélé que sa présence était due à des travaux en cours dans cette partie de la prison. Un gardien, seul à l'extérieur, surpris, reçoit un jet de gaz lacrymogène. Les hommes n'ont plus qu'à poser l'échelle contre le mur d'enceinte. L'évasion se présente comme un simple jeu pour ces trois hommes déterminés.

Besse passe le premier, Mesrine suit. Le grappin a été installé par Besse, il se laisse glisser le long de la corde. Mesrine, en second, passe. Mais les gardiens interloqués tirent et touchent mortellement dans le dos Christian Rives, qui chutera. C'est en tout cas la version de Mesrine, ce qui paraît plausible. À l'endroit où ils sautent, un tas de sable bienvenu amortit leur chute. L'alerte est donnée, les deux échappés pris sous les tirs croisés des policiers braquent un véhicule, dégagent durement le chauffeur, et disparaissent dans Paris.

Pour les responsables de l'administration pénitentiaire, les conséquences seront lourdes : le directeur est limogé et le responsable de la prison muté.

Quant à l'avocate, Maître Christiane Gilletti, elle sera entendue au quai des Orfèvres et fera l'objet d'une garde à vue de quarante-huit heures. Pour finir, les complices de cette splendide évasion ne seront jamais identifiés. L'opération est pour le moins spectaculaire.

Entreposer le matériel d'évasion dans le plafond du parloir des avocats, cacher le grappin et la corde, poser l'échelle au pied du mur d'enceinte juste au-dessus d'un tas de sable : tout a été minutieusement préparé. Quant à ce brave invité de la dernière heure, Christian Rives, abattu d'une balle dans le dos et mort sur le coup, il n'aura pas eu de chance.

La malignité de Mesrine et l'expérience de Besse en matière d'évasion ne suffiront pas à expliquer comment deux individus incarcérés dans un quartier de haute sécurité sont parvenus à tromper la vigilance des gardiens triés sur le volet, habitués à surveiller des détenus condamnés à de longues peines, à détecter le

moindre signe qui pourrait troubler ce quartier, sachant que leur propre sécurité est en danger.

Mesrine aurait déclaré avoir bénéficié de la complicité d'un maton. C'est très possible. Ce qui est sûr, c'est qu'il a fallu de nombreuses visites pour déposer le matériel dans le plafond et organiser cette fuite spectaculaire.

Mais comment peut-on entrer des armes sans la complicité de plusieurs personnes ? Mesrine, le charmeur, a-t-il séduit une infirmière, a-t-il payé grassement des surveillants, a-t-il menacé les familles de ses geôliers ? La question semble sans réponse, après presque trente ans.

Quoi qu'il en soit, on peut raisonnablement supposer que des complices lui ont grandement facilité la tâche.

Visite ridicule au casino de Deauville

Trois semaines avant « l'affaire foireuse » du casino de Deauville, dans la soirée, deux hommes entrent dans ce même établissement. Double Patte et Patachon s'approchent des joueurs, ouvrent leurs vestes, et présentent leurs armes glissées dans leur ceinture comme des trophées. Le plus grand tente d'intimider les joueurs par un « Haut les mains ! » retentissant, mais qui reste sans effet auprès des passionnés, ignorant la présence des perturbateurs. Seuls quelques jeunes croupiers, les jambes flageolantes, marquent le coup. Le personnel dans son ensemble est rôdé. Déjà mise en garde et bien formée par le directeur des jeux, Monsieur Marzin, l'équipe du casino garde globalement son calme.

Sidéré, le plus petit des deux individus défouraille et tire une balle afin d'alerter les joueurs de leur présence. Ce geste significatif reste sans effet. Ce manque de réaction laisse les deux malfrats pantois, mais alerte le directeur des jeux. Il se présente calmement et leur tient tête. Il est vrai que, dans de telles conditions, en présence de nombreux témoins, la partie est difficile à jouer pour nos deux compères. Le choix de s'attaquer directement aux clients du casino était une erreur. La paire se trouve dans une impasse. Toutefois, ils gardent de leur superbe et se promettent de revenir en assurant au directeur d'une descente plus sérieuse, celle-ci étant à considérer comme une visite de courtoisie.

Ce braquage, décidé sur un mouvement d'humeur, à la suite d'un besoin urgent de monnaie, caractérise les actions de Mesrine. Il pensait pouvoir rééditer ici ses braquages de banques effectués au flanc. Ici, son intelligence s'est mal adaptée à son souci d'exécution rapide. Il était excellent dans son genre, quand il pouvait

disposer de temps et de moyens, indispensables à la bonne réalisation de ses projets machiavéliques.

À la suite de cette tentative, Jacques Mesrine, qui ne renonce jamais, envisage avec son complice François Besse une seconde opération dans ce même casino. Cette fois, Besse demande des garanties, pose des questions et, minutieux, le roi des évasions - quatre comme son acolyte - propose d'étudier avec attention toute la logistique. Les deux comparses s'investissent dans un vrai travail de pro.

Un exemple qui est resté dans la mémoire des anciens policiers. Sur la route de Touques à Deauville, les deux comparses « ont fabriqué » un faux accident de la route, de nuit, afin de calculer le temps que les voitures de police de Trouville mettront pour se rendre sur les lieux. C'est Besse qui alerte les flics et qui met en scène l'accident. Mesrine de son côté se présente au commissariat.

Le plus naturellement du monde, il demande quelques renseignements sommaires. Il insiste, ergote sur les réponses qui lui sont données, prend son temps, et évalue le nombre des policiers restant en poste après le départ des véhicules qui se sont rendus sur le lieu du fameux accident. Le brigadier qui le reçoit, sans doute plus psychologue que le commissaire Fortier, avec lequel Mesrine jouait au 421 à l'heure de l'apéritif, au bar *Chez Marcelle*, a des doutes quant à la personnalité de son interlocuteur. Hésitant, la main sur son arme de service, il demande naïvement au visiteur :

— Vous ne seriez pas Jacques Mesrine ?

La photo du fugitif est affichée dans le commissariat, de face et de profil, avec ses mensurations, les détails concernant ses cicatrices, et un texte très court le signalant comme individu dangereux, activement recherché. L'homme regarde alors la photo, la sienne, avec intérieurement une grande jubilation, et répond :

— Monsieur le Brigadier, si j'étais Jacques Mesrine je ne serais pas là à prendre le risque de venir vous demander

des renseignements, que je pourrais obtenir par téléphone. J'aurais aussi pu envoyer quelqu'un d'autre. Mais on m'a déjà fait remarquer cette ressemblance, et ça m'agace un peu. Mesrine est dans tous les esprits, tout le monde le recherche. Si je savais où il était, je vous en informerais.

Jacques Mesrine sort ensuite tranquillement du commissariat, tandis que le brigadier de service se reprend. Persuadé qu'il s'agissait bien de lui, il en fera part à ses supérieurs. Cette visite sera inscrite sur la main courante, sans plus. Ce brigadier perspicace, mais démonté par l'audace de Mesrine, se reprochera son hésitation.

Pour le rassurer, ses copains lui avoueront qu'ils auraient agi avec la même prudence. Son épouse lui conseillera aussi vivement, si le cas devait se reproduire, d'agir avec la même prudence. Quant à ses supérieurs, ils lui rappelleront que son rôle premier consiste à signaler la présence de ce genre d'individu aux brigades spécialisées. Ce brigadier intuitif fera quand même une petite déprime, puis une sérieuse crise de foie. Se faire avoir bêtement par Mesrine le marquera un certain temps.

Trois semaines après « cette étude approfondie », le duo Mesrine-Besse, bien renseigné, viendra braquer le casino de Deauville en l'absence du directeur, Monsieur Marzin. C'est son neveu qui le remplace ce soir-là. On peut d'ailleurs penser que les deux malfrats, bien renseignés, ont choisi ce jour en connaissance de cause, considérant que le jeune homme serait plus facile à manipuler que son oncle. Il faut constater une fois encore la solidité des sources de Mesrine, son entretient et, peut être, plus. Mais nous y reviendrons.

L'affaire foireuse du casino de Deauville

Les douze coups de minuit vont sonner dans quelques minutes. Cette nuit du 26 au 27 mai 1978 sera mouvementée. Michel Salmon, le physionomiste du casino de Deauville, veille, fidèle au poste. Deux hommes, qu'il pense être des joueurs ordinaires, se présentent au comptoir où les responsables délivrent les cartes de jeu. Louis Bretagne, l'autre physionomiste, invite l'un des deux arrivants à retirer sa casquette. Le premier se décoiffe et laisse apparaître des cheveux roux. Le second, plus petit, porte la moustache. Le regard ferme et droit, le plus grand des deux, celui qui est semble-t-il le chef, présente une carte verte barrée de tricolore et déclare :

— Nous sommes du ministère de l'Intérieur. Nous sommes à la recherche d'un gars indésirable en France dans nos casinos. Nous aimerions voir le Directeur Général.

Les renseignements généraux effectuent très régulièrement des contrôles inopinés dans les casinos. Ils le font via leur service des jeux qui dépend du ministère de l'Intérieur.

Aussi, si l'on souhaite faire interdire quelqu'un de jeu dans l'ensemble des casinos, il est indispensable de rédiger un courrier aux RG, qui le transmettront au ministère de l'Intérieur. C'est ce dernier qui délivrera une interdiction pour une durée de cinq ans. Un joueur interdit ayant pénétré indûment dans un casino, en cas de contrôle, se verrait saisir ses gains. Louis Bretagne répond au fonctionnaire :

— Le directeur est absent, mais vous pouvez rencontrer le Directeur des jeux. Patientez un instant je le préviens.

Personne ne s'aperçoit du petit manège qui se déroule

à ce moment. Les joueurs, tous à leur passion, ne s'intéressent qu'à leurs jetons. Ils ignorent ce qui se passe autour d'eux dans leur monde hors du temps. Un homme s'approche des deux présumés policiers :

— Je suis le directeur des jeux. Que puis-je faire pour vous ?

— Nous souhaiterions vous parler d'une affaire impliquant un individu indésirable. Peut-être y a-t-il un bureau où nous pourrions vous en parler ?

Prudent, le directeur des jeux se contente de leur proposer une banquette confortable à l'écart des regards. Mai a été chaud pour le casino car en l'espace d'un mois, deux braquages ont traumatisé le personnel.

Tout d'abord, un individu intimidé avec une arme factice un employé de jeu, se fait remettre une somme de 370 000 francs, qu'il rapportera dans les heures suivantes. Il sera envoyé d'urgence au Centre psychiatrique du Bon Pasteur, à Caen.

La semaine suivante, trois malfrats masqués et lourdement armés cassent une porte-fenêtre, menacent le caissier, et embarquent 330 000 francs. Au passage, il ne faut pas oublier que c'est en partie l'argent des contribuables que ces malfrats dérobent. En effet, un pourcentage important du chiffre d'affaires des casinos est prélevé par l'État. Enfin, cerise sur le gâteau, ce petit travail figolé par Jacques Mesrine et François Besse en cette fin de joli mois de mai 1978.

Revenons quelques heures en arrière. Mesrine et Besse entrent dans le commissariat de Deauville vers 11 heures 45. Jacques présente une carte de commissaire au nom de Dorner et demande à rencontrer l'inspecteur de permanence. Avec son culot habituel, il souhaite estimer le nombre d'hommes disponibles, afin de parer à toute éventualité et pouvoir mettre au point un plan.

Plus tard, dans la soirée, les deux hommes conduisent tranquillement une voiture volée et se rendent au casino de Deauville, à quelques centaines de mètres seulement du lieu où ils ont fait leur larcin. Ils se présentent à l'entrée

en toute assurance...

Le responsable des jeux est cependant méfiant. Il scrute du regard les deux pseudo policiers. Comme il semblait l'avoir subodoré, il obtient pour toute réponse un geste éloquent des truands. Ils ouvrent leurs vestes et montrent ostensiblement leurs calibres glissés dans leur ceinture :

— Je suis Jacques Mesrine, je viens récupérer ce que vous m'avez volé au jeu.

Besse en rajoute une couche :

— On vient pour le fric, tu nous mènes à la caisse principale.

Une fois qu'il se trouve devant le coffre-fort, Jacques sort les billets. Il les dépose dans un sac que Besse tient largement ouvert. Mesrine connaît bien ce casino. Il y a laissé l'argent de nombreux braquages par des bancos retentissants et en bouteilles de champagne. Malheureusement pour les deux compères, le butin est fort modeste en comparaison des sommes perdues depuis plusieurs années en ce même lieu. Seulement 70 000 francs selon la police. 130 000 francs selon le casino. Mesrine pour sa part confirmera : « 130 000 francs ».

Mesrine et Besse tiennent le directeur des jeux en otage. Ils quittent avec lui le casino, le tenant en respect et sans attirer l'attention des joueurs. Les trois hommes traversent le hall et sortent tranquillement par la porte arrière de l'établissement. Le trio marche une dizaine de mètres, dans le plus grand calme. Mesrine lance laconiquement : « N'avertis pas tout de suite la police ! ».

À cet instant précis, une voiture de police arrive. Elle a été prévenue par un employé du casino qui avait activé le système d'alarme relié au commissariat. Les flics saisissent immédiatement la situation. Le responsable des jeux est rejeté en arrière et, à la vue de la voiture pie blanche et noire, Besse et Mesrine défouraillent illico et ouvrent le feu sur les forces de l'ordre. Les quatre policiers sortent de leur véhicule et ripostent en situation de

légitime défense. Seuls quelques noctambules, travailleurs de la nuit ou personnels de service du soir, assisteront à la fusillade.

Face au magasin le *Printemps*, une bonne cinquantaine de coups de feu sont tirés entre les deux groupes. L'équipe Mesrine-Besse dispose d'un bien meilleur armement et est, de plus, parfaitement entraînée. Elle réussit à se dégager en reculant par vagues successives jusqu'au boulevard qui borde la mer. Cette sortie côté mer n'est pas innocente. Un véhicule de relais, une R.8 blanche, est positionné à l'angle. La voiture doit permettre un dégagement facile en direction de Trouville.

Cette ville mitoyenne de Deauville en est séparée par la Touques, que l'on traverse par le pont des Belges. Mesrine et Besse sont des pilotes chevronnés. La conduite rapide de ces deux spécialistes leur laissera le temps de fuir sans être interceptés. Direction Cormeilles. Ils empruntent les routes départementales et les chemins vicinaux. Jacques est avantagé par son excellente connaissance du bocage normand.

Derrière eux, aux abords du casino, deux blessés sont restés sur le carreau, dont un grave. Une jeune fille de vingt-six ans attendait dans une R.12 son ami, qui terminait son service de restauration. Assise dans la voiture, elle a reçu une balle perdue dans le dos. Elle est transportée d'urgence à la Polyclinique de Deauville. La jeune femme restera handicapée à vie.

L'autre blessé est un touriste anglais. Il se baladait à la fraîche avec sa famille profitant de cette belle soirée de mai. Il a été touché à la jambe. De son côté, François Besse a été légèrement atteint au poignet. Il laissera sur le trottoir sa montre, du sang et des éclats de sa crosse.

Pendant ce temps-là, un télex est envoyé par le ministère de l'Intérieur à l'Agence France Presse qui précise : « Un homme pouvant être Jacques Mesrine et un complice ont braqué le casino de Deauville, et s'est fait remettre une somme de 70 000 francs. Signalement

des malfaiteurs : 1) 1,80 mètre - 35/40 ans - trapu - accent parisien - visage lisse, paraissant maquillé - couronné de cheveux blonds ou roux, peut-être postiches, sur un crâne rasé ; 2) 1,65 mètre - 28/30 ans - visage petit avec nez pointu - teint très mat (genre nord-africain) - corpulence très mince - cheveux bruns ébouriffés, assez longs. Les malfaiteurs ont été surpris par un véhicule de police devant l'entrée du casino. Par la suite, à Orbec, un barrage de gendarmerie mis en place dans le cadre du plan d'alerte a essuyé des coups de feu tirés par les occupants d'un véhicule, une Simca 1000 de couleur blanche avec des bandes noires. Fonctionnaires, détachement de Caen et groupes de permanence, siège du service, ont été immédiatement dépêchés sur les lieux. Le SRPJ - Service de Recherche de Police Judiciaire - de Versailles, Lille, Rennes, Angers est alerté, ainsi que l'OCRB - Office Centrale pour la Répression du Banditisme -, la SRPJ de Rouen, la Direction de la Gendarmerie Nationale... ».

Un drôle de cirque pour attraper ces deux dangereux scélérats. L'administration pénitentiaire a été incapable de respecter ses engagements envers la justice. Elle est responsable de l'évasion de Mesrine et de Besse, et attend anxieusement que les deux hommes soient de nouveau remis entre ses mains, grâce au travail conjugué de la police et de la justice. Et tournez manège...

L'échappée belle

Après Saint-André-d'Hébertot et Bonneville-la-louvet, les deux hommes en cavale se dirigent vers Cormeilles afin de rejoindre par des méandres Orbec, puis La Chapelle-Gauthier, où Mesrine a de la famille éloignée, des cousins. Ensuite, ils rallieront Bernay, puis Paris. Ce rallye inattendu procure aux deux fuyards des poussées d'adrénaline aussi efficaces qu'un traitement ferrugineux.

C'est le Paris-Dakkar avec les flics au cul ! Un pneu est crevé, inutilisable, mais il est interdit de changer une roue sous peine de prison. Il faut bénéficier de l'aide des autochtones, il fait nuit. Objectif, retrouver un autre véhicule. À l'intérieur de la R.8 abandonnée, la police retrouvera des billets, ce qui confirmera le passage des deux échappés. Mesrine et Besse tentent, sans y parvenir, l'effraction de plusieurs voitures en stationnement. Mesrine a perdu les réflexes de sa jeunesse quand, avec son copain Jean-Pierre à Louviers, ils volaient des autos pour promener leurs copines. Il est passé à l'ouverture des coffres, qui est d'un bien meilleur rapport.

Troublé dans son sommeil, un habitant de la place Charles-de-Gaule, à Cormeilles, se lève. Il observe en ayant pris soin de ne pas allumer sa chambre. De sa fenêtre, il distingue la voiture au pneu crevé stationnée sur la place. Le conducteur et le copilote recherchent un véhicule de remplacement. Une R.4 se montre récalcitrante, ainsi que l'automobile de mademoiselle Bonne, l'institutrice. L'observateur prévient le commissariat.

À présent à pied dans Cormeilles, Mesrine applique avec ses mains des traces de sang sur la vitrine de la pharmacie Beakert, juste pour signaler son passage. Les

deux hommes, se soutenant l'un l'autre, « empruntent » une barque et traversent la Calonne. *Les deux petits gars sur leur barque légère sans rien dire à leur mère* - une vieille chanson française - passent sur l'autre rive. Tout est bon pour éloigner leurs poursuivants.

En arrivant près de Saint-Pierre-De-Cormeilles, dans la cour de la ferme des Delalandes, une Simca 1000 Rallye jaune à bandes vertes les attend, les clefs en place sur le démarreur. En fait, ce véhicule appartient aux fils de la ferme qui vient de le vendre. Les nouveaux propriétaires devaient passer le lendemain prendre leur bien. Les deux hommes tentent de se rendre à la Chapelle-Gauthier, sur la route d'Orbec. Mais ils se trouvent face à un barrage de la gendarmerie. Cependant, ce n'est pas ce qui va les empêcher de continuer leur course effrénée. Mesrine et Besse n'hésitent pas un instant. Ils défouraillent. Tirer sur les forces de l'ordre fait partie du jeu pour ces garçons évadés du QHS de la Santé.

En fait, cette patrouille de gendarmerie avait pour fonction, sur les ordres du groupement de Lisieux, de mettre en place une surveillance, chaque vendredi soir, pour contrecarrer les exploits des voyous du week-end. C'est la seule et unique raison pour laquelle deux estafettes de gendarmerie et des hommes, postés à l'entrée de la ville d'Orbec, surveillent ce carrefour stratégique.

Vers 1 heure du matin, les gendarmes envisagent de lever le barrage, et c'est alors que, malgré le grésillement de la radio, le chef de patrouille est informé du braquage du casino de Deauville. Ils apprennent alors que les gangsters se déplaceraient à bord d'une Simca Rallye qui leur permettrait de prendre leur distance avec le lieu du forfait. Retournement de situation : le barrage est laissé en place. Un véhicule ne tarde pas à se présenter. Les gendarmes font signe au conducteur de stopper la voiture. Bien vite, ils s'aperçoivent qu'il s'agit d'une Simca Rallye. Les malfrats dévient alors la voiture et tirent. Un gendarme riposte

avec son pistolet-mitrailleur. Dans la nuit, la Simca Rallye disparaît, sérieusement endommagée. Quatre balles touchent le véhicule. Deux d'entre elles ont pénétré par la lunette arrière puis sont ressorties par le pare-brise. C'est alors que les deux estafettes se mettent en chasse. Les gendarmes ont la certitude que la Simca hors d'état doit forcément se trouver quelques parts dans les bois alentours, pas très loin de là.

L'alerte générale est donnée. Les brigades du Calvados et de l'Eure sont mobilisées. Le capitaine Gérard, de la compagnie de Lisieux, fait appel à un hélicoptère qu'il fait venir de Rennes. Les hommes sur le terrain ratissent la région. En patrouille dans les bois de Folletière-Abenon, les gendarmes retrouvent la Simca Rallye et constatent les dégâts qui lui ont été infligés. Une balle a endommagé le moteur et une autre est allée se ficher dans le cendrier du tableau de bord. Ce qui fera dire à un gendarme de base : « ils ont eu du pot ».

Le brouillard du petit matin à Bernay dans l'Eure laisse apparaître des fantômes ressemblant étrangement à Jacques Mesrine et François Besse. Dimanche en fin de matinée, la piste des vagabonds du hold-up est retrouvée grâce à des objets abandonnés çà et là, disséminés dans le but de troubler les recherches : un talkie-walkie transpercé d'une balle, un sac contenant un pistolet, et, plus loin, un pantalon beige. Découpé en lanières, il servira aux maîtres-chiens. Jacques Mesrine était Maître-chien lors de la guerre d'Algérie.

En entendant les aboiements qui, d'ailleurs, ne les concernaient pas encore, il a rapidement réalisé l'usage qu'il pouvait tirer de ses connaissances, afin de fixer les poursuivants sur un périmètre bien défini, si des chiens étaient utilisés pour la recherche. La région de Bernay sera particulièrement surveillée.

Dès 6 heures du matin, des gendarmes de la brigade de Bernay, à bord d'une 4L, repèrent deux hommes qui les intriguent. Ils font demi-tour, trop tard. Les deux

suspects ont disparu protégés par le brouillard, près du lieu-dit Le Moulin-Fourré. Persuadées que le duo, épuisé, se fixera sur place pour un temps de récupération dans les environs, les forces de police vont circonscrire leurs recherches autour du Moulin-Fourré, sur la N.13.

Pour les deux malfrats en cavale, il faut se soigner. Chacun traite les blessures de l'autre. Ils marchent dans les ruisseaux pour éviter d'être relevés par les chiens policiers. Les brigades de Rouen, de Louviers, d'Elbœuf, et un escadron d'Argentan, sont appelés en renfort sous le commandement du colonel Guilloux et de son capitaine de la gendarmerie de Bernay. Les commissaires Robert Broussard et Serge Devos arrivent sur place. Un vaste mouvement de ratissage de trois kilomètres sur quatre cents mètres est effectué dans les bois d'Alençon, qui jouxtent les premiers terrains de Bernay. Vers midi, les participants de cette battue entendent comme un coup de feu. Sur le qui-vive, ils sont persuadés que les truands sont repérés. Le commandement, installé place du champ de foire à Bernay, souffle. Les visages tendus se décrispent et font place à de discrets sourires : ce n'était que le bruit du pot d'échappement d'une moto....

Vers 12 heures 45, Maître Marion X, une des nombreuses avocates de Mesrine, qui possède une résidence secondaire dans la région, arrive à bord d'un cabriolet Volkswagen et demande à rencontrer le colonel Guilloux. Elle déclare :

— Je suis l'avocate de Jacques Mesrine, je l'ai rencontré trois semaines avant son évasion, je vous demande de me prévenir en cas d'arrestation de mon client.

Etonné le colonel Guilloux l'interroge courtoisement. En effet, sa présence sur les lieux intrigue. Elle rétorque :

— J'ai lu cette information dans un journal ce dimanche matin. Je suis à Beaumont et, à la lecture de la presse, je m'empresse de venir sur place voir ce qu'il en est. Il peut avoir besoin de moi. Je suis là au cas où il

arriverait quelque chose. Son geste m'a quand même étonné, c'est, je crois, une forme de provocation.

— Que fait-il par ici ?

— Rien d'étonnant, il connaît bien la région. Le hold-up de Deauville était prévisible, il a des comptes à régler avec la justice. Il n'a rien à perdre, mais j'espère que cela va se passer au mieux.

Maître Marion X. plaide déjà en faveur de son requérant. Un des talents de Jacques Mesrine est de prévoir les coups durs et d'alimenter suffisamment ses avocats afin que ceux-ci, toutes affaires cessantes, prennent en considération sa qualité de client prioritaire.

Il est à présent 13 heures. Le capitaine Prouteau, patron du GIGN, arrive en hélicoptère déçu Villacoublay. Il est accompagné de trois hommes et de deux chiens, un berger allemand et un rottweiler du nom de Jarry, utilisé pour la première fois par les forces de l'ordre. Le capitaine Prouteau prend en main la situation. Il étudie les cartes locales. Par la route, une DS spéciale arrive avec à son bord huit gendarmes de son groupe. La presse écrite et parlée déferle. Elle s'installe dans le parc des Expositions.

La situation des enquêteurs devient intenable. Arrive dans l'après-midi le préfet de région, qui déplace les services de recherches dans le terrain de camping. Le temps est toujours favorable aux fuyards. Le commandement s'inquiète de ne pas obtenir de résultat compte tenu de l'importance des moyens mis en place. Le préfet Franck et le procureur de la République Paulin, ainsi que le patron de la protection civile, se joignent aux responsables.

Mesrine et Besse, qui sont certes deux redoutables bandits, peuvent-ils ainsi se jouer de trois cents hommes compétents, entraînés, et disponibles ? Porté par sa connaissance du jeu, Jacques va jusqu'au bout de ses moyens, quitte à tout perdre. Il est capable de bluffer et de tout miser sur un coup de poker. Le capitaine Prouteau, patron du GIGN, doute du résultat de

l'opération et laisse entendre que Mesrine est un cas : « Son esprit vif lui permet de réaliser de telles choses. ».

La voix populaire circule rapidement, elle prétend que les deux voyous se seraient échappés à l'aide d'une moto stationnée près de la gare. En fait, du haut d'un promontoire, les saltimbanques du hold-up de Deauville observent les manœuvres des forces de l'ordre. Forts de leurs observations, épuisés mais libres, ils pénètrent dans une ferme où demeure un couple avec ses deux enfants.

La prise d'otages ne fait aucun doute. La famille L. élève des chevaux près de Bernay. Le couple a tout de suite compris à qui il avait à faire. Le comportement des deux hommes est sans ambiguïté. Ils sont prêts à tout. Affamés, ils se restaurent, se lavent, soignent leurs blessures. Ils sont comme chez eux. Sidérés, le père et la mère protègent leurs enfants en les serrant contre eux. Mesrine ordonne impérativement à l'aîné, âgé d'un peu plus de dix ans, de se rendre chez le boulanger et de rapporter suffisamment de pain pour tout le monde. Il ajoute :

— Si tu parles, je tue toute ta famille.

Le gamin, conscient du danger, se rend à la boulangerie. Calmement, il attend son tour.

— Trois baguettes et deux gros pains.

— Vous avez du monde aujourd'hui ?

— Oui M'dame.

— Tu n'es pas causant aujourd'hui ?

— Non, M'dame.

— T'es pâlichon.

— Çà, va bien, M'dame.

— Tiens, prends un bonbon.

— Non M'dame, j'suis pressé.

— Bon, je marque, comme d'habitude.

— Au revoir M'dame.

Une cliente présente dit à la boulangère :

— Il n'est pas bien le petit, d'habitude il ne refuse pas les bonbons.

— C'est vrai qu'il est un peu gâté, mais quand même il n'a pas l'air au mieux.

Sur la route, l'enfant presse le pas, mais pas trop, afin de ne pas alerter les passants. Il ne tarde pas à retrouver la ferme où sa famille l'attend ainsi que les deux tortionnaires, perdus, inconscients de la souffrance qu'ils infligent à une famille innocente. Mais Mesrine ne retournera pas au QHS, il a inscrit dans son cerveau cette réflexion en lettres de sang. La collation se veut malgré tout conviviale.

Mesrine et Besse traitent leurs hôtes convenablement. Ils se savent à l'abri et commencent à manipuler les otages en expliquant les raisons de leur détermination. Ils n'oublient pas de se vanter de leur capacité à se débarrasser de témoins gênants si besoin est. La propriétaire de la ferme possède une DS dans laquelle Mesrine et Besse font charger deux bottes de paille à l'arrière. Ensuite, ils ordonnent au chef de famille de prendre le volant. Les deux enfants sont installés sur la banquette arrière. Les deux malfrats dans le coffre surveillent tout ce petit monde. Le parcours s'effectuera en silence, à peine troublé par les véhicules de gendarmerie et de police qui croiseront ou doubleront la DS des fuyards.

Selon leurs instructions, les fermiers laisseront leurs bourreaux dans la côte de Bonnières, près de Mantes. Mesrine connaît la région et y a conservé des relations. Ensuite, grâce à l'intervention d'une relation amicale, les deux hommes sont récupérés, dirigés vers Paris, et soignés clandestinement. Mesrine est blessé sous l'aisselle gauche et à la jambe. Besse est également légèrement touché.

Les fermiers font alors demi-tour, roulent quelques kilomètres, s'arrêtent dans un terre-plein. Au comble de l'émotion, la joie se mêle aux larmes. Ils ont besoin d'un peu de temps pour calmer leurs nerfs et leurs esprits. Puis ils reprennent la route. De retour à son domicile, la famille sait que, dans les jours à venir, il va lui falloir

rendre compte aux autorités des heures passées la peur au ventre. En fin de journée, ayant respecté les ordres donnés par Mesrine, le père de famille prévient la gendarmerie locale.

Le truand et le chirurgien

Mesrine se présente sous une fausse identité aux urgences de l'hôpital Lariboisière, à Paris. Son retour en catastrophe de Deauville et l'épopée qui a suivi, ont laissé des séquelles. Sans perruque et sans maquillage, le visage déformé par la douleur, Jacques le super mec des super mecs, se rend aux bons soins de l'administration hospitalière. Il a bien organisé son admission, prenant soin de présenter ses faux papiers.

En raison de son état, les démarches administratives seront effectuées après son hospitalisation. Maître Jacques, rusé, a joué astucieusement sur l'aspect critique de la situation. Sérieusement blessé par une balle à la jambe, hospitalisé immédiatement, le docteur F., aujourd'hui en retraite, se souvient. Il reconnaît Mesrine. Mais respectant le code déontologique, il se gardera de révéler le nom de son patient.

Jacques refuse l'anesthésie générale. Il craint de trop parler ou encore de ne pas être en situation de s'échapper, le cas échéant. Concernant l'extraction de la balle, le chirurgien explique les raisons de son choix, Mesrine s'entête. Ce qui ne manque pas de faire réagir le médecin :

— Bien, vous êtes un dur, je vois, vous faites honneur à votre réputation.

Calme et posé, le praticien se contente alors de converser avec ce patient si particulier, et se veut rassurant :

— Mais vous savez, je n'ai pas pour vocation de faire incarcérer mes malades !

Jacques à l'œil, il détecte rapidement ceux qui l'ont repéré. Devant son hésitation, le chirurgien continue :

— Je dois me soumettre à une commission rogatoire, dans la mesure où mon patient est transportable, et sera

traité dans les règles du respect du corps médical.

— Docteur, j'ai confiance en vous, je suis touché de votre attention, mais...

— Il n'y a pas de mais. Moi je soigne les hommes et vous, si j'en crois la presse, vous leur jouez de mauvais tours. N'allez pas jusqu'à croire que nous sommes complémentaires. En tout cas, n'espérez pas de ma part ce genre de raisonnement. Mais vous restez un homme quoi que vous fassiez. Je vais vous opérer sans autre but que d'extraire une balle de police de votre chair. Un point c'est tout.

Mesrine a reçu le message cinq sur cinq. Il est ici en sécurité. Mais il ne saurait exclure tous les coups tordus que peuvent tenter les différents services de police, compte tenu de son statut très spécial de truand le plus recherché de France. Le truand et le chirurgien, ces deux hommes si différents, expriment en termes voilés leur condition, et les raisons de leurs divergences :

— Si je comprends votre raisonnement, je ne suis pas respectable.

— Vous n'êtes pas indigne, simplement égaré dans une société qui ne vous fera pas de cadeau.

Mesrine a confiance en l'homme de l'art, il ne sera pas balancé, encore faut-il qu'il s'explique, qu'il justifie sa marginalité. Il sait faire. Il tente de charmer le médecin et y parvient, même si ce dernier n'est pas dupe. Puis, par quelques touches délicates, habiles, le disciple d'Esculape met le cœur du meurtrier à nu. Jacques Mesrine se lâche. Pour une fois, on l'entend. Cette sorte de confession laïque l'apaise. Le docteur F. aime dialoguer. Il sort ainsi quelques instants de sa profession absorbante. Il est dans une recherche constante de l'autre. Et quel autre !

— Vous savez docteur, mes regrets sont immenses. J'ai été embarqué très jeune dans une navigation aux vents mauvais. J'ai pris plaisir aux tempêtes et aux orages. Le jeu, source constante de défaite, me pousse à la violence, au désir de la possession. La domination est

une drogue. Je refuse de perdre dans la vie ce que j'accepte de paumer au jeu.

— Jeune homme, je vous souhaite une bonne nuit.

Si la blessure de Mesrine ne met pas sa vie en danger, son existence est en péril constant. Mais il est trop tard pour faire machine arrière. Le personnel de l'hôpital traite ce malade pas comme les autres, avec peut-être un peu trop d'égards. Charmeur, il attire les attentions des jeunes infirmières, très disponibles et souriantes. Il bénéficie de son statut de voyou. Ce qui fera dire à la surveillante-chef :

— C'est bon les gamines, mais la chambre de ce monsieur n'est pas une salle de rendez-vous !

Le corps médical a ceci de commun avec le Clergé que, pour des raisons ancestrales, il cultive le secret. Mais ce temps est toujours limité. Les services de police s'activent. Quelques coups discrets à la porte de sa chambre. Mesrine reconnaît la frappe personnelle du médecin :

— Bonjour Docteur.

— Je vais vous libérer bientôt.

— Votre prison est bien douce.

— Vous faites parler de vous dans la presse. Voulez-vous m'expliquer votre combat contre les QHS ?

— Je ne suis pas homme à me plaindre, je prends des risques, je paye.

— Cessez de faire le fanfaron.

— Vous avez raison, c'est dur, invivable, c'est l'enfer, je préfère ne pas en parler.

Assis sur le lit, le médecin prend le temps d'observer attentivement son patient et reprend :

— Je vais signer votre bon de sortie, je ne peux vous garder plus longtemps. En sortant de l'hôpital qu'allez-vous faire ?

— Suivre mon destin.

— Vous n'avez pas d'autres issues ? L'étranger ?

— Je suis allé trop loin dans la délinquance. Peut-être aurez-vous l'occasion de m'autopsier.

— Ça ne me réjouirait pas.

— Vous êtes le seul.

Le médecin se lève :

— Voyez-vous mon ami, aujourd'hui nous nous regardons à hauteur d'homme. Permettez-moi de vous dire ceci : votre avenir vous appartient, vous êtes un homme comme les autres. Débarrassez-vous de vos fantasmes, vivez à la hauteur de vos moyens, et surtout tentez de rester humble.

À ces mots, Jacques Mesrine est submergé par l'émotion, qu'il contiendra. La blouse blanche s'éloigne, Jacques s'assoit sur le lit, la tête dans les mains. Dans moins d'une heure sa vie infernale va reprendre. Ce n'était qu'une oasis de tranquillité.

Gentil week end à Dieppe

Après son passage à l'hôpital, Jacques a des gros besoins en oxygène. Il a l'absolue nécessité de gonfler ses poumons d'air frais et non vicié. C'est sans doute la raison pour laquelle il aime tant l'atmosphère vivifiante de la Normandie. C'est dans le Calvados que l'ennemi public numéro un aime à se ressourcer.

Depuis quelque temps déjà, Mesrine fréquente Sylvia Jeanjacquot, une belle brune rencontrée dans un bar. Ils vivent une idylle réelle et aspirent à une vie de couple presque classique. Jacques a beau être un truand, il est parfaitement respectueux de sa presque belle-famille. Il passe chez eux, en Normandie, des week-ends tranquilles, qui conviennent parfaitement à son désir momentané de stabilité. Quoi de plus agréable que de vivre quelques jours l'existence d'un honnête homme, accompagné de son amie de cœur dans la maison de campagne de ses parents ?

On pourrait penser qu'il s'agit d'une nouvelle planque. Mais ce n'est pas vraiment le cas. C'est tout simplement une rencontre, une nouvelle famille. Ses parents décédés manquent au voyou. Et puis, qui viendrait chercher l'ennemi public numéro un à Morteaux-Coulibœuf, dans le Calvados ? Dans cette Normandie si chère à son cœur de voyou, il est tranquille, sa liaison avec Sylvia n'a pas encore été officialisée par la police ou les médias.

Morteaux-Coulibœuf est un petit bourg de quatre cent cinquante âmes planté au bord de la Dives. En période estivale, le village accueille près de six cents habitants. Situé dans le triangle Falaise, Lisieux, et Bernay en plein bocage normande, Jacques s'y trouve parfaitement à son aise. Il étudie les cartes locales et reconnaît parfaitement les petites routes secondaires ainsi que les

chemins vicinaux qu'il parcourt volontiers en voiture. D'ailleurs, sous prétexte de promenades avec Sylvia et Monsieur et Madame Jeanjacquot, il observe les alentours. Les ballades avec Sylvia sont ponctuées d'éclats de rire. Jacques retrouve sa joie de vivre, loin de ses préoccupations illicites de Parisiens. Il est en plein entracte.

Ici, Sylvia et Jacques forment un couple d'amoureux ordinaires. Batifolages, courses dans les fourrés, et pauses sur un tapis d'herbe bien doux forment leur quotidien, à l'abri des regards indiscrets. Jacques a parfois le regard assombri, tourmenté. Il a par moment quelques difficultés à concilier ces instants exceptionnels et sa vie parisienne. Mais, malgré tout, il est heureux de partager des heures simples avec les parents de Sylvia. La cuisine n'a pas de secret pour lui. Il dépouille la peau d'un lapin, le saigne. Il laisse aller son talent reconnu de cordon bleu.

Week-end ou pas, prudence ou pas, Jacques ne peut s'empêcher de se rendre à Trun, dans l'Orne à une vingtaine de kilomètres. Cette ville dispose d'un PMU, indispensable au joueur invétéré qu'il est. Il a été vu dans ce gros bourg chez le quincaillier, effectuer des courses qui pourraient troubler quelque peu les esprits. Outre des achats traditionnels et indispensables à l'entretien d'une maison de campagne, Jacques prend son temps pour se procurer des lames de scie. Il étudie la souplesse, le poids, la qualité du métal, et n'hésite pas à poser des questions au commerçant. Ces acquisitions de scies ou de limes se reproduisent presque chaque week-end. Mieux vaut acheter son petit matériel, et éventuellement se faire conseiller, dans un bourg de province, compte tenu de ses activités délictueuses à Paris.

Morteaux-Coulibœuf la discrète, n'est pas sans connaître la présence de l'ennemi numéro un chez les Jeanjacquot. La venue de ce bel homme, qui ne dépareille pas avec Sylvia, attire l'attention des voisins, curieux, et ayant pour distraction première de s'occuper

des autres. Saturés des ragots de l'hiver inventés ou réels, il faut bien se rabattre sur ces inconnus qui viennent troubler leur quotidien. Néanmoins, ces hommes et ces femmes ont choisi le silence concernant la présence de Jacques Mesrine dans le bourg. Partant de Paris, après quelques crochets, quelquefois par Deauville et Trouville, ce dernier arrivait chez les Jeanjacquot maquillé, avec des perruques différentes, variées, comme les modèles de ses voitures.

Les parents de Sylvia, des commerçants honorables en région parisienne et respectés dans ce village, ont vécu des moments délicats. Sylvia venait rarement auparavant à Morteaux-Coulibœuf. Et puis les voisins et les relations virent arriver une jeune femme élégante, différente de la gamine délurée des années passées. L'omerta des habitants tranche avec les racontars qui, habituellement, courent la campagne.

Comment comprendre qu'aucune personne n'ait signalé la présence de Mesrine ? Les droits de l'homme et du citoyen protègent-ils les truands ? Au nom de quelle liberté ces hommes et ces femmes, qui avait identifié Mesrine, restaient silencieux quant à sa présence sur leur territoire ? Les souvenirs de la résistance toujours en mémoire serviront ce marginal.

Mesrine avait une aura, un physique, une belle gueule, un sourire craquant et, surtout, son image de Robin des Bois lui collait à la peau, un gant fin et élégant qu'il savait exploiter. Chacun se retrouvait en lui, le redresseur de torts, l'homme seul qui ridiculisait la police. Des phrases de ce genre fleurissaient alors dans le bourg : « Plutôt que de m'emmerder pour mon transport de Calva, vous feriez mieux de retrouver Mesrine ! ».

Le bouilleur de cru, qui fréquentait les gendarmes les jours de cérémonie, rigolait sous sa moustache tombante. Il s'estimait moins con que les gendarmes. Lui savait où se trouvait l'homme le plus recherché de France.

Le duo Mesrine-Besse passe à l'action

Un mois après le relatif échec au casino de Deauville, Jacques Mesrine et François Besse organisent un nouveau braquage avec prise d'otages. Ces vacances leur ont permis de se refaire une santé. Leur fuite en avant a laissé des séquelles. Physiquement, les deux hommes étaient épuisés. L'objectif est de se faire un bon coup de fric, histoire de disposer du temps nécessaire pour monter une prise d'otages de haut niveau.

Toujours revanchard, Jacques souhaite s'offrir le plaisir de braquer une seconde fois ce directeur de banque, qui a eu l'audace de le reconnaître lors du hold-up d'une agence de la Société Générale, boulevard Gouvion-Saint-Cyr à Paris, en 1973. Mieux encore, ce serait dans cette agence que sont tenus les comptes de son éditeur, où sont bloqués ses droits d'auteur. Mêlant sa justice à ses mauvaises actions, Mesrine se couvre partiellement auprès de l'opinion publique.

Donc, cinq ans après la première attaque, ce 30 juin 1978, Mesrine va revoir ce directeur d'agence, à visage découvert. Cette fois, il a un très net avantage : il tient en otage sa famille et son comptable, qui était accessoirement son gendre. Mesrine et Besse ont monté soigneusement cette agression. Jacques a relevé les adresses dans les dossiers des avocats, à leur corps défendant, bien entendu.

Une enquête rapide a permis au malfrat de retrouver sans difficulté le directeur de banque qui l'a balancé ainsi que sa famille. Voitures et motos servent aux filatures. Les véhicules sont tour à tour conduits par l'un ou l'autre des deux comparses afin de ne pas éveiller l'attention. Le duo se prépare, et traite cette entreprise avec sérieux et précision. C'est, en quelque sorte une répétition générale avant une énorme prise d'otages qui

devait mettre les deux hommes à l'abri du besoin. Fuir à l'étranger, se refaire une vie d'honnête homme, résider entre gens de bonne compagnie, est-ce possible ? Les deux complices sont marqués par les années d'enfermement, d'humiliations, de honte, et principalement par les difficultés d'adaptation à une société qu'ils ont contestée.

Jacques et François se rendent au domicile du comptable dès l'aube. Les deux faux flics, plus vrais que nature, portent à rire : le mètre quatre-vingt de Mesrine et le mètre cinquante-trois de Besse endorment la méfiance des interpellés. De plus, les deux hommes présentent une carte de police qui fait son plus bel effet. Les deux voyous en jouent habilement. La détente sera de courte durée, car voir deux zèbres avec chacun un calibre à la main et le doigt sur la détente surprend. L'épouse du comptable bousculée, bâillonnée, et maîtrisée, est attachée sur une chaise, les yeux exorbités face à son mari qui ne peut intervenir. Les preneurs d'otages, remarquablement informés, menacent le mari et sortent sa belle-mère du lit.

Dans un premier temps, il est indispensable de réunir dans une seule pièce toutes les personnes présentes, afin de les garder sous contrôle et, s'il le faut, faire appel au saucissonnage. La belle-mère est sortie de force de son lit. Elle sera la plus vindicative. Le petit François Besse a quelques difficultés à convaincre la propriétaire des lieux du sérieux de l'opération. Descendue au rez-de-chaussée, en présence de sa fille attachée et de son gendre tétanisé et impuissant, elle s'écroule dans son fauteuil, les yeux hagards, essoufflés, au bord de la syncope. Jacques et François s'inquiètent :

— Elle nous fait quoi la vieille ? Ce n'est pas le moment qu'elle claque !

— Tiens François, ne bouge pas, je vais à la salle de bains.

Jacques revient avec des sels, oblige la vieille dame à respirer. Elle reprend son souffle et, d'un clignement des

paupières, remercie son sauveur. Les otages attachés, dans l'impossibilité de s'exprimer, seront surveillés par François Besse, l'arme à la main, qui tient à conserver son ascendant psychologique. Il s'adresse aux otages sur un ton ferme et menaçant.

Mesrine, de son côté, embarque le comptable. Il l'oblige à prendre son propre véhicule, et se dirige vers l'agence de la Société Générale du Raincy. Il y pénètre sans difficulté avec son otage et se présente au directeur :

— Je suis Jacques Mesrine. Vous me connaissez, vous m'avez balancé pour le braquage de 1973, boulevard Gouvion-Saint-Cyr.

Devant son employé, le directeur se braque et tente de faire face. Le comptable intervient :

— Ils tiennent toute la famille.

Le responsable cède face à la détermination de Jacques Mesrine. Il l'a déjà vu opérer, il l'a identifié, et ce dernier les menace maintenant lui et sa famille. Les deux hommes s'emploieront à satisfaire leur agresseur en vidant le coffre des valeurs en numéraires disponibles. Jacques Mesrine dévalise la banque de 450 000 francs. Le comptable sur ordre doit se diriger dans une rue parallèle de la gare du Nord, où Mesrine libérera ses otages. Jacques passe immédiatement un appel téléphonique à François Besse qui disparaît en moto.

Voilà de la belle ouvrage, traitée style Mesrine, au mieux de sa forme. François Besse, en conseiller technique, a dû peser sur la qualité de la réalisation de cette séquestration avec braquage. Les deux complices vont provisoirement se séparer par mesure de prudence, en se promettant de faire mieux la prochaine fois.

Mais François Besse, arrêté au Maroc, ne bénéficiera pas du prochain gros coup. Pour cette nouvelle expérience, il sera remplacé par Michel Schayewski, qui participera activement à l'enlèvement d'Henri Lelièvre.

Un truand peut en cacher un autre, comme les trains représentent un danger pour celles ou ceux qui

souhaitent passer les voies sans discernement.

Les balades étrangères

Avant de passer à l'affaire Lelièvre, qu'il espère encore à ce moment pouvoir mener à bien avec François Besse, Jacques souhaite libérer les détenus de la terrible prison de Mende, comme il s'y était engagé. Pour réaliser ce projet, il a besoin d'aides extérieures et d'une logistique extrêmement lourde. Jacques fait donc jouer son réseau de relations et prend des contacts avec la mafia sicilienne.

Difficile pour Jacques de quitter la France, ce pays qu'il estime dominer, et où il manœuvre à l'aise. Il sait qu'il a quelques difficultés à s'adapter à l'étranger. Sa vigilance l'a rendu méfiant à toute nouveauté. Accompagné de Sylvia Jeanjacquot, le touriste prend le pas sur le truand. Un déplacement à Palerme classe son homme.

Les mafieux Siciliens prudents prétexteront avoir de gros soucis avec le gouvernement, afin de couper court au projet de Jacques Mesrine : monter un commando pour libérer les détenus de la prison de Mende, en Lozère. Les mafieux sont des gens sérieux. Nul besoin de prendre des risques insensés. Défendre une cause qui ne les concerne pas ne leur ressemble pas. Il y a erreur sur les personnes.

Mais Mesrine a l'audace des ignorants. Quelques adresses, récoltées en détention auprès de détenus plus ou moins vantards, ne suffiront pas à se faire considérer. Il ne faut rien demander aux mafieux, ces derniers se servent. Le fait de tendre la main est déjà une lourde erreur. L'argent de Mesrine pour monter ce coup ne représente rien, ce ne peut être qu'une affaire médiocre à laisser aux baltringues ou à des idéalistes. L'accueil est poli, mais mitigé.

Une limousine de grande remise prend en charge les

« Petits Français ». L'étymologie du mot « mafia » ne plaide pas en leur faveur : *Morte Ai Francesi Italia Anela* (l'Italie aspire à la mort des Français). La culture de Jacques ne dépasse pas les frontières. Néanmoins, il bénéficie de son image de Robin des Bois, chère aux anciens.

Conduit au palace *Igiea*, il sera reçu par un *consigliere* (un avocat) qui examine la démarche : « Monsieur Mesrine, vous êtes chez vous ici en Sicile. Je connais la France et Paris, où j'ai fait une partie de mes études, mais votre proposition à notre niveau ne nous concerne pas. Je vais vous mettre en rapport avec des hommes de chez nous avec lesquels vous pourriez éventuellement vous entendre. ».

Pris en charge, en visite accompagnée par un *capo-régime* (un capitaine qui dirige une dizaine de soldats) et son chauffeur, ils visiteront entre autres le palais des Normands. Les Italiens sont bien renseignés et connaissent les origines régionales du Français. Candide, Mesrine avait eu la certitude qu'il rencontrerait Salvatore Inzerillo, le patron de la famille à Passo di Rigano.

Ses demandes ne sont pas prises en considération. Il est dirigé vers Cefalù, un petit port de pêche situé à soixante kilomètres de Palerme. Dans un hôtel, il va rencontrer des sous-fifres, des *sgarrista* (des soldats), et des *Picciotto*, style gros bras. Vers 13 heures, invités, Sylvia, Jacques, ainsi que deux mafieux, se rendent à pied dans un restaurant local. Leurs hôtes vantent le charme de cet agréable petit bourg de bord de mer. Les *buongiorno* fusent en direction des Siciliens. Quelques-uns soulèvent leur couvre-chef. Des femmes en noir passent outre, apparemment superstitieuses, elles se signent. Le meilleur restaurant accueillera les touristes et leurs accompagnateurs.

Les « Salut Vincenzo ! », « Bienvenue mon frère », et les tapes dans le dos n'en finissent pas. Mesrine a l'impression que ses accompagnateurs et Vincenzo se sont perdus de vue depuis des années. En fait, c'est leur

cantine, ils y viennent presque chaque jour. A l'intention de Sylvia, les *bella, bella*, ponctués de gestes significatifs, amusent le couple.

— Vincenzo est le roi de l'osso buco, va bene ?

— Quattro Mascara Vergine.

Gino, le serveur, s'empresse, dépose les antipasti multicolores présentés dans des coupelles, et sourit sans condescendance. Deux bouteilles rouge pâle de Cerasuelo et un Moscato blanc, destiné à Sylvia, accompagnent le repas. Gorgonzola d'office et alcool sans nom sont offerts par le patron. Pendant ce temps, Giovanni et Mattéo, deux mafieux de longues dates, cantonnés dans des rôles secondaires, vont sonder les Français.

Mattéo, petit, gras, chemise entrouverte, laisse apparaître volontairement de son torse une touffe de poils, symbole de sa virilité. Giovanni, grand, sec, anguleux, costume noir, cravate rouge, a son regard fixé sur Sylvia, un peu gênée. Elle redoute les réactions de Jacques. Mais la conversation est réduite aux acquêts. Chaque partie campe sur ses positions, toute entente est impossible. Les deux mafieux dirigés par le *sotto padrone* (le sous-patron), se contenteront de prendre à leur charge le repas qui, bien entendu, leur sera offert par Vincenzo. Jacques a compris que la mafia n'est pas intéressée par ce problème franco-français.

Mesrine a de la mémoire. Son disque dur lui rappelle inlassablement les heures de souffrances vécues dans la prison de Mende. Il envisageait de renouveler l'attaque du bloc deux de Saint-Paul, au Québec. Encore faut-il rassembler des hommes engagés politiquement et anarchisants, capables de prendre de gros risques pour un idéal. Les truands ne sont pas des idéalistes.

Jacques et Sylvia vont rejoindre François Besse et son amie en Algérie. Besse est encore libre à ce moment-là. C'est un peu plus tard qu'il se fera arrêter et devra ainsi renoncer à la juteuse affaire Lelièvre.

Le départ en Algérie est en quelque sorte une tournée

de repérage. Les complices cherchent un endroit où se rendre en retraite après un bel enlèvement. L'affaire Lelièvre est déjà inscrite dans ses projets. L'Algérie, qu'il connaît pour y avoir passé son service militaire en guerre contre le FLN, lui conviendrait, d'autant que ce pays a l'avantage de ne pas adhérer à Interpol. Et, à l'époque, la France et l'Algérie n'avaient pas ratifié de traités d'extradition.

Jacques et Sylvia rallient Sidi-Ferruch, où François Besse, en exploration, les attend. Là les souvenirs de sa guerre reviennent en mémoire de Mesrine. Brûler des fellaghas au napalm dans des cavernes a marqué l'homme de traces indélébiles.

Pourtant, le palace, les dîners en terrasse en bord de mer, les serveurs dévoués, le climat plaisant, le plaisir de vivre avec sa compagne des vacances de milliardaires, son copain François Besse et son amie, ne suffisent pas à cet être insatiable. Les promenades environnantes, les indigènes, c'est ainsi qu'il appelle les ressortissants de ce pays, ne changeront pas son goût de l'aventure. Il prépare ses arrières, mais ne se considère pas comme un rentier. Les Algériens l'ennuient, le courant ne passe pas. Entre rebelles, il est difficile de s'entendre sans être liés par la religion ou une philosophie commune.

C'est finalement en Angleterre que Jacques va affûter ses armes dans un but évident : redorer le champ de son blason à la feuille d'or. À Londres, la prudence est de mise, son ami Jean-Luc Coupé dit « Nounours » a préparé le terrain. Une villa louée à Hammersmith, à l'ouest de la capitale, servira de refuge. Disposant de passeports aux noms de Jacques Naude et de Bruno Chabeyre, le couple vivra des heures tranquilles. En ce qui concerne ce nom d'emprunt, il n'est pas interdit de penser que Mesrine a choisi Bruno, qui était le prénom de son fils, et Chabeyre en souvenir du rade de sa jeunesse *le Chabert*, place Clichy, à Paris.

Le 2 novembre 1978, Jacques fête l'anniversaire de Sylvia, qui a vingt-sept ans. Un an après, jour pour jour, il

sera abattu froidement par la police et Sylvia perdra un œil au cours de cette intervention. Le retour en France se fera le 4 novembre, via l'aéroport du Luxembourg. Ses comparses, qui l'attendent, lui remettent ses armes préférées, et le couple retrouve Paris, la ville de leurs amours.

Le grand enlèvement de Petit

Le copain de Sabrina, la fille de Mesrine, est entendu par la police à la suite d'un pitoyable cambriolage. Il désigne le passage Charles-Albert où serait éventuellement réfugiés le couple Sylvia et Mesrine. De surveillances en filatures, le groupe de Broussard découvre une autre planque, impasse Saint-François, toujours dans le dix-huitième. Mais il constate l'absence de Mesrine.

Mesrine avait-il bien préparé ce règlement de comptes avec le Président de la Cour d'Assises Charles Petit, en s'adjoignant des demi-sel de seconde zone ? Probablement pas. Mais il a toujours cette crainte de fréquenter de vrais voyous, d'authentiques truands. Sa devise reste : « Éviter le milieu. » Aussi, il demande à Jean-Luc Coupé, non fiché au banditisme, de participer à cet enlèvement. L'équipée va se rendre en Angleterre. Jacques, Sylvia, et Nounours sont présents. Ce dernier présentera à Mesrine un futur équipier Kokf dit « Kiki ».

François Besse présent évalue les deux nouveaux d'un œil sceptique. Nounours va réussir à mettre en confiance Jacques, qui apprécie le fait qu'il lui ait trouvé une planque après la cavalcade du braquage de Deauville. Sylvia semble également douter des compétences de Nounours et de Kiki, mais Jacques passe outre.

Mesrine, qui tient à son image de pourfendeur de la société, souhaite associer Besse à ce règlement de compte. Besse lucide, qui a bien pesé les faux poids, refuse. Jacques Mesrine n'a pas encaissé la condamnation à vingt ans de prison infligée par le jury populaire des Assises. Il estime que le président Petit l'a mal traité lors des séances du tribunal et que la peine était trop lourde.

Mesrine, dans l'impossibilité de se rendre au domicile du président Petit de crainte d'être reconnu, envoie ses sbires renifler les lieux avenue Alphonse XIII, à Paris. Les deux gus ont la trouille, ils imaginent que le quartier est étroitement surveillé. Ils passent une première fois ensemble devant le domicile du président, puis une seconde fois séparément. Ils se contentent de ces coups d'œil sans grand intérêt. Au retour, ils informent Jacques que la voie est libre. Ils n'ont pas eu l'audace de monter dans l'immeuble, maquillés, comme aurait pu le faire leur patron.

Jacques Mesrine lui, connaît les risques. Ayant travaillé quelque temps dans un atelier d'architecte, il étudie les différentes sorties de l'immeuble sans en avertir ses deux comparses. Cette « visite » mal préparée lui importe peu, il sait qu'il peut sauver sa peau, surtout avec le président Petit en otage.

Kiki et Nounours sont en retard. Hésitants, ils sont peu enclins à monter sur ce coup. Si ce n'était pas Mesrine, ils auraient planté le mec. Mesrine part après avoir donné des consignes précises, et confié aux associés de ce jour une R.16. Jacques suit en Mobylette. Kiki a été désigné pour faire le guet. Il est moins repérable que Nounours. Les deux autres montent à l'étage et se rendent chez le président Petit. Ils s'introduisent dans l'appartement et constatent son absence. Le juge est retenu au Palais pour une réunion. Cependant, la fille et le gendre du juge sont là, ainsi que leur enfant de deux ans que Mesrine va légèrement gazer. Il s'assure, par ce geste barbare, que les parents coopéreront parfaitement.

Le téléphone sonne. Mesrine et Nounours attendent sûrs d'eux. Enfin, c'est l'interphone, puis on carillonne à la porte d'entrée. Se présentent à la porte le fils et la sœur du président Petit qui, inquiets des bruits entendus de l'autre côté de la porte, donnent l'alerte. Tous les membres de la famille savaient que Charles Petit risquait en permanence d'être attaqué par un délinquant condamné à une lourde peine. Ils avaient tout à fait

conscience que, à tout moment, Mesrine lui-même pouvait débarquer. En effet, ce dernier avait juré devant témoin de régler ses comptes avec ce juge qui lui avait infligé une peine de vingt ans d'internement.

Kiki sent la patate. Il quitte précipitamment les lieux. Ses craintes se confirment, le coup est foireux, il ne fallait pas se mouiller dans un règlement de compte personnel. Mesrine file par l'escalier suivi comme son ombre par Nounours. Jacques, qui s'est toujours sorti des traquenards de la police, sait utiliser les erreurs des autres au mieux de ses intérêts. Le balourd Nounours sera victime de cette pratique « mesrinienne ».

Jacques est bien rencardé sur les lieux. Il laisse passer son équipier, qui se dirige vers la sortie et se fait cueillir comme le débutant qu'il est. Jacques tire dans le tas, histoire d'intimider les policiers. La vitre d'entrée explose. Enfin, il se dégage, passe par la cour, et disparaît sous les yeux des policiers. Kiki et Jacques se retrouvent impasse Saint-François. Ils y récupèrent Sylvia, armes et objets de première nécessité, et vont se planquer en banlieue. Quant aux services de police, responsables de la fuite de l'ennemi public numéro un, ils payeront cher ce revers.

Cet échec retentissant laissera un temps des traces dans la « carrière » de Mesrine. La leçon a porté, il est abattu, désarçonné. Ce contentieux avec le président Petit lui coûte une part de son aura. Ses amis d'hier l'ignorent. L'affaire a fait trop de bruit pour rien, les truands sont tourmentés par tous les services de police. Mesrine est un loup plus solitaire que jamais. Seuls Sylvia Jeanjacquot, une autre relation de Jacques chez qui ils se planquent en région parisienne, et un ami authentique qui le dépannera de quelques milliers de francs, soutiendront l'ennemi public numéro un lors de sa traversée du désert

Période creuse, heure pleine

Jacques Prévert a écrit : « Le désespoir est assis sur un banc. » Jacques Mesrine relit cette phrase, il est assis sur le banc de l'infamie. Il vit avec Sylvia, sa nouvelle compagne, dans un studio de vingt mètres carrés. Il médite. Reclus, la vie est là à portée de main. Il entend la rue, il supporte, silencieux, le bruit des voisins. L'oreille en permanence aux aguets, il sait détecter les grincements de l'escalier, les bruits feutrés, ceux qu'il craint.

Sylvia, perruque et lunettes foncées, a loué ce studio sous un nom d'emprunt à l'aide de faux papiers. Le couple vit modestement dans cet immeuble où les travailleurs immigrés sont majoritaires. Jacques, médaillé de la 626^e compagnie en qualité de Maître-chien, cohabite discrètement avec des Arabes. Son penchant OAS, rapporté dans ses bagages après la libération de ses obligations militaires effectuées en Algérie, s'est adapté aux circonstances. Il fréquente indifféremment, mais reste extrêmement prudent. Mesrine s'est imposé presque neuf mois d'internement. Il fait quelques sorties, aussi courtes que discrètes, afin de rester en contact avec les hommes solides capables de partir sur des coups uniques.

Reclus, il réfléchit beaucoup. Sa démarche de truand en sortira modifiée. En effet, il estime que son comportement doit se gauchiser s'il veut rester en haut de l'affiche. L'enlèvement raté du président Petit se situera dans la droite lignée de ses réflexions. Pour le moment, son attention est tournée vers un seul but : marier la crapulerie avec le social. Il envisage l'enlèvement d'un homme fortuné ayant engrangé des biens sur le dos des pauvres. Son image en ressortira renforcée.

François Besse a été arrêté en Belgique. Mesrine a besoin de le remplacer. Il recherche des hommes qui ont la rage des temps passés en détention. Michel Schayewsky, en cavale après sept ans de détention à la Santé, accepte de monter sur un rapt avec Mesrine.

Jacques Mesrine, grâce à une quittance de loyer, relève l'adresse d'Henri Lelièvre, domicilié dans la Sarthe. Renseignements pris, plusieurs immeubles lui appartiennent dans le dix-huitième arrondissement, à Paris. Des familles avec enfants en bas âge vivent dans les logements à la limite du taudis ou carrément insalubres. Jacques Mesrine compte renforcer son image. On peut, par ailleurs, lui accorder une sincérité réelle. Il a déjà montré à quelques reprises qu'il était capable de générosité. La victime expiatoire est désignée.

Mais, pour soumettre un notable, il faut disposer de gros moyens financiers. Sylvia Jeanjacquot va négocier avec *Paris Match* une série de photos du couple prises lors de leur voyage à Londres. Une partie de cette somme servira à Jacques pour se refaire une santé, et préparer calmement cette énorme affaire, dont il rêve depuis son adolescence. La bonne opération qui lui permettra de vivre largement et mettre fin définitivement à cette vie hors des clous.

Mesrine revint à ses débuts. Il utilise des méthodes identiques aux actions de sa jeunesse. Pour preuve de cette fougue retrouvée, la manière dont il traite un propriétaire ayant eu un comportement déplacé vis-à-vis de sa compagne, alors qu'elle était en recherche d'un logement. Il rudoie l'homme, comme il l'a fait avec un fourgue une quinzaine d'années auparavant, battu, déshabillé et avili.

Mesrine repart à zéro ? Pas vraiment ! Le loup va sortir du bois. Il a les moyens de se faire établir des faux papiers au nom de monsieur Toul. On retrouve bien là son humour grinçant. Monsieur Toul, c'est l'ouverture vers le monde. La BRI, la BRB, et l'OCRB recherchent en

priorité l'ennemi public numéro un, au profit d'autres grands truands. En fait, toutes les brigades de police et de gendarmerie sont alertées. Perruques, lunettes, costumes, voitures, et faux papiers : Mesrine est introuvable ! Il en profite pour rectifier ses armes, se les fait sur mesure, à sa main, comme ce fusil de chasse Herstal cinq coups, coupé à trente-trois centimètres.

Henri Lelièvre, la future victime, n'imagine pas les heures difficiles qu'il va vivre. Ce notable de quatre-vingts ans se croit intouchable. Il a fait sa fortune dans l'immobilier, et a connu des périodes délicates, dont il s'est sorti de façon parfois acrobatique. À son âge, il ne risque plus rien, pense-t-il. C'est sans compter sur Jacques Mesrine, qui a désigné sa proie sur les critères qui serviront sa popularité.

Michel Schayewsky et Jacques Mesrine vont parcourir plusieurs kilomètres au nez et à la barbe des services de police. Ils organisent un périple chaotique et incohérent afin de brouiller toute piste éventuelle. Ils vont de Paris à Alençon, passent par Dreux ou bien encore par Rouen. Ils reprennent les routes secondaires jusqu'à Alençon, pour se rendre enfin discrètement à Beaumont-sur-Loire, lieu de résidence d'Henri Lelièvre. Les repérages et les surveillances exercées avec discrétion sont dignes de policiers de premier plan. Le point est fait régulièrement, les cartes locales et nationales étudiées avec attention. Toutes ces investigations leur permettent d'obtenir suffisamment d'informations pour pouvoir tranquillement « raptouner » le richissime homme d'affaires.

Les deux malfaiteurs déjeunent et dînent dans des auberges confortables. Leur style, volontairement représentant de commerce, passe bien, à tel point qu'ils n'ont jamais été inquiétés au cours de ces déplacements. Mesrine sait vivre un temps une vie normale. Il tient son rôle à la perfection. Il interprète, comme savent jouer à l'écran certains voyous, et se distribue quelquefois des emplois plus nobles. Son plaisir est d'être un autre. C'est peut être ce qui l'a perdu très

jeune, où il s'est égaré dans un monde dont on ne revient pas aisément. Il joue tour à tour au petit représentant de commerce, au flic lors de ses enquêtes et surveillances, et le soir, en compagnie de son complice, il tient le rôle de truand calculateur et chevronné, parachevant ainsi sa panoplie d'homme multiple, servi par un physique de beau gosse au sourire ravageur et un peu hâbleur.

La location d'une planque, où le kidnappé sera retenu, demande aussi beaucoup d'attention. Une ferme à Villefrancœur près du lieu-dit Le Breuil, entre Vendôme et Blois, sera louée. Schayewsky s'installe à Mosnes, en bord de Loire à quelques kilomètres. Jacques Mesrine, dans la préparation de cette affaire, a donné le meilleur de lui-même. Une fois encore, il se flatte de sa position de numéro un. Il nargue la société, toutes les sociétés. Son œil ironique se pose avec dédain sur ceux qui ne voient en lui qu'un vulgaire quidam. Ce rapt devrait lui rapporter plusieurs millions, aussi figne-t-il et ne laisse rien au hasard. La moindre action est étudiée en détail.

Michel Schayewsky était l'équipier idéal qui lui convenait. Tous deux en cavale, activement recherchés, avaient deux objectifs : prendre le maximum d'oseille et fuir à l'étranger. Michel et son amie, installés en bord de Loire, et Jacques, accompagné de Sylvia Jeanjacquot, se rencontreront le week-end sans attirer l'attention. Les voisins après le rapt reconnaîtront les malfaiteurs et leurs compagnes. Entre-temps, les nouveaux compères font deux ou trois coups dans la région parisienne, histoire de garder la main et de se refaire une santé. Ces « modestes braquages » rassurent les deux hommes. Ils se savent en confiance et vont passer au rapt. Ils ont conscience qu'ils n'ont pas droit à l'erreur. Cette opération est, pour les malfrats, le top du top.

Le plombier Jacques Mesrine

Au 11 de la rue Montcalm, dans le dix-huitième, demeuraient au cinquième étage droit Jacques Mesrine et Sylvia JeanJacquot, sa dernière compagne. En face, porte gauche, résidait un brigadier de police, prénommé François. Dans ces modestes logements, le bon et le truand vivaient en bonne harmonie. La brute ne pouvait être que le propriétaire qui, après de nombreuses demandes, s'est enfin résigné à envoyer un homme d'entretien, indispensable dans ces immeubles vétustes.

Après avoir discuté avec le concierge au 13 de la même rue, l'homme de ménage se rend à côté du 11, afin de changer les ampoules et réparer les sonnettes. L'homme travaille tranquillement, sans discrétion aucune. Il bavarde un temps avec les résidents. À l'occasion, il lui arrive de rendre de menus services. Il peut réparer une chasse d'eau, resserrer un robinet. Un petit billet par-ci ou un mot gentil par-là sont toujours bons à prendre. Arrivé au cinquième étage, il sonne chez ce brigadier de police qu'il connaît bien. Celui-ci le reçoit. Il est de repos ce matin. Et l'éternel dialogue de voisinage s'engage :

— Ca se passe bien dans l'immeuble ?

— Oui, ici ça bouge beaucoup, ça rentre, ça sort, ce n'est pas calme.

— J'ai vu ça. Le troisième étage a encore déménagé.

— Tu prends un canon ?

— Léger, un coup à chaque étage, la journée va être chargée ! Il y a Odette, tu connais Odette ?

— Oui la belle plante du deuxième.

— Elle m'a soigné. Je crois qu'un jour je vais me la faire.

— Fais gaffe, son bonhomme, c'est pas un facile.

— Merci du tuyau.

— T'as été en face ?

— Ben non, pas encore.

— C'est un couple, ils ne sont pas là depuis longtemps.

— Tu verrais la fille, le châssis, une jument de concours.

— Si je comprends bien, tu fais toujours ton petit tiercé.

— Avec celle-là, je me contenterais d'un doublé.

— Bon, eh bien je vais aller le voir ce Prix de Diane.

Au même étage, l'homme frappe à la porte palière, et attend. L'homme se sent observé par le judas, qui se referme discrètement. Bruits de serrure, porte blindée à cinq points. L'occupante a entendu le remue-ménage dans l'escalier. Elle doit recevoir le réparateur, elle ouvre donc la porte, sans méfiance.

— Je viens pour la sonnette et les ampoules du palier.

— Entrez.

La jeune femme élégante en robe de chambre de bonne qualité, sortant sans doute de la douche, une serviette nouée sur la tête, contraste avec le désordre du couloir, où un matelas et des bouteilles de gaz ou d'oxygène traînent à même le sol.

— Je peux vous changer des ampoules si vous voulez ?

— Inutile, tout fonctionne parfaitement.

Le regard de la jeune femme est direct. Elle est plantée au milieu du couloir, les bras croisés, attentive à la réparation de la sonnette d'entrée. L'homme de ménage voit en elle une femme qui ne se laissera pas déborder. Il tente pourtant d'engager la conversation :

— Ça fait longtemps que vous êtes là ? Moi je répare ici depuis cinq ans. Je viens régulièrement. Si vous avez besoin de moi, n'hésitez pas.

— Merci, mon mari est bricoleur, il est plombier.

— Ah oui, je vois, c'est la camionnette Volkswagen garée en bas. Ben, en effet, il y a du matos dedans. Il ne craint pas de se faire voler. Avec les masques, les lunettes et tous les harnachements qu'il a, il devrait faire attention, le quartier, vous savez, n'est pas très sûr. Pas les vieux du coin, mais ceux qui viennent d'ailleurs.

Sylvia Jeanjacquot, courtoise, les bras croisés, attend que l'importun cède la place. Habitué aux contacts humains, l'homme de ménage se retire en saluant cette si charmante dame, tout en se disant : « Curieux, quand même, tout ce matériel et ces chalumeaux, ce doit être bien pratique pour ouvrir les coffiots. » Troublé il sort, se dirige vers sa camionnette, et fait pénétrer la clef dans la serrure de la porte. Impossible. Un homme lui tape sur l'épaule :

— S'il vous plaît monsieur, c'est ma camionnette.

— Ah ! Excusez-moi, la mienne est un peu plus loin.

Jacques Mesrine engage la conversation :

— C'est drôle, on a le même engin.

— C'est vous qui êtes au cinquième étage ? Je viens de réparer votre sonnette.

— Merci, c'est gentil, venez donc prendre à café à côté.

— C'est bon, j'arrive.

Un des talents majeurs de Jacques Mesrine est de s'adapter à toutes les situations. Provisoirement, il est fini le temps du champagne et de la grande vie. Un petit café au comptoir lui convient. Seule sa liberté importe. Dialoguer avec ce type est capital. Il doit définir rapidement la vraie profession de ce gars-là, et si ce n'est pas un flic. Mesrine connaît les hommes. Celui-ci est un brave type qui travaille dans le coin, et puis il est connu du patron du café.

La camionnette de Jacques Mesrine, selon son interlocuteur, était bourrée de bouteilles de gaz. Belle protection pour l'ennemi public numéro un ! En effet, quel policier prendrait le risque, en tirant sur ce véhicule, de faire sauter une bonne partie du quartier ? Mesrine est tranquille. Avec sa musette sous le bras, qui contient en permanence des grenades, il est inabordable.

C'était l'époque des changements de planques. Mesrine avait le bon goût de laisser au propriétaire des portes blindées de bonne qualité.

Planque inconnue à Bergerac

Ses cavales rocambolesques en France et à l'étranger permettent à Mesrine de rencontrer quelques truands de gros calibre avec lesquels il se lie d'amitié, notamment en Belgique. Il peut compter sur eux en cas de besoin urgent.

Sérieusement recherché après la tentative d'enlèvement du président de la cour d'Assises Monsieur Petit, il sera vaguement localisé à Paris dans son arrondissement préféré, le dix-huitième. Les planques du 12 passage Albert et celle de l'impasse Saint-François sont un demi-leurre, où il se rend prudemment lors de déplacements obligés sur Paris.

En fait, Mesrine dispose, à Bergerac, d'un lieu de repli digne des meilleurs romans policiers. Dans cette bonne ville historique, en direction de Sainte-Foy-la-Grande, le domaine de Rauvel est régulièrement squatté par des hors-la-loi en rupture de ban. Ce domaine dispose d'un parc où les deux bras du Caudeau, une petite rivière alimentée par deux bassins qui permettent le fonctionnement d'un ancien moulin, enserrent une île. Parallèlement, un industriel parisien recherche une résidence secondaire dans cette région chargée d'histoire où il fait bon vivre. Un notaire de la ville conseille cet acheteur éventuel : « Cher monsieur D., je suis mandaté pour la vente d'une résidence qui devrait vous convenir. Le propriétaire demeure en Belgique. Je m'empresse de le joindre et vous donnerais rapidement de mes nouvelles, afin que vous puissiez rencontrer ce Monsieur. »

Après trois semaines d'attente, un rendez-vous organisé par le notaire permet au propriétaire belge et à l'acquéreur potentiel de se rencontrer. La demeure est une ancienne ferme fortifiée détruite au cours des

guerres de religion. Un calvaire sur l'île du moulin rappelle ces événements. L'accès doit se faire par un chemin de terre difficile d'accès. La maison est située sur la route de Sainte-Foy-la-Grande, côté droit, après un tournant très serré, sans visibilité. Le chemin monte brutalement sur une dizaine de mètres.

Monsieur D., accompagné de son fils, se présente au propriétaire, un homme blond filasse qui prétend détenir plusieurs garages à Bruxelles, et qui dit se prénommer Jeff. Les volets sont fermés et les salles sont vides. Le mobilier a été déménagé. Seule une salle de jeux, située au-dessus du garage qui peut contenir cinq à six voitures, contient deux lits de camp et de couchage. Dans la grande salle, vestige d'une tour carrée, les visiteurs ont croisé deux personnes de fort gabarit qui se sont esquivées rapidement vers le moulin via le parc.

Les squatters, volatilisés le temps de cette visite, reprennent leurs habitudes dès le départ des visiteurs. Le temps d'établir les actes de vente de la SCI, ce qui durera environ quatre mois. Les reclus volontaires bénéficient de cette planque quasiment indécélable. La vie de ces hors-la-loi, à bord de ce bateau libre, convient aux fugitifs. Certes, les conditions d'existence ne sont pas fantastiques. La vétusté des lieux et le matériel rudimentaire pourraient parfois presque penser aux cellules de la République. À ceci près que les hommes ici ont conservé leur bien le plus précieux, la liberté.

La liberté de se mouvoir à leur guise, sans surveillance constante, d'avoir la certitude de ne pas être épiés, de partager son pain avec un ami sûr, de s'offrir des parties de poker en franche rigolade, de briser ses propres chaînes, vivre enfin hors de soi, comme un enfant, sans contrainte. Ces deux hommes en cavale sont pleinement heureux, loin de toute obligation « professionnelle », exilés volontaires un temps sur une île de leur choix.

Couper des tranches de jambon cru, les déposer sur

du pain de campagne largement beurré, déguster le tout avec une bonne bouteille de Bergerac, ou cuisiner des truites au bleu, sont jubilatoires : Mesrine prend autant de plaisir dans les choses simples que dans la préparation de petits plats, qu'il fait apprécier à son copain avec qui il partage ce bonheur des jours tranquilles. Quel plaisir ! Préparer son café à son goût, se servir ou se resservir, sans contrainte, se promener dans le parc, pêcher des carpes ou des truites dans les étangs. Sans oublier les quelques sorties discrètes, le soir, dans les environs, histoire de se prouver que l'on est toujours un homme. Seule activité contraignante : contrôler toutes les arrivées intempestives à pied ou en voiture en montant au haut de l'édifice, qui bénéficie d'une vue imprenable.

Lors de la signature, le notaire demande au vendeur les raisons de la cession de ce domaine. L'épouse de Monsieur Jeff, une fort jolie femme selon les personnes en présence, répond : « C'est à cause de tous ces squatters. » Une réponse maladroite qui aurait pu faire renoncer l'acquéreur. Mais l'acheteur industriel ne tiendra pas compte de cette observation. Il a de toute façon déjà largement interrogé le voisinage, et a bien compris que ces personnes sont toujours des amis de ce mystérieux Monsieur Jeff.

Une voiture blanche, stationnée pendant quatre mois environ à l'arrière du moulin, a disparu après la visite du domaine. Monsieur D., devenu le nouveau maître des lieux, s'étonne de voir nuit et jour une estafette de gendarmerie planquée au bout du chemin. Fort de son bon droit, il questionne les gendarmes :

— Bonjour Messieurs, je suis le nouveau propriétaire. Pourriez-vous me donner les raisons de votre présence permanente chez moi ?

Une conversation courtoise s'engage, où chaque interlocuteur, interrogatif, observe, écoute, attentif aux réponses. Les gendarmes déjà renseignés, et après avoir pesé les déclarations de monsieur D., l'informent :

— Nous sommes à la recherche de l'ennemi public numéro un, Jacques Mesrine.

En fait, et aux dires d'un voisin, quelques jours avant l'emménagement du propriétaire, une intervention de la police avait eu lieu. La veille, un violent orage s'était abattu sur la région, déracinant un arbre au bord de la rivière. C'est par ce pont naturel et inattendu que Jacques Mesrine et son complice se sont échappés in extremis, évitant les policiers à leur recherche. Jacques Mesrine a fréquemment utilisé les rivières afin d'assurer ses évasions : après le braquage du casino de Deauville, dans cette cache, et lors de l'enlèvement de l'affaire Lelièvre.

Plus tard, l'acheteur ayant souhaité transformer un vide sanitaire en bureau eut la surprise d'y trouver une réserve alimentaire. Des jambons suspendus, un grand nombre de victuailles, des conserves, ainsi que des bouteilles de vin et d'alcool. Deux réchauds en bon état de fonctionnement complétaient la panoplie du parfait petit campeur.

Excellent cuisinier, Jacques disposait dans sa planque de quoi tenir un siège. Des repas diététiques composés avec goût leur assuraient une santé de fer, tandis que des exercices effectués dans le parc conservaient de leur état physique. Il a donc fallu quitter cette planque idéale, un bastion qui, depuis quelques années, servait de refuge aux truands en cavale. La vie de château et celle de voyou ne sont pas toujours compatibles.

Les jeunes amours de Sabrina et

Jean-Luc Lahaye

Chaque week-end, un jeune homme à la carrière incertaine volait une 2 CV, stationnée près de la gare de triage d'Athis-Mons, à un brave pépère qui n'y voyait rien. Il embarquait quelques copains sur les côtes de la Manche, direction Le Tréport. Petites grivèleries, vols à l'étalage, et nuits passées sur la plage ou sous les coques de bateaux : ces week-ends initiatiques formaient ces jeunes à la délinquance. Eux aussi avaient le droit de voir la mer, de briller auprès des filles qu'ils retrouvaient à Paris.

Le jeune homme était très organisé. Aidé de ses compères, il entretenait correctement le véhicule emprunté, et le garait au retour, toujours à la même place. La 2 CV retrouvait son propriétaire le lundi matin, après une balade en bord de mer. Le vieil homme troublé se posait bien quelques questions quant au lieu de stationnement de sa voiture, les roues tournées tantôt à gauche, tantôt à droite.

Il se grattait la tête et se disait : « Elle est quand même curieuse ma deudeuche ! ». Ce système de partage fonctionnait parfaitement au mieux des intérêts des jeunes délinquants. Excellent conducteur, Jean-Luc ne possédait pas de permis de conduire. Arrêté lors d'un simple contrôle, il passera de la DDAS à la prison de Fresnes.

Condamné à six mois de prison, il va subir les coups des matons et essayer de sérieux accrochages avec les détenus. Très jeune, il connaîtra le mitard. Rebelle par principe, sa route semble toute tracée pour rejoindre le monde des délinquants à vie. Heureusement, le poète

qui veillait a permis au gamin de grandir, avec quelques espoirs de sortir du nombre de ces jeunes gens perdus dès leur naissance. Dans une interview donnée à *Paris Match* au journaliste O'Mahony, Jean-Luc Layaye précise : « Comme les mômes savent qu'ils bénéficient d'un traitement de faveur à cause de leur âge, ils se comportent comme des sauvages. Je me souviens des ratonnades à coups de tournevis, des insultes hurlées au beau milieu de la nuit, des caïds qui rançonnaient les autres, des bagarres dans les cellules pour obtenir un meilleur lit. Je tuais mes ennuis en chantant. »

Jean-Luc affrontait les vicissitudes de l'existence. Il se demandait ce qu'il était venu faire dans ce monde où il croyait ne pas avoir sa place. Chanter était un exutoire, et écrire était une raison de survivre, même isolé. Fan de bécane, il fréquente le quartier de la Bastille et, plus précisément, la rue de la Roquette, où il se rend régulièrement chez un concessionnaire de motos américaines réputées, où Sabrina était hôtesse.

C'est ainsi qu'il va rencontrer Jacques Mesrine dans un bistroquet à quelques distances du magasin. Ce bistrot à l'ancienne, où les samedis soir les habitants du quartier viennent gambiller, a conservé les dehors d'une époque révolue. Sur le mur, qui grimpe au premier étage, s'étalent des peintures suggestives de danseurs en goguette, tandis que des portraits de femmes style Goya des faubourgs égayaient la pièce au rez-de-chaussée. Au premier étage, les distractions étaient moins innocentes, de nombreuses donzelles y ayant laissé leurs illusions. En 1978, le *Bal à Jo*, un peu plus haut dans la rue de la Roquette, avait déjà perdu de son aura.

Jacques Mesrine, planqué là, pouvait voir sa fille Sabrina, le vrai bonheur de sa vie. Volontairement modestement vêtu, il faisait très couleur locale et se fondait dans le décor. Jean-Luc Layaye raconte : « J'ai rencontré Jacques Mesrine dans un bistrot de la Bastille alors que toutes les polices de France le recherchaient. Il était là, assis au fond du bar, avec une barbe mal rasée

et une casquette, assis dans un box, sans doute protégé par des guetteurs. À cette époque, j'étais fou amoureux de sa fille Sabrina, une belle brune au sourire lumineux. ».

Mesrine en cavale déclare à Jean-Luc : « Je vais devoir partir. Je ne suis pas sûr de la revoir. On est tous clandestins de la vie. Prends-en bien soin. ».

Jean-Luc Layaye avait à peine dix-neuf ans. Un lourd héritage pour un gamin ! En fait, il n'était pas un authentique dur et sa mentalité de voyou n'était pas encore affermie. En attendant, les balades à moto avec ou sans casque selon l'humeur, de la Bastille au bois de Vincennes, liaient les deux jeunes gens. Sabrina à l'arrière enlaçait le torse de Jean-Luc, la tête posée sur ses épaules. Ses longs cheveux noirs flottant au vent, grisée, elle tentait d'oublier sa condition de fille de truand tout en restant fière de la personnalité de son père. Jean-Luc, au guidon, maîtrisait l'engin pour la plus grande joie de son amie.

La fille de l'ennemi numéro un, la classe ! Ces égarés se soutenaient avec passion, l'un sans famille, l'autre, fille aînée d'un aventurier hors normes, formaient un jeune couple lié par les blessures de leur jeunesse. Mais du bois de Vincennes à la Bastille la promenade était courte, les amours d'adolescentes pressantes laissent peu de temps aux voyages matériels. Sabrina s'offre, Jean-Luc possède, le voyage surprise intérieur prend forme, et s'élève.

Jean-Luc fut un temps le facteur de Mesrine. Ce coursier zélé ignorait les dangers qu'il prenait. Arrêté par la police, autre titre de complice, il passa de durs moments.

Après cette arrestation, Sabrina, en digne fille de sa mère espagnole et de son père, rechercha son chéri un couteau à la main à Clichy-la-Garenne afin, on peut le penser, de lui éviter un avenir sombre, celui d'un homme perdu par le milieu.

Après ces années d'angoisse, Sabrina se maria avec le réalisateur Hervé Palud. Jean-Luc, lui, réalisera ses

rêves, écrire et chanter. Deux personnages de roman.

Retrouvailles avec Jean-Pierre

Jean-Pierre est le tout premier complice de Jacques Mesrine. Dès l'âge de quinze ans, ils firent ensemble les quatre cents coups à Louviers. Les parents de Jacques avaient acheté un manoir dans le quartier de la Rochette, un peu éloigné du bourg, tandis que ceux de Jean-Pierre étaient commerçants dans la ville. Ils ont élevé leurs trois enfants avec sérieux et application. Seul Jean-Pierre, entraîné par son copain Jacky, prendra le mauvais chemin de la délinquance. Heureusement, Jean-Pierre fera figure d'exception dans le milieu de la voyoucratie en retrouvant le droit chemin, après quelques années de délinquance et de l'adrénaline qu'elle procure.

Trois mois avant la mort de Mesrine, Jean-Pierre, son complice jusqu'au braquage raté d'une banque au Neubourg, a besoin de ses services. En effet, il a reçu une lettre d'un de leurs anciens associés, « P'tit Paul », un julot casse-croûte, qui souhaite le faire chanter. P'tit Paul menace de révéler à son épouse ce que Jean-Pierre n'a pas jugé utile de dévoiler : ses folles années de délinquance joyeuse avec l'ennemi public numéro un.

Car depuis, Jean-Pierre s'est refait une vie, saine et tranquille. Employé dans une entreprise de travaux publics, exerçant une activité syndicale, il bénéficie de l'estime de ses collègues. Lui et son épouse, fonctionnaire aux impôts, sont respectés dans leur quartier. Ils vivent en province pas très loin de Paris. La lettre que reçoit Jean-Pierre est sortie clandestinement de la prison de la Santé. Ne portant pas les cachets de la censure, il y a donc un réel danger.

Dans son courrier, P'tit Paul prétend être sans assistance et demande de l'argent pour payer son avocat, ses cigarettes, et cantiner. Jean-Pierre, qui a

rompu tout contact avec cet individu depuis de nombreuses années, ne se sent pas redevable. Mais il constate amèrement qu'il est difficile de se refaire une vie d'honnête homme.

Jean-Pierre, qui voit resurgir ses vieux démons, décide de prendre le problème à bras-le-corps. Il demande une journée de repos à son entreprise, avec l'intention de se rendre à Paris dans le dix-huitième arrondissement, afin de retrouver son copain Jacky, recherché par toutes les polices de France. Il estime que seul Jacques Mesrine, dont il connaît l'entregent en prison et la crainte qu'il inspire, pourra repousser les menaces de ce minable proxo.

Arrivé à Paris, Jean-Pierre tout à ses souvenirs tourne dans le quartier de prédilection de Mesrine. Il reconnaît quelques vieilles relations qui s'étonnent de le voir dans le coin. Discret, il prétend passer par là par hasard, mais, bien évidemment, personne n'est dupe. Ce quartier est en partie quadrillé par des amis de Jacques. Des réponses évasives confirment cependant sa présence :

— Oui, il est par là, on le voit de temps en temps.

Jean-Pierre s'acharne. Il sélectionne ses visites, en prenant soin de s'assurer qu'il n'est pas filé par la police. Il vaut mieux être prudent. Pour lui comme pour son ami Jacques.

— Je vais faire tous les rades du dix-huitième, lance-t-il à une connaissance qu'il croise.

Il dirige alors ses recherches vers les petits cafés modestes un peu crades. Ces cafés dits de voyous, où les parties de poker occupent quelques malfrats des journées entières en attente d'une bonne affaire. Ces lieux de fixation pour la police disposent souvent à l'arrière d'une discrète porte de sortie. Les souvenirs remontent en surface aussi vite que la bonne huile.

Sans tuyaux précis, Jean-Pierre pousse la porte du *Petit Mégère*. Il se souvient avoir joué ici avec Jacques à de grosses parties de poker. Et son vieux copain est là, debout, un baby de whisky à la main. C'est la

stupéfaction de part et d'autre. Les deux hommes se lancent dans de grandes embrassades et autres tapes dans le dos. Bien vite, Mesrine donne le signal de la retraite. Il ne tient pas à s'attarder dans ce bar avec son complice de jeunesse. Jacky sait que sa vie est en danger, qu'il est à présent sur le fil. Aussi, il ne souhaite pas présenter ses nouveaux amis à son vieux copain Jean-Pierre. Il ne veut pas lui faire courir de risques inutiles et lui lance :

— Viens Jean-Pierre, on ne reste pas ici.

Les deux hommes traversent la rue et pénètrent dans une grande brasserie, *Le Repaire*. Mesrine prend place sur la banquette le dos au mur, ce qui lui permet de surveiller l'entrée en cas d'interventions désagréables. Les deux hommes, très émus, se remémorent leur jeunesse perdue à gagner de l'argent facilement et à le dépenser sans compter. Jacky sait par deux compères qu'il avait envoyés chez Jean-Pierre pour le récupérer, que son copain s'est rangé sagement, et qu'il n'est pas venu pour se mettre en chantier avec lui. Jean-Pierre lui explique les raisons de sa visite.

— Tu te souviens de P'tit Paul ?

— Oui

— Il veut me faire chanter depuis la Santé où il est en prison. Je crains le pire. Tiens, voilà la lettre.

— Ne te bile pas, j'en fais mon affaire.

Jean-Pierre n'a jamais plus été inquiété par P'tit Paul. L'intercession de Mesrine a eu des allures d'intervention divine. Le dialogue entre les deux hommes se poursuit :

— Que fais-tu ?

— Je fais des casses sur commande. Je dois sortir des dossiers et je garde les valeurs pour moi.

Mesrine lui montre un jeu de cartes de police. Vraies ou fausses ? Jean-Pierre ne peut le dire.

— Tu peux peut-être t'en tirer !

— Moi ? Ils vont me flinguer parce que j'ai mordu le trait, j'ai dépassé la ligne jaune !

Après un bon moment, les deux anciens complices se

quittent. Jean-Pierre, qui connaît son Jacky, lui semble bien changé. Il a retrouvé un type plus dur, encore plus déterminé, prêt à vendre chèrement sa peau. Jean-Pierre, lui a choisi de changer de route suffisamment tôt pour ne pas se retrouver dans la même impasse que son copain. Pensif, il traîne dans le quartier, mécontent de revoir sur le visage de son ami tant de tristesse.

Cette journée est chargée en émotions pour ces hommes d'un peu plus de quarante ans. Dans l'après-midi, Jean-Pierre retourne à son activité professionnelle. Il est troublé, mais il sera physiquement présent afin de prouver combien il est attaché à son poste.

La police court après Lelièvre

Au premier jour de l'été 1979, deux hommes correctement vêtus se présentent au domicile de l'octogénaire milliardaire Henri Lelièvre. L'homme les reçoit dans sa villa Le Colinet, à Maresche, un hameau dépendant de la commune de Beaumont-sur-Sarthe. Présentation rapide. Les fausses cartes de police font leur effet, comme d'habitude. De même, la 504, volontairement choisie pour sa couleur rouge, mettra également Henri Lelièvre en confiance :

— Le procureur de la République souhaite vous rencontrer rapidement.

— À quel sujet ?

— Au sujet de certains de vos locataires. Des immigrés qui louent des appartements dans vos immeubles. Nous avons besoin de collecter quelques renseignements qui nous seront utiles.

Ainsi parle Mesrine. Schayewsky, près de deux mètres, regard ferme, impose le respect. Sans hésitation, l'interpellé suit ces deux hommes sans la moindre inquiétude. Il en a vu d'autres, et s'il peut rendre service à un procureur de la République, pourquoi pas, ça peut toujours servir.

De son côté, le fils aîné d'Henri Lelièvre, prénommé également Henri, regarde sa montre. Il est presque midi. Cette heure ne lui paraît pas convenable. Par ailleurs, au courant des affaires de son père, il a quelques doutes. Il relève le numéro d'immatriculation du véhicule, décroche le téléphone, et appelle la gendarmerie. Les gendarmes connaissent la famille Lelièvre. Les informations données par le fils les troublent. D'office, ils identifient la 504 rouge comme volée.

Un rapt peut s'avérer lourd de conséquences et son issu dramatique. Il suffit d'une fausse manœuvre. Des

malfrats du niveau de Mesrine et Schayewsky sont prêts à prendre des risques insensés s'ils se sentent acculés. Dans ce contexte, la vie de l'otage est toujours en jeu.

Le SRPJ d'Angers, premier informé, alerte la police judiciaire. L'OCRB, qui couvre l'ensemble du territoire sauf Paris et la banlieue, active ses services. Sur Paris, la BRI et la BRB se mettent en action. La 504 rouge ne sera pas interceptée durant le déplacement des environs du Mans à ceux de Blois. La distance préalablement calculée entre les deux villes, et le parcours soigneusement étudié, vont permettre aux kidnappeurs de rejoindre leur planque à Villefrancœur au lieu-dit Le Breuil. Il faut rester silencieux, créer l'angoisse, laisser à la presse le soin de gonfler l'affaire. Mesrine joue habilement le suspense.

Trois jours après l'enlèvement, Mesrine fait parvenir à la famille un courrier dactylographié l'informant qu'il réclame six millions de francs. C'est une somme très lourde. Le père, sur la pression des ravisseurs, rédige un courrier adressé à son fils cadet Michel, dans lequel il lui donne les instructions nécessaires afin de réunir la rançon.

Pour faire bonne mesure, les ravisseurs l'enjoignent d'ajouter quelques mots pour son épouse, et produisent également des documents prouvant qu'ils disposent bien du milliardaire. Par mesure de prudence, et surtout pour ne pas se faire doubler par un usurpateur, Mesrine donne un code : TL825.

La première mesure des services de police est de bloquer les comptes en banque des Lelièvre. Puis ils mettent sur écoute les domiciles de la famille afin d'identifier les ravisseurs. Des braquages réalisés à Saint-Maur et à Massy ont permis aux policiers de relever des témoignages concordant avec celui d'Henri Lelièvre fils. La stature et le mode opératoire désignent Michel Schayewsky. Par recoupement, la police envisage que cet enlèvement pourrait bien être l'œuvre de Mesrine. C'est en tout cas bien son style. Mesrine et Schayewsky,

par l'intermédiaire de proches complices, font parvenir aux services de police des informations suffisamment crédibles pour qu'ils s'y intéressent.

Le 30 juin arrive un nouveau courrier par une relation des Lelièvre. Il sera lu avec attention. Mesrine menace d'abattre leur otage sous quelques jours. Il fixe la date du 6 juillet. Les domiciles de Lelièvre dans la Sarthe et à Paris sont sous étroite surveillance.

Pour le moment, la police n'a qu'un seul objectif : gagner du temps. Mais Michel Lelièvre, le fils cadet, commence à fléchir. Il est domicilié rue de la Fédération dans le quinzième arrondissement, et semble plus exposé que les autres membres de la famille. Il dispose aussi de l'aval de son père via les instructions qui lui ont été communiquées. Michel Lelièvre, avec l'accord de la police, passe une annonce dans le quotidien *France Soir*.

Les 4 et 6 juillet, les manipulations continuent. *Libération* donne à l'enlèvement Lelièvre tout son volume en publiant deux lettres de l'otage, dans lesquelles il demande à la police de ne pas intervenir. Ce même jour, le 10 juillet, Michel Lelièvre reçoit une enveloppe déposée préalablement à l'étude Champetier de Ribes, à Paris. Les ravisseurs tentent d'augmenter le montant de la rançon. En effet, ils reprochent au fils cadet d'Henri Lelièvre de ne pas jouer le jeu. Des photos prises au Polaroid sont jointes à ce courrier.

Les ravisseurs fixent une date irrévocable : le 12 juillet. Ces prises de vue présentent un homme fatigué, cheveux hirsutes, lunettes noires... En fait, il s'agit d'une mise en scène, car, en réalité, Mesrine traite sa victime avec un minimum d'attention. C'est son capital.

Le 12 juillet, la rue de la Fédération est discrètement en état de siège. Toutes marques confondues, motos et autos banalisées stationnèrent près du domicile de Michel Lelièvre. Un peu avant 7 heures du matin, le fils cadet de Lelièvre quitte son domicile à bord de sa

voiture, une Mercedes blanche. Les ravisseurs le baladent de lieu public en café, puis brusquement, toujours par téléphone, lui donnent l'ordre de quitter Paris et de se rendre sur la route de Soissons, et enfin de bifurquer vers Dammartin-en-Goële.

Bien sûr, la police suit. Mais le fils s'angoisse. Combien de temps va durer ce jeu de piste ? Il panique. Une information est sensée être déposée au pied d'un panneau de limitation de vitesse. Il a des difficultés à trouver l'endroit et le document. Enfin au dernier stade, il doit déposer le montant de la rançon près d'un arbre à demi-déraciné. Mais il n'y parvient pas. Il reste vissé au volant de sa voiture à l'arrêt. Cloué par la peur, il se statue. Inerte, il se trouve dans l'incapacité de bouger.

Le voyant dans cet état, et afin de ne pas tout faire rater, les policiers qui le suivent se trouvent dans l'obligation d'intervenir. Soudain, un feu nourri vise le véhicule. Les ravisseurs font voler le pare-brise en éclats. Les deux courageux policiers se jettent à terre. Ils n'ont pas le temps d'intervenir. Cette agression ne laisse aucun doute : les ravisseurs sont prêts à abattre sans sommation les policiers de l'OCRB. Deux hommes, armés en tenue de combat, disparaissent en haut du talus par une route secondaire dans une camionnette.

Les ravisseurs ont montré leur détermination. Mesrine estime qu'il tient la corde. Encore quelques efforts et le pactole tant convoité lui reviendra ainsi qu'à son complice. Toujours avec la même audace, il réussit à joindre Michel Lelièvre à son entreprise dans le quinzième arrondissement, rue des Entrepreneurs. Ce dernier est à sa main et il lui impose ses instructions.

Le 26 juillet dans la soirée, Michel Lelièvre a retiré le montant de la rançon à la Société Générale. Le directeur l'a au préalable assuré de sa discrétion. Puis il se rend à Asnières chez des amis, caché à l'arrière d'un véhicule, sous une couverture.

Le 27 juillet vers 7 heures 30, la Mercedes de Michel Lelièvre quitte la rue de la Fédération. Mais le

commissaire Lucien Aimé Blanc, qui suit l'affaire, a un mauvais pressentiment. Il fait monter une moto à hauteur de l'automobile. L'homme découvre que ce n'est pas le fils Lelièvre qui conduit, mais André Dubossage, un cousin de la famille, qui promène les policiers.

De son côté, Michel Lelièvre repart seul sans couverture, avec la rançon, fermement décidé à sauver son père. Cette fois, il est solide. Il a écouté son père qui lui avait déconseillé d'alerter la police et sa solitude le renforce. Il est conscient de l'importance de son rôle. Il ira jusqu'au bout. Il va parcourir près de sept cents kilomètres en escargot autour de la capitale. Le cercle s'agrandit : Chartres, Le Mans, l'Indre-et-Loire, et des chemins de campagne à découvert où il est aisé pour les truands de constater l'absence de protection policière.

Le piège se referme près de Chissay-en-Touraine, au lieu-dit Beaune. Un homme, surgi d'un taillis, braque Michel Lelièvre dans le plus pur style Mesrine. Le conducteur le reconnaît formellement. Les deux sacs changent de propriétaire. Dans sa fuite, Mesrine fait tout pour brouiller les pistes. Rien n'est laissé au hasard. Une rivière se trouvant à proximité, il va changer de rive sur une barque. Exactement la méthode qu'il avait employée avec son ami François Besse après le braquage du casino de Deauville.

Michel Lelièvre, heureux d'être encore vivant, rentre sur Paris. Mais il lui faudra rendre des comptes à Lucien Aimé-Blanc. Le lendemain à Clichy-la-Garenne, la ville où est né Jacques Mesrine, les ravisseurs libèrent leur otage vers 16 heures. Respectueux des ordres donnés par ses geôliers, Henri Lelièvre, après trente-huit jours de détention dans la ferme de Villefrancoeur, est enfin libéré. Mais peu lui importe le nombre de jours, il est libre. Le vieil homme choqué et prudent marche à pied, avant de prendre un taxi pour se rendre au cimetière Nord de Clichy-la-Garenne. Une fois arrivé à destination, il prend un peu de repos. Quelques dizaines de minutes.

Il respire, heureux de s'en être sorti. Il signalera sa présence, mais seulement vers 17 h 30. Enfin, il se décide à alerter sa famille.

Malheureusement, ses souffrances ne sont pas terminées. Il lui faut répondre aux nombreuses questions que ne manque pas de lui poser la police. Les flics veulent absolument retrouver le lieu de détention. Il ne sera localisé que le 30 novembre, soit plus de quatre mois après l'enlèvement. L'affaire a pris des proportions énormes. À la chambre des députés Alain Peyrefitte, alors en charge de la Justice, est chahuté. Raymond Barre, le premier ministre, doit monter au créneau pour défendre son ministre.

C'est alors sous l'impulsion des politiques que Maurice Bouvier, le patron de la police judiciaire va créer une coordination Mesrine. Cette cellule va regrouper l'OCRB, la BRI, et la BRB. L'office et les brigades devront partager les informations et tout mettre en commun afin de mettre un terme aux agissements de l'ennemi public numéro un.

Pour ce qui le concerne, Mesrine est plutôt tranquille. Avec Sylvia Jeanjacquot, il va enfin réaliser son rêve : vivre sans compter, une vie de milliardaire.

L'unité anti-Mesrine

Suite à l'enlèvement du milliardaire Henri Lelièvre dans la Sarthe, et devant leur incapacité à intervenir lors de la remise de la rançon, les services de police sont durement mis en cause. Les « canards » se déchaînent. Notamment, *Libération*, qui à la limite de la diffamation met en doute les capacités du gouvernement et du Ministre de l'Intérieur, Christian Bonnet.

La presse écrite et audiovisuelle dans son ensemble relate les « exploits » de l'ennemi public. Les journaux le considèrent volontiers comme un Robin de Bois. Il faut bien vendre du papier. La population pèse de tout son poids, cinquante pour cent pour, cinquante pour cent contre. L'opinion publique est troublée. En ces années-là, les Français étaient encore frondeurs.

Au ministère de l'Intérieur, Christian Bonnet tempête, le président Giscard d'Estaing gronde. Les ordres sont formels, il faut en terminer avec la guerre des polices. Des sanctions peuvent tomber. Des accords entre tous les services sont exigés. Les affaires en cours ont été délaissées. De quoi parle-t-on ? Est-il simplement question de l'unité des services de police, ou carrément d'une unité spéciale anti-Mesrine ? Sans doute un peu des deux. C'est le 10 août 1979 qu'est créée cette unité au Ministère de l'Intérieur. Les visages sont graves, les responsables de brigades sont mal à l'aise, et les carrières sont en jeu.

En effet, avant cette journée fatidique du 10 août, le mot d'ordre pour les services de police était simple : chacun pour soi et que le meilleur gagne ! Après cette date, le slogan a légèrement évolué, les impératifs également : tous ensemble et Mesrine pour tous. Coûte que coûte.

Cette résolution portera ses fruits, elle finira par

permettre de le localiser avec l'aide d'informateurs. La police réagit sans doute un peu tard. En effet, Jacques Mesrine a filé à l'étranger.

Mais un mois jour pour jour après la date de création de cette unité, le 10 septembre donc, Jacques, qui est revenu en France régler quelques affaires, agresse durement Jacques Tiller, journaliste à l'hebdomadaire *Minute*, à l'époque, connu pour défendre les positions de l'extrême droite. Cette agression est un pied de nez aux autorités, qui s'énervent. Elles semblent impuissantes à maîtriser le Grand. C'est le surnom donné par les policiers à un homme qu'ils souhaitent intercepter, mais aussi connaître davantage. Ce type qui les fait marcher sur les mains les intéresse. Certains vont jusqu'à penser qu'il aurait fait un bon flic. Mais que faire contre un homme déterminé, bénéficiant d'entregent, de relations douteuses et sans doute bien informées ? Et puis son culot, son audace et son sadisme inquiètent (*voir au prochain chapitre les maltraitances infligées à Jacques Tiller*).

En ce 10 août, Maurice Bouvier, le directeur de la police nationale coléreux, tire sur sa pipe nerveusement :

— Pourquoi ce gars n'a-t-il pas été canalisé dans sa jeunesse ?

Telle est la pensée générale qui court dans la tête des hommes présents. Robert Broussard porte son blouson des mauvais jours. Il attend sagement devant la porte à deux battants, recouverts de cuir clouté. Il est seul et son impatience est grande. Arrivent Serge Devos, que Broussard identifie sans se retourner à son pas lourd, et enfin Aimé-Blanc en retard selon son habitude, à la suite de ses rendez-vous nombreux et rapprochés. Juste avant, il avait garé son véhicule en catastrophe, jeté les clés au garde en lui disant :

— Tenez, faites au mieux, je suis en retard.

Maurice Bouvier, déjà dans le bureau ministériel, a conversé longuement avec son ministre de tutelle. Il a tenté de défendre ses commissaires, les responsables de

brigades, et ses hommes en général dont il estime qu'ils n'ont pas démérité, malgré leurs échecs. Christian Bonner le Ministre de l'Intérieur est courtois, mais il utilise quelques mots durs et des expressions imagées, du style : « Cessez un peu de tirer sur votre pipe du matin au soir, vous savez que le tabac affecte le cerveau. ».

Maurice Bouvier ne répond pas. Il encaisse. Il lui arrive de tenir ce genre de propos à ses hommes. Lorsque retentit un : « Planton, faites entrer. », ce sont Broussard, Devos, et Aimé-Blanc qui font leur apparition. Broussard se caresse la barbe nerveusement, Aimé-Blanc se passe la main dans sa chevelure frisée. Lors de cette réunion au sommet, les trois services de police les plus prestigieux sont représentés : OCRB, BRI, BRB.

— Écoutez-moi bien, Messieurs, le président Giscard est sur mon dos trois fois par jour.

— Monsieur le Ministre, Broussard et moi marchons du même pas dans un même but.

— Devos a raison, il n'y a pas de conflits entre nous.

Aimé-Blanc se marre intérieurement. Il a compris que son heure avait sonné lorsque le ministre lui assène :

— Giscard exige que cette guerre des polices cesse.

Les regards se tournent vers Aimé-Blanc, patron de l'OCRB, tenu pour responsable de l'échec de l'affaire Lelièvre.

— Aimé-Blanc, si j'en crois les rapports dont je dispose sur mon bureau, vous êtes en partie responsable de ce cirque.

— Monsieur le Ministre, j'exécute les ordres qui me sont donnés.

— Soyez prudent, Monsieur Aimé-Blanc, je vous ai toujours soutenu, mais à partir de ce jour, j'exige une coordination sans réserve de tous les services ainsi que de l'OCRB.

Les glottes montent et descendent à un rythme effréné. « Planton ! ». En silence et sans un regard, les trois commissaires sortent du bureau du ministre. Maurice Bouvier respire, ses hommes ne sont pas sanctionnés. Il

va donner des ordres impératifs à toutes les polices de France. Les flics locaux surveillent les carrefours. Ils sont « ferrailés », c'est-à-dire armés de mitraillettes. Pas évident d'arrêter un type qui se balade avec des grenades.

Faisant feu de tous bois, dès qu'une information crédible se présente, où que ce soit en France, des brigades descendent de Paris et se mettent en planque. Elles signalent leur existence, mais ordonnent aux commissariats d'effectuer leurs rondes sans rien changer à leurs habitudes. Et puis les pontes du renseignement sont également alertés. Tous les grands flics sont en accord. Arrêter Mesrine et le mettre hors d'état de nuire est la seule et unique priorité.

Mais devant l'incapacité des services à mettre la main sur l'homme, des bruits de couloirs commencent à courir et à s'amplifier. Les policiers parlent de protections ou de fuites qui parviendraient à l'homme recherché. Cette confusion sera fatale à l'ennemi public. La police de l'État se veut irréprochable, et ne veut pas être soupçonnée de complaisance à son égard. La police le prouvera en abattant sans sommation ce truand éminemment dangereux.

Le Duel

Je m'autorise ici un portrait rapide de Jacques Tillier pour l'avoir rencontré à Minute, ainsi qu'à la brasserie le Griffon, au 127 de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, où se situaient aussi à l'époque les bureaux de l'OCRB. Il m'est même arrivé de l'inviter à mon domicile et à ma table.

L'unité anti-Mesrine a renforcé les liens entre Lucien Aimé-Blanc et ses informateurs, dont Jacques Tillier. Le Rédacteur à *Minute* est plus que jamais décidé à jouer un rôle dans cette affaire. Mais qui est donc ce journaliste, certes talentueux, mais très manipulateur ?

Nous n'étions pas du même bord, mais nous travaillions tous deux sur le bateau des faits de société et de leurs dérives. Sa plume acerbe et son encre au vitriol déplaisaient. Dans le fond, je crois que Jacques Tillier aimait être haï. C'était son vice. Jacques Tillier est un journaliste anxieux, toujours aux aguets. Il est prudent et se livre difficilement. Il a l'œil perçant de l'aigle. Il aime fondre intellectuellement sur ses interlocuteurs, qu'il pèse d'un simple coup d'œil avec la précision d'un pèse-bébé. C'est un homme déterminé et un ancien contractuel de la DST. C'est cette formation qui l'a porté à traiter ensuite les faits divers dans la presse.

Jacques Tillier, tout comme Jacques Mesrine, cherchait à obtenir une large reconnaissance. Pour cela, il lui fallait le scoop, l'affaire du siècle. Mesrine et ses frasques étaient du pain béni pour cet homme. Les faux frères Jacques, dans leurs jacqueries, étaient l'un et l'autre prêts à toutes les audaces en utilisant s'il le fallait des procédés douteux. La brasserie *Le Griffon* était le lieu de rencontre d'une faune cosmopolite, où se croisaient policiers, truands, indicateurs, journalistes et, quelquefois,

le patron de l'OCRB, Lucien-Aimé Blanc lui-même. Il lui fallait bien venir aux nouvelles de temps à autre. Les jours de grands faits divers, le bar était difficilement accessible. Les photographes de presse et les rédacteurs s'y bousculaient. Ils attendaient les informations sur le trottoir.

Le système était bien rôdé. La hiérarchie fonctionnait parfaitement. Les jeunots allaient au charbon recueillir puis répercuter ensuite leurs informations aux responsables de pages des grands quotidiens. Ces derniers imposaient leur loi. Dans ce monde interlope, il était prudent de choisir ses voisins de bar. L'intox n'était pas rare. Un jeune reporter pouvait facilement se faire berner. L'ambiance au *Griffon* était vraiment particulière. Les reporters se retrouvaient ici en copains. On se remémorait une affaire glanée au 36 quai des Orfèvres ou bien un meurtre sinistre en rigolant et en se tapant amicalement dans le dos. La fréquentation de l'horreur nécessite souvent que l'on prenne de la distance. C'est ce que faisaient ces hommes, dont le métier était de couvrir les faits divers les plus sordides. Ici, les journalistes en attente de tuyaux tuaient le temps en balançant des mots moqueurs ou en faisant des blagues.

La plaisanterie préférée de Jacques Tillier consistait à passer derrière un consommateur du bar, lui pointer un doigt dans le dos en lui déclarant péremptoirement : « Haut les mains ou je te bute ». C'est ainsi que je me suis retrouvé dans cette posture sous le regard des consommateurs goguenards. Un genre de bizutage dont il était coutumier. Lucien-Aimé Blanc à ma gauche, blasé, silencieux, attendait la suite en souriant à demi. Quelques jours plus tard, Tillier me demande : « Je vais sous doute interviewer Mesrine, est-ce que tu me couvres ? ».

Mais il n'a pas donné suite à sa demande et ne m'a pas sollicité plus avant. En fait, Tillier est tombé dans un piège. C'était un coup organisé de toutes pièces par Mesrine. Il souhaitait frapper durement ce journaliste qui

écrivait des choses désagréables sur lui, et qu'il considérait comme une balance. Sans doute à juste titre. Jacques Tillier est, en effet, à la base de la localisation de Jacques Mesrine par la police. Un journaliste aux méthodes particulières...

À ce moment-là, Sylvia et Jacques vivent confortablement et se permettent quelques sorties dans des restaurants réputés. Mesrine va même jusqu'à prendre le risque de sortir sa dame chez *Maxim's*, le célèbre restaurant où l'on croise le gotha de la planète. Les fortunes qui comptent dans un univers qui ne compte pas. Il s'offrirait, le temps d'un soir, le luxe d'être de ceux-là. Paradoxe, audace, provocation, lucidité, confiance absolue, goût du risque, c'est le cocktail Mesrine.

Mais Jacques Tillier veille, il le veut son scoop, et il l'aura au risque de sa vie. Il publie dans l'hebdomadaire *Minute* un article fracassant qui devrait faire sortir Mesrine du bois. Mais ce dernier, qui fut sans doute, on l'a vu, d'esprit OAS à son retour du service militaire, a viré très à gauche au contact de Charly Bauer. Avec son ami, il prend, à juste titre, fait et cause contre les QHS. Jacques Tillier et l'hebdomadaire deviennent des adversaires qu'il estime à sa hauteur, tout en servant son image politique auprès du public.

Le pedigree de Jacques Tillier, un ancien policier, ne plaide pas en sa faveur. Les articles du journaliste-flic provocateur agacent Mesrine. Par ailleurs, Tillier a filoché la femme de kiki, complice de l'enlèvement raté du président Petit. Il a vu juste. Kiki est resté en rapport avec son mentor et s'est mis en équipe avec un nommé Carbo, dit « Nounours », brocanteur à la porte Clignancourt.

Suite à l'article incendiaire paru dans *Minute*, Mesrine souhaite vivement rencontrer le journaliste. Le 9 septembre 1979, Tillier informe Lucien-Aimé Blanc de son rancard. Cependant, il cache le lieu de la rencontre. Rendez-vous est pris, au *Chat noir*, rue Saussure, entre

Tillier et Carbo. Par téléphone, on leur indique de se rendre place Champerret, où Kiki prend la relève et amène Tillier près de l'église Saint-Vincent-de-Paul, à Clichy. Ce lieu est bien connu de Mesrine qui y a vécu une partie de sa jeunesse.

Tillier est pris en charge par un autre complice, Charly Bauer, dans un véhicule R.14. Mesrine est au volant, direction l'autoroute du Nord et la forêt d'Halatte. Tillier parle. Il tente d'engager un dialogue des plus courtois. Tillier critique les flics. Mesrine écoute et se contente d'enregistrer ce que lui dit le journaliste. Et ce dernier s'angoisse un peu quand le véhicule emprunte un sous-bois. Tillier est descendu de voiture et emmené dans une carrière, une champignonnière désaffectée. Après cent cinquante mètres, les hommes arrivent dans une jolie salle voûtée. Les deux complices allument quelques bougies sur une pierre.

Jacques Tillier aiguisé, mais les nerfs à fleur de peau, a compris que la partie va être dure à jouer. Le plaisir de Mesrine consiste, quand il tient une balance ou un ennemi héréditaire, à le faire se dévêtir, à le mettre nu au sens propre pour l'humilier.

Quelle joie pour le truand de passer les menottes à un ancien de la DST ! Il joue au flic, c'est lui qui interroge, questionne, qui photographie son détenu sous toutes ses facettes. Il a inversé les rôles. Il obtient des informations, des adresses de grands policiers et de balances du milieu.

Jacques Tillier est humilié, torturé. Sa vie est en jeu. Il sait qu'il a en face de lui un tueur patenté. C'est alors que Mesrine sort une arme et tire 3 fois : une balle dans le bras afin qu'il n'écrive plus, une balle dans la joue pour qu'il se taise, et une balle dans la jambe pour qu'il ne mette plus ses pas dans les siens. Il utilise une arme de petit calibre. S'il avait vraiment voulu tuer Tillier, il aurait choisi une arme plus redoutable. On retrouve là le côté sadique de l'homme qui, quand il le juge nécessaire, n'hésite pas à infliger le maximum de souffrances à ses

victimes. Jacques Tillier trouvera la force de se traîner à l'orée de la forêt d'Halatte où un automobiliste de passage préviendra les services de secours et la police. Il confirmera et donnera le nom d'un de ses agresseurs : Jacques Mesrine.

Première quinzaine de septembre, la cellule anti-Mesrine est créée et réunit Maurice Bouvier, Directeur central de la police judiciaire, Honoré Gévaudan, son adjoint, Robert Broussard, Charles Pellegrini, Lucien-Aimé Blanc, Georges Moréas, et Mirelle Ballestrazzi du commissariat de Creil, qui fut la première sur les lieux en forêt d'Halatte. La première manche est perdue par Jacques Tillier, qui se retrouve lourdement blessé et hospitalisé, mais vivant. Déjà, dans sa tête de battant, il envisage sa revanche. Certes, pour le premier round, on donne un net avantage aux points à Jacques Mesrine. Tillier a frôlé le K.O.

Mais le second round sera fatal à Mesrine. Tillier a peaufiné avec l'aide de « Lulu », son manager, un retour en force et avec d'autres... Toujours à la pointe du combat, sur des informations qu'il garde confidentielles, il indique à Lucien-Aimé Blanc qu'un surnommé « le Blond », détenu à Fleury-Mérogis, serait prêt à négocier sa condamnation contre des révélations concernant le complice de Mesrine. Grâce à cette information, Lulu identifie Charly Bauer. L'OCRB remonte alors à Renée Gindrat, professeur de lettres et gauchiste.

Cette jeune femme de trente-six ans est maman d'une petite fille, dont le papa n'est autre que Charly Bauer. Une filature se met en place et mènera à la localisation de Mesrine. La suite est connue, avec l'exécution en place publique. Il est indéniable que Jacques Tillier a joué un rôle prépondérant dans cette affaire. C'est grâce à la « qualité » de ses renseignements que la police est venue à bout de l'ennemi public numéro un.

Et forcément des questions se posent :

Est-ce bien le rôle d'un journaliste que d'alimenter les services de police ? La réponse est non.

Tillier, en provoquant Mesrine et en obtenant son scoop, avait-il l'intention de rester dans le cadre de sa déontologie professionnelle ? La réponse est oui, car rien ne prouve le contraire.

Après avoir subi les agressions et humiliations de Mesrine, Tillier était-il en droit de régler ses comptes ? La réponse est oui. Dans la mesure où il a laissé les autorités agir, sans intervenir.

Chacun d'entre nous porte un jugement sur cette affaire. Quoi que nous en disions. Néanmoins, gardons-nous de toute condamnation. Observons ceux qui ont cette lourde responsabilité. La réalité est bien trop complexe pour être jugée à l'emporte-pièce.

Mesrine et la Presse

Arrêtons-nous un instant, à la suite de l'histoire de Jacques Tillier, sur les rapports qu'entretenait Mesrine avec la presse. C'est un vrai communicant qui fabrique les événements qui le concernent. Très imbu de sa personne, il n'admet pas la moindre remarque ou critique qui puisse porter atteinte à son image. Il cherche à garder le contrôle de sa communication avec l'habileté d'un grand publicitaire. Ses relations avec Maître Davoust au Canada, son avocat-conseil, également propriétaire de l'hebdo *Photo Police*, ont éveillé en lui des possibilités d'exploiter la presse au mieux de ses intérêts.

Au Canada, il avait déjà fait des déclarations tonitruantes sur les conditions inhumaines des détentions de haute sécurité. Jacques sait que, d'une manière ou d'une autre, les journaux noirciront du papier pour parler de lui. Alors, autant en profiter et les alimenter lui-même.

La déontologie journalistique, concernant le secret professionnel, a pour seul but de protéger les sources. Sur cette base, Jacques Mesrine a utilisé des journalistes, satisfaits quant à eux d'obtenir des informations de première main. Il avait vite compris que les bons papiers le concernant ne pouvaient que le servir. Mesrine voulait sortir du rang, être reconnu. Il portait à bout de bras son destin. Sa vocation était simple : être le premier.

En se fourvoyant dans le banditisme, il a trouvé sa voie, ses penchants naturels se sont libérés. Il est devenu ennemi public numéro un et tenait à le faire savoir. Lire ses propres exploits, voir ses photos à la Une des quotidiens : quoi de plus valorisant pour un homme qui s'est fait tout seul ?

Jacques Mesrine a toujours pris un malin plaisir à narguer les services de police. Il sait pertinemment que

sa trombine, à la Une des journaux, se retrouvera immanquablement sur les bureaux des principaux patrons de services de recherches, ainsi qu'au Ministère de l'Intérieur et de la Justice. Jacques Mesrine a, une fois encore, repoussé les limites en agressant durement Jacques Tillier, journaliste à *Minute*.

Mesrine se permet de choisir les journaux avec lesquels il communique. Pour sa lutte contre les QHS, il choisit *Libération* et le journaliste Gilles Millet. En revanche, il offre à *Paris Match* un papier un peu plus people alors qu'il est en cavale. C'est un luxe que peu de truands peuvent s'offrir. Il faut donc toujours avoir à l'esprit le fait que Mesrine n'abandonne jamais l'image qu'il donne au public. Que c'est une préoccupation constante.

Ainsi, son ouvrage autobiographique, *L'instinct de mort*, écrit en haute sécurité, doit être lu avec beaucoup de prudence. Mesrine, retenu en détention, est condamné à rédiger ce livre. Le contrôle incessant de l'administration, le milieu carcéral et les codétenus, tout cela le pousse à s'épancher. En écrivant, il peaufine son personnage, projette sa légende, et s'enferme dans un jeu de rôle dont il était à la fois l'auteur et l'acteur principal.

La raison funèbre

Le poète est mort : « Moi je suis mort les armes à la main. Même si peut être, ça je n'en sais rien, je n'ai pas eu le temps de m'en servir, parce que les policiers m'ont tué avant même que j'aie eu le temps de mettre la main sur mon revolver, il faut dire une chose : si j'avais eu le temps de mettre la main dessus, je m'en serais servi. Peut-être que je m'en suis servi, puisque cette cassette est prémonitoire. Je ne peux quand même pas envisager ce qui m'est arrivé, ce qui arrivera... La seule chose que je sais, c'est que si tu écoutes cette cassette, c'est que je suis dans une cellule dont on ne s'évade pas, et à la finale, je resterais un exemple. Alors, c'est ça qui est terrible, c'est que certains ont fait de moi un héros et il n'y a pas de héros dans la criminalité. »

Ce texte était destiné à sa compagne Sylvia Jeanjacquot. La poésie s'insinue comme l'eau avec délicatesse dans les corps les plus durs. Les prémonitions de Mesrine, identiques à celles des poètes maudits, sur le fond révèlent une lucidité qui provoque pour le moins une réflexion.

Alors que, en cette année 1979, son départ pour un pays étranger est envisageable, il semblerait qu'il ait laissé sur le tapis vert ses jetons. Qu'il ait passivement regardé la roulette tourner et attendu la phrase fatidique : « Rien ne va plus ! » Sans doute que le joueur qu'il était se refusait à quitter la partie. Cependant, il savait forcément que, en restant en France, il était perdu.

Il est 15 heures 15 quand Robert Broussard donne cet ordre sur les fréquences radio de la BRI et de l'OCRB : « Intervention, intervention. ».

C'est la fin de Mesrine. La décision a été prise en amont par le Directeur central de la police judiciaire,

Maurice Bouvier, sur instructions du Ministre de l'Intérieur, qui dispose lui-même du feu vert de la Présidence. L'application légale de cette consigne revient au procureur de la République. À ce sujet, Georges Moréas, un flic respectable membre de l'OCRB, signale que le Procureur de la République a défini l'opération en donnant une interprétation pour le moins particulière, voire audacieuse, du Code pénal.

Le procureur invente, tout spécialement pour Jacques Mesrine, un « droit à la légitime défense permanente ». Mesrine était-il plus dangereux que d'autres truands de haut vol ? Non, mais il était incontrôlable. Fallait-il l'abattre à bord de son véhicule ? À la vue des moyens mis en œuvre, on se rend bien compte que la question ne s'est pas posée, en tout cas pour les services de police qui ont monté l'opération. Jacques Mesrine était condamné à mourir sur le coup.

L'organisation, la logistique, le matériel, les hommes déterminés à abattre cet individu dangereux pour la société, et ces flics disposant d'un blanc-seing de leur hiérarchie : tout était en place pour que le Code pénal soit bafoué, sali. On peut s'interroger. Est-il normal que les politiques s'octroient le droit d'interpréter librement les codes qu'ils ont eux-mêmes élaborés ?

Quoi qu'il en soit, quand une autorité judiciaire, comme un procureur de la République, tient de tels propos et autorise les services à sortir du cadre conventionnel, ces instructions sont respectées à la lettre. D'autant que les hommes de Broussard et de Lucien-Aimé Blanc n'exercent pas ce métier pour terminer sous les balles d'un truand.

Cette pratique inacceptable de la justice a déclenché dans la population une colère contrôlée, mais bien présente et bien marquée. Dès le début de la fusillade, les femmes et les hommes sur place restent figés. Ils sont surpris d'entendre les détonations qui proviennent d'un camion bâché.

La cible est un véhicule privé. À la fin de la fusillade, les

passants se ruent sur la voiture criblée d'impacts. La foule, curieuse, est impatiente de comprendre ce qui vient de se dérouler. On comprend bien vite qui est la victime de cette étrange fusillade : « Mesrine, c'est Mesrine ! »

Les gens découvrent que l'ennemi public numéro un a été assassiné. L'émoi est grand. En effet, la foule est abreuvée par les vieux clichés véhiculés par la presse et confortés par Mesrine lui-même, qui le présentent comme un Robin des Bois ou un Mandrin. Dans les immeubles alentours, les fenêtres s'ouvrent, les hommes descendent voir le corps. Un vieil homme dans la cohue déclare même : « C'est comme ça qu'ils tuaient les résistants ! ».

Les touristes sortent leurs appareils photo, et s'approchent sans gêne de la voiture. Les flics en képi sont débordés. Les journalistes arrivent dans la foulée. Surpris par les caméras, sans plus, Robert Broussard esquisse un sourire. Il a préalablement respiré un grand coup : Mesrine avait deux grenades quadrillées et dégoupillées à ses pieds. Comment peut-on faire prendre de tels risques à la population ainsi qu'aux services de police ? Si Mesrine avait pu atteindre l'une d'elles, des dizaines de gens seraient morts brutalement Porte de Clignancourt. Heureusement, la ceinture de sécurité l'a empêché d'atteindre ses armes de protections favorites. L'efficacité du tir a fonctionné parfaitement.

La population continue de s'agglutiner, les piétons, au milieu de la rue, bloquent les voitures. Les conducteurs s'interrogent. Ils descendent de leurs véhicules et se mêlant aux premiers curieux et aux policiers, s'exclament : « C'est Mesrine, c'est Mesrine ! » Ces mots résonnent et se répandent en ondes concentriques. Le corps sera, sans ménagement, sorti de la voiture. Étendu à même le sol, comme un trophée, il restera là des heures, baignant dans une mare de sang à la vue de tous ces inconnus. Faute de poser un pied sur la « bête »,

un flic plus zélé que les autres, tentera de porter le coup de grâce à un homme déjà mort en sonnant l'hallali. Il vise la tête, mais la balle passe à côté.

Les journalistes arrivent à flots, les questions fusent, les réponses évasives ou de connivence ne satisfont personne. Le peuple étonné ne peut pas comprendre qu'un homme soit abattu en pleine journée sans prendre garde aux passants. Est-ce ainsi que travaille la police ? Cinquante policiers déployés sur les lieux, une vingtaine de voitures banalisées et planquées dans les rues adjacentes, appartenant à d'autres services de police, étaient-elles nécessaires pour arrêter un homme et sa compagne ? Si les Renseignements généraux avaient été consultés, leur avis aurait changé la donne. Ils auraient prévu les conséquences d'une action, certes efficace, mais hors normes. Peut-être n'ont-ils pas été consultés. Si c'est le cas, pourquoi ?

Le champagne débouché un peu rapidement a surpris certains responsables. Pour Roger Letailanter, patron de la Brigade mondaine, cet empressement à « célébrer » la victoire définitive sur Mesrine est mal venu, voire choquant. Robert Broussard est nommé préfet hors cadre quelques mois après cet exploit. Mais rien ne montre qu'il ait pu être au courant, en amont, de cette promotion.

Cette opération a été l'aboutissement d'une longue traque où des dizaines de poulets ont apporté leur grain. Mal terminée, elle n'a pas fait honneur aux hommes de valeur que sont dans leur ensemble les policiers français. Nous étions à trois jours de l'affaire Boulin, deux exécutions qui troublent le respect que l'on devrait avoir des politiques, hommes et femmes, à qui nous accordons notre confiance.

Cette opération a eu une conséquence assez inattendue : près de trente ans après, Jacques Mesrine est toujours considéré par une partie de la population comme un mythe.

La mort de P'tit Loup

Jacques Mesrine sort du 35-37 de la rue Belliard, dans le dix-huitième. Sylvia Jeanjacquot et son chien Fripouille suivent, puis le couple inverse les positions. Ce vendredi après-midi du 2 novembre 1979, le temps est maussade. C'est le jour des défunts. Il jette un regard panoramique dans cette rue à sens unique qu'il connaît bien. Instantanément, il comprend que quelque chose se passe. Il y a des encombrements inhabituels, et il voit des visages inconnus. La meute est là, invisible, il pressent la traque. Le flic a une odeur, celle de la crainte qu'il inspire. Cet après-midi respire le danger.

Robert Broussard, sur le même trottoir, voit apparaître tout d'abord Sylvia Jeanjacquot puis Jacques à quelques mètres derrière. Pris de cours, il baisse la tête et passe outre. Il sait que, dans un quart d'heure, la fin de Jacques Mesrine est programmée. Ce n'est pas le moment de se faire repérer et d'entraîner une bavure. Pourtant, Jacques Mesrine aux aguets reconnaît son ennemi personnel. Il fait semblant de ne pas le voir afin de protéger Sylvia. Il est certain que Broussard n'est pas seul. Ce genre d'attitude entre deux adversaires se produit quelquefois. On trouve de nombreux exemples. Juste après le débarquement en Normandie, des chefs de formations évitèrent des bains de sang en laissant les unités se croiser, l'une montante, l'une descendante, séparées par de simples haies.

Le premier qui défouraille est un homme mort. Jacques porte toujours en bandoulière cette fameuse sacoche protectrice où se trouvent des grenades. Si elles devaient éclater, elles éclabousseraient femmes, enfants, vieux du quartier, et ces promeneurs venus d'ailleurs. Broussard le sait. Mesrine réalise la situation, jette un coup d'œil à sa compagne, et lui offre un sourire

de confiance. Elle le connaît bien, et l'accompagnera jusqu'au bout de la route si courte ce jour.

Sa BMW, immatriculée 83 CSG 75, connue des agents du service public, était régulièrement verbalisée pour stationnement gênant ou dépassement d'horaire. Sous l'essuie-glace côté conducteur se trouvent entassés les seuls papillons que l'on trouve à Paris en automne. Jacques les libère d'un geste au gré du vent. Il est 15 heures 4. Un coup d'œil dans le rétroviseur, et la sortie du loup solitaire est orchestrée. En mémoire, il se souvient du temps où, à deux kilomètres à vol d'oiseau, ses copains de la communale l'appelaient P'tit Loup. Mesrine n'a pas que la baraka. Il gamberge, ne laisse rien au hasard dans sa vie de truand. La fatalité, il joue avec elle dans les clandés ou les casinos. Un peu comme une compensation. On ne gagne pas contre la société. Même démocratique, elle reste souveraine.

L'homme aux cent visages sait que la camarade lui a fixé rendez-vous. Sa dernière figure, il va l'exercer, croit-il, avec sa classe coutumière, son charme de voyou. Un tel dispositif mis en place dans sa rue doit avoir un aboutissement fatal. Même si de toute façon, il a toujours envisagé de mourir les armes à la main. Accompagné, suivi, poussé vers son tragique destin, calme, il inspecte les lieux du regard, ne cherche pas à fuir, la circulation ne s'y prête pas. Lucide, il conduit calmement sa BMW. Il a l'intention de tourner à gauche afin de prendre la direction de Saint-Denis. C'est alors qu'apparaît sur sa gauche une camionnette bleue de marque Saviem. Le chauffeur klaxonne et demande le passage. Des témoins prétendent que ce dernier a forcé la route en faisant une queue de poisson à la BMW. Le Grand observe les alentours, calmement, il laisse passer le véhicule bleu. Il se positionne derrière et s'aperçoit qu'elle est bâchée. Il a un pressentiment. Il observe le carrefour qu'il connaît bien pour l'avoir emprunté à de nombreuses reprises depuis ses dix-huit ans. La circulation semble inhabituelle, embouteillée, lente. Jacques va

devoir choisir une direction pour sortir de Paris, où il pourrait, s'il était nécessaire, disparaître de la vue de pisteurs. Il est 15 heures 15, porte de Clignancourt.

Brusquement, c'est la guerre. La bâche de la camionnette a été relevée rapidement, quatre policiers formés en peloton d'exécution abattent l'ennemi public numéro un. Aucune chance de se rendre. Surpris, il s'écroule, le corps criblé de balles. Sylvia Jeanjacquot, blessée au visage, perdra un œil, tandis que son chien Fripouille, innocent, mourra après quelques soubresauts. Il ignorait les risques de vivre avec un truand. Des policiers donneront libre cours à une joie libératoire, angoissés qu'ils étaient par cette opération. L'exécution a parfaitement réussi, Mesrine est là, dans une mare de sang. Il n'a pas eu le temps d'utiliser ses grenades. Les exécuteurs patentés sont François dit « le corpulent », un Corse nommé Casarno, et l'actuel patron du RAID, Jean-Louis Flamenghi, alors commissaire divisionnaire. Le quatrième serait décédé. Le chauffeur de la camionnette s'appelait Lambert. Au passage, il est bon de rappeler que c'est Robert Broussard qui a créé le RAID (Recherche, Assistance, Intervention, Dissuasion) en 1985.

Le RAID a réalisé des interventions exceptionnelles, avec des hommes aguerris, aux qualités humaines remarquables. Cet organisme d'élite a sauvé des vies avec le risque de perdre des membres de leur corps. Les volontaires pour prendre part à l'exécution de Mesrine étaient nombreux. Seuls les meilleurs tireurs et les hommes les plus silencieux ont été retenus. Deux d'entre eux sont corses.

Jacques Mesrine, le prince de la provocation, avait prévenu Robert Broussard : « la prochaine fois, ce sera toi ou moi. ». Robert Broussard, le patron de la BRI, est maître sur Paris et sur la grande couronne. Il n'a laissé aucune chance à ce truand, ce voyou, ce tueur qui lui avait promis un duel à mort. La camionnette bleue a été spécialement surélevée afin de permettre le tir efficace

des projectiles, compte tenu de la qualité de résistance du pare-brise de la B.M.W. A noter au passage que ce véhicule spécial a été aménagé le lendemain jour du décès de Robert Boulin.

Valéry Giscard d'Estaing, le Président de la République, Christian Bonnet, le Ministre de l'Intérieur, et Maurice Bouvier, le Directeur de la Préfecture de police, avaient en des termes suffisamment clairs donné leur aval concernant la reddition sans risque, ou la mise à mort de l'ennemi public numéro un.

La mise en œuvre revenait à Robert Broussard, à ses hommes, ainsi qu'à ceux de l'OCRB, qui avaient localisé l'homme le plus recherché de France. Lucien-Aimé Blanc, grand flic à l'ancienne, aurait quant à lui souhaité une arrestation en souplesse ou par surprise.

Les voisins de Jacques Mesrine

Mesrine, activement recherché après l'agression de Jacques Tillier et l'enlèvement du milliardaire Lelièvre, est resté dans son dix-huitième arrondissement, où il a ses habitudes. Il prend en location un deux-pièces de quarante mètres carrés au cinquième étage d'un immeuble bourgeois, rue Belliard. De là, il peut surveiller la rue sans être vu. Cet appartement lui convient car en cas de fuite, en passant par la fenêtre de la cuisine à l'arrière de l'appartement, il peut, à l'aide d'une gouttière fabriquée par ses soins, passer du cinquième au troisième, atteindre le toit d'un entrepôt, et disparaître une fois encore dans son bocage à lui, le dix-huitième arrondissement. Un des deux mondes avec la Normandie où il circule en connaissance des lieux et des personnes.

Aucun de ses voisins n'a un instant imaginé qu'il vivait en bonne intelligence avec l'ennemi public numéro un. Mesrine est courtois, il ouvre la porte de l'ascenseur aux dames. Son attitude nonchalante ne laisse rien voir du truand de haut niveau qu'il est. Habillé discrètement, en pull et pantalon, cheveux noirs, barbu, il revient assez souvent à des heures régulières en bon employé qu'il est censé être. De retour au domicile vers 18 heures 30, il donne l'impression de sortir de son travail.

Un couple, qui demeure à l'étage inférieur, entend dans la cuisine des bruits de chutes de billes, le soir après le dîner et jusqu'à minuit. « Jacques, ne fais pas ça sur la moquette ! ». Mesrine obéit et travaille ses outils dans la cuisine. Avec son petit matériel, il lime, coupe, remet en place quelques roulements à billes, et contrôle l'état de ses grenades. Ce léger trouble de voisinage n'a pas alerté les fameux locataires. Cet aimable voisin est vraiment charmant... L'immeuble dispose de deux

ascenseurs : le premier est destiné aux personnes, et le second, plus volumineux, est utilisé pour les déménagements. Les habitants de cet immeuble ont tous croisé Jacques Mesrine sans jamais le reconnaître.

Un voisin se souvient de Mesrine pestant quelques jours avant le 2 novembre 1979, la journée qui lui sera fatale. Près de sa camionnette blanche, il tempête contre les voyous qui lui ont volé son autoradio, un modèle un peu particulier qui lui permet d'écouter les conversations des policiers sur leurs fréquences. « Je vais porter plainte ! » En fait, il donne le change, car il craint que ce ne soient les services de police qui aient simulé un vol afin de lui supprimer un moyen d'information. Un autre voisin déclare à son épouse dix jours environ avant la mort de Mesrine :

— T'as pas vu, on dirait qu'il y a des flics partout.

— Non, je n'ai rien remarqué.

— Regarde les gars dans les voitures, et le mendiant là, on ne les voyait pas avant. Il va y avoir une grosse arrestation dans le quartier.

Mesrine, toujours aux aguets, s'est rendu compte des surveillances et a vite compris qu'un tel déploiement doit le concerner. C'est la raison pour laquelle il a repris sa sacoche avec ses grenades. Le couple qui demeure au quatrième étage et qui tient un restaurant, entend à la radio l'information de la mort violente de Jacques Mesrine. Un ami leur téléphone pour leur dire : « C'est chez vous que ça se passe. » Il a vu les images de l'immeuble de ses amis à la télévision. La locataire tente de se rendre à son domicile, mais l'immeuble a été évacué rapidement et la rue Belliard est bloquée des deux côtés avec interdiction de passer.

Les résidents sont priés d'attendre, ainsi que ceux qui veulent rencontrer des amis ou voir des commerçants dans cette rue. Les curieux s'agglutinent en masse contre les barrières de sécurité. La police fait front. Les quolibets, voire les insultes, fusent venant des hommes et des femmes informés de la mort de leur Robin des Bois.

L'après-midi sera chaude. Enfin, vers 20 heures, les locataires et propriétaires de la rue sont invités à rentrer à leur domicile.

L'appartement de Jacques Mesrine, une fois ouvert, laisse les services de police perplexes. Le service de déminage découvre que l'ouverture de la porte pouvait déclencher une grenade. Un matelas, par un système de cordage, se mettait en place automatiquement. L'appartement est un authentique bunker, selon un brigadier chargé de déménager le logement. Ce deux pièces modestement meublé comporte un arsenal d'armes, une gouttière pour fuir, des lingots d'or, et une importante somme d'argent. La police découvre également une bonne dizaine de faux passeports, mais aussi un vélo d'appartement, du whisky, et du Cointreau, ainsi que les inévitables bouteilles de champagne.

Les policiers y trouveront également des enregistrements dont un, émouvant, destiné à Sylvia qui comporte cette phrase connue, mais d'une grande lucidité : « si tu écoutes cette cassette, c'est que je suis dans une cellule dont on ne s'évade pas. ». Du pur Mesrine dans le texte.

Mort à Bichat ?

Jacques Mesrine est abattu, porte de Clignancourt, à Paris. Il est 15 heures 30. Il a la tête penchée sur le côté droit, le visage ensanglanté, inerte, et le bras gauche ballant le long du corps. Il est sorti de sa voiture sans ménagement et allongé à même le sol, gisant parallèlement à son véhicule. Sa perruque enlevée est posée sur le capot de sa voiture. Cette image fait penser à un scalp, un trophée. Un chauffeur de taxi stationne contre son gré à une dizaine de mètres. Il affirme avoir vu un bras de Mesrine se relever. Ce qui pourrait expliquer l'inexplicable, cette tentative de coup de grâce donnée au Grand Jacques par un policier. Libre aux bonnes âmes de penser qu'en fait il souhaiter éviter à Mesrine une agonie trop lente. Tuer un homme, même au nom de la loi, n'est pas sans conséquence, et, a fortiori, en place publique.

La foule s'amasse autour des premiers témoins. Ensuite s'amalgament les curieux. Le bruit court : « C'est Mesrine, c'est Mesrine... ». La nouvelle se répand dans le public. Un public assourdi par le son strident des sirènes de police et des ambulances. La difficulté pour ces véhicules est de fendre la masse des hommes et des femmes, attachés à leur barrière et tentant de grappiller quelques images de ce bien triste spectacle. Celui du cadavre d'un personnage qui a défrayé la chronique. Les secours arrivent avec retard. Le petit peuple en est la cause.

Enfin, le corps inerte de Jacques Mesrine est déposé sur un brancard et enfourné dans une ambulance. Le responsable médical exige que le corps soit transporté en urgence au service de réanimation de l'hôpital Bichat, à Clichy. L'armada des voitures de police et des ambulances est aussi impressionnante que celle d'un

chef d'État, selon ce que raconte une infirmière. Bichat doit libérer une place au service de réanimation afin de recevoir Jacques Mesrine, dont certains médecins prétendent qu'il peut survivre à ses graves blessures.

Les aides de soins et les infirmières n'ont pas accès à Mesrine. La chambre de réanimation est interdite au personnel. Seuls des médecins spécialisés pénètrent dans cette pièce étroitement surveillée. Le bruit court dans les services qu'il est vivant, qu'il est possible de le sauver. Les cas ne sont pas rares où la médecine et les chirurgiens ont réalisé des miracles. Des individus, que l'on croyait mortellement blessés, doivent leur survie aux hommes en blanc, dont le seul but consiste à préserver la vie de ceux qui leur sont confiés. Tout sera mis en œuvre pour sauver l'ennemi public numéro un. Des journalistes attendent. Ils sont tenus à l'écart. Pour leur part, ils ne doutent pas du décès de Mesrine. D'autres patientent déjà à l'Institut médico-légal.

Dans l'après-midi, les chirurgiens renoncent et maintenant, la légende va courir plus vite que son ombre. Jacques Mesrine, dans sa grande générosité, a fait don de ses organes à la médecine. Des chirurgiens auraient ouvert la boîte crânienne dans le but de prélever le cerveau afin de l'étudier. Ce qui est certain, c'est que le corps sera discrètement transféré au Val-de-Grâce, en attente des services de la morgue. Une photo très explicite, où l'on distingue le cadavre de Jacques allongé sur le dos, permet de voir les impacts de balles sur sa poitrine et sur un bras. Il n'y a absolument aucun doute à avoir, la démarche policière consistait à abattre l'ennemi public numéro un.

Dans les couloirs de l'hôpital Bichat, certains bruits se répandent. Certains affirment que Mesrine n'est pas mort. Qu'il a été transféré vivant et qu'un autre corps a été déposé à sa place. Ces délires se multiplient et le temps qui passe n'y fait rien. Un jeune homme de vingt-cinq ans est persuadé de l'avoir rencontré à Nice, sur la promenade des Anglais. Un autre raconte l'avoir vu en

Normandie habillé d'un blouson, avec un bouc et des cheveux ébouriffés, tout le portrait de Mesrine à quarante ans. Les témoins qui relatent ces rencontres oublient que Jacques est né en 1936, et qu'il aurait soixante-douze ans. Les fantômes conservent l'âge de leurs artères, les légendes n'ont pas d'époque.

Les vieux truands de haut niveau, qui n'ont connu que la gloire des maisons de détention entrecoupée de quelques années de liberté délirante, jaloussent ce type qui les a snobés. Mesrine avait du relief, de l'épaisseur, et du panache. Il a pris des risques insensés et a réussi à s'attirer la sympathie du public. Ce qui a fait la « gloire » de Jacques Mesrine, c'est son physique, son charme, son bagout, mais aussi ce côté tortionnaire sadique qui le faisait craindre des plus durs. Cette image de tueur, il la véhiculait et savait l'utiliser. Elle lui a servi à se faire respecter du milieu.

Mesrine est mort de sa belle mort, c'est celle qu'il avait choisie. Voilà pour la version Mesrinienne.

Pour la version officielle, le corps inanimé de Mesrine aurait été dirigé au commissariat du 18^e arrondissement de Paris. Peu de temps après, Robert Broussard, en visite contrôle dans ce même commissariat, en désignant le corps sans vie de Jacques Mesrine, aurait déclaré dédaigneux : « Embarquez moi ça à l'I.M.L. » (Institut Médical Légal).

Deux affaires d'État à trois jours d'intervalle

Le 30 octobre 1979, Robert Boulin, alors Ministre du Travail du gouvernement de Raymond Barre, est découvert mort dans l'étang rompu de Rambouillet, à un mètre de la berge où la profondeur de l'eau est de cinquante mètres. Suicide, meurtre, assassinat : près de trente ans après, tout est flou. Les différentes enquêtes, volontairement ou non, ont troublé ce dossier en friche.

À cette époque, Valéry Giscard d'Estaing, le Président de la République, et Jacques Chirac, le Maire de Paris, se déchirent pour emporter le leadership de la droite. Leur dispute permettra à François Mitterrand de devenir Président en 1981, Chirac ayant fait voter une partie de ses troupes à gauche. Une manœuvre directement issue de cette guerre des chefs à droite vise Robert Boulin, l'homme qui monte.

Giscard envisage d'en faire son Premier ministre alors qu'il est issu des rangs du RPR de Jacques Chirac. Les adversaires de Giscard cherchent donc à déstabiliser Robert Boulin, considéré comme un politique irréprochable, mais qui s'apprête à devenir un transfuge embarrassant pour le parti gaulliste. Le RPR a bien compris le subterfuge. Si Giscard nomme Robert Boulin Premier Ministre, il affaiblit les troupes du mouvement gaulliste et se positionne pour un nouveau mandat de Président de la République. Une cabale est donc montée de toutes pièces. Et c'est par l'affaire immobilière dite de Ramatuelle qu'on tente d'abattre Robert Boulin.

Ce cas est traité en juillet 1974, par le juge Renaud Van Ruymbeke, un jeune promu qui fera parler de lui au cours de sa carrière par son intransigeance et son

sérieux. Il fait partie de ces magistrats qui ne craignent pas de se mettre les mains dans le cambouis afin de traiter les dossiers au mieux, ce qui lui vaudra quelques déceptions en fin de carrière.

Ce dossier semble accabler Rober Boulin. En fait, c'est un nommé Henri Touret, promoteur immobilier, proche de Jacques Foccard, le patron du SAC (Service d'Action Civique) à la main de Charles Pasqua et proche de Jacques Chirac, qui sera condamné à quinze ans de réclusion par contumace. L'affaire est simple : Henri Touret vend devant notaire un terrain situé à Ramatuelle à Robert Boulin. Mais cette vente est contestée par un particulier et Touret s'enfuit en Espagne. Robert Boulin a reconnu la main du SAC qui cherche à le compromettre. Mais l'organisation n'y parviendra pas et devra donc user d'autres méthodes.

Le 29 octobre 1979, Robert Boulin sort de son coffre ministériel différents dossiers, il les dépose à son domicile, et se rend à un mystérieux rendez-vous, dont il ne reviendra pas. Bertrand Boulin, son fils, a déclaré avoir vu son père sortir des documents concernant Elf, Dassault, la Sécurité sociale, et l'Arabie Saoudite, en septembre 1979. Ces dossiers concernaient l'organisation de facturations de sociétés françaises et étrangères qui alimenteraient des partis politiques, et surtout le RPR. Quant à Colette Boulin, l'épouse, elle affirme que des pressions ont été exercées sur elle pour qu'elle se taise. En fait, Robert Boulin, qui était en train de quitter ses amis du RPR, se tournait vers Giscard et avait la ferme intention de lui apporter quelques dossiers brûlants pour ses ex-amis politiques.

Ce « transfert de bagages » peut devenir une arme redoutable pour Giscard d'Estaing, une bonne façon d'éliminer ses concurrents. Les membres du SAC, le bras armé du parti gaulliste, ont reçu ordre d'éviter cette hémorragie de documents compromettants. Écoutes téléphoniques, fausses déclarations, faux en écritures, lettres posthumes, on a là toute la panoplie d'une affaire

traitée par cette officine paragouvernementale. Jacques Paquet, chef de cabinet de Robert Boulin de 1976 à 1978, confirme que son patron a reçu des menaces du SAC. Robert Boulin, déjà à cette époque, craignait le pire. La nuit de sa mort à Rambouillet, près de l'étang rompu, des riverains se sont plaints de mouvements anormaux et d'une agitation peu habituelle dans ces lieux réputés pour leur tranquillité.

Le SAC avait à l'époque des méthodes expéditives. Certains prétendaient que l'appellation Service d'Action Civique cachait en fait une autre dénomination : Service Anti Communiste. Les malfrats dans leur langage imagé ont quelquefois le sens de l'humour ! Emmener un type en belle signifiait qu'ils allaient le buter. Partant de ce principe, le choix de l'étang rompu, à Rambouillet, n'est peut-être pas innocent. C'est peut-être une façon délicate de faire passer le message en signant le meurtre de Robert Boulin.

Christian Bonnet, le Ministre de l'Intérieur, apprend le décès de Robert Boulin entre 2 et 3 heures du matin. C'est Louis-Bruno Charlet, le procureur auprès de la Cour d'appel de Versailles, qui l'informe sur le réseau Régis, le réseau téléphonique interministériel de l'époque. Il aurait déclaré par la suite : « C'est un truc à emmerdes. »

Et Mesrine, que fait-il à ce moment-là ? Selon Jean-Pierre, qui l'a rencontré trois mois avant qu'il ne soit abattu et comme vu précédemment, il affirme qu'il travaille sur commande. Il doit sortir des dossiers et garder des valeurs pour lui. Il est convenable de penser qu'il agissait sous les ordres d'une officine à caractère politique.

Le SAC ? Faut-il croire Mesrine, le beau parleur, se vanter à demi-mot auprès de son copain de jeunesse de collaborer pour l'institution ? Les cartes de police présentées à Jean-Pierre étaient-elles vraies ou fausses ? On connaît ses talents de falsification et on sait qu'il a utilisé des documents refaits de sa main pour pénétrer dans le casino de Deauville. Mais qui sait ?

Les affaires Boulin et Mesrine sont apparemment différentes. Mais il n'est pas exclu que l'un et l'autre aient été victimes de manœuvres provoquées par des partis adverses dans le cadre d'une guerre larvée. Boulin et Mesrine, deux versants d'une même affaire ? Que les gens du SAC soient impliqués de loin ou de près dans l'affaire Boulin, il semble que ce fait soit acquis. On sait également que l'efficacité et l'expérience de Mesrine, reconnues des spécialistes, pouvaient servir les intérêts du SAC. Avec lui, ils détiennent un homme qui a de gros besoins d'argent et l'absolue nécessité d'être couvert. Mesrine ne regardait pas d'où venaient les instructions et, sans doute, considérait-il ces « casses organisés » comme des opérations exceptionnelles qu'il réalisait. Cette configuration devait flatter son ego.

Par ailleurs, ses déplacements aisés dans le dix-huitième arrondissement laissent à penser que son audace n'est pas la seule raison de cette liberté relative. Peut-être y dispose-t-il d'un point fixation. Il voit régulièrement le marchand de journaux près de son domicile, il va boire un café dans un petit bar proche, toujours prudent. Mais il craint tout de même les grandes brigades que sont la B.R.I., le B.R.B., et l'O.C.R.B., qui veulent l'accrocher à leur tableau de chasse. L'hypothèse de sa liberté d'action repose également sur nombre de témoignages de policiers, de gendarmes et d'autres, qui connaissaient bien les arcanes de la police de l'époque, sclérosée par des officines parallèles ou des clubs pseudo-politiques qui infestaient les services de police.

Selon Jean-Pierre, contacté récemment, Jacques Mesrine, d'abord prétendument OAS, puis gauchiste avec son ami Bauer, pouvait très bien avoir basculé d'un côté ou d'un autre. D'une part, il n'était pas regardant et, d'autre part, il n'avait certainement pas le choix compte tenu de sa situation pour le moins délicate en 1979. Ainsi, Robert Boulin éliminé, Giscard décide de frapper un grand coup dans la fourmilière. Mesrine,

l'homme qui s'empare de dossiers pour le compte de ses adversaires, sera abattu sans préalable.

Une autre hypothèse paraît raisonnable : quand on s'appelle Mesrine, on part un jour avec les valeurs ET les documents. Peut-être est-il allé trop loin cherchant à faire lui-même chanter l'État. C'est fort possible. On sait qu'il envisageait de partir à l'étranger avec Sylvia Jeanjacquot. La police suivait de près les achats prévus pour l'installation dans une résidence à Marly-le-Roi, mais c'était un coup de bluff, comme savait si bien faire le Grand. Cette planque déjà surveillée à la résidence les Alizées était probablement un leurre pour détourner la police de ses vrais projets. Mesrine ne pouvait ignorer que ce nouveau domicile était connu des services de police. Des véhicules banalisés se trouvaient aux abords de la résidence en permanence.

Mesrine a peut-être joué avec le feu en se mêlant d'affaires politiques, un monde crapuleux qu'il maîtrisait mal. Dans ce monde, il n'a pas su tirer le premier et cela lui a été fatal.

Cette chère BMW...

Vingt-sept ans ont passé. La BMW de Jacques Mesrine, ex-ennemi numéro un, a été placée en fourrière à Bonneuil, dans le Val de Marne, le 12 novembre 1979. Depuis cette date, les enfants de Mesrine, conseillés par Maître Martine Malinbaum, tentent pour la mémoire de leur père que la justice reconnaisse l'assassinat de Jacques par les services de police, les BRB, BRI, Antigang, et OCRB.

Ce véhicule a fait l'objet de nombreuses convoitises. Des collectionneurs sont allés jusqu'à faire monter clandestinement des enchères avant même qu'une décision définitive ne soit prise. Des gens peu scrupuleux, certains d'obtenir cette pièce qu'ils considèrent comme exceptionnelle. Il y a même eu des escroqueries à l'antiquité avec cette voiture. Des escrocs ont prétendu détenir la vraie BMW. L'un d'entre eux a même eu l'audace de présenter un modèle identique doté d'un embrayage automatique, en prétendant que Mesrine utilisait ce genre de mécanisme. On voit mal Jacques Mesrine dépendre d'un système automatique pour se dégager, fuir ou réaliser un braquage.

Le véhicule, en bon état relatif compte tenu du temps d'immobilisation, présente toutefois quelques défauts : des racines tentent de pénétrer dans le plancher, et çà et là quelques points de rouille parsèment la carrosserie. Il faut bien entendu ajouter à l'état général de la voiture les nombreux impacts de balles dans le pare-brise, le plafonnier, à hauteur d'homme, et bien entendu les traces de sang. La voiture a finalement été détruite. C'est l'administration des domaines, comme il se doit, qui avait le choix de vendre ou de détruire cette pièce mythique. On peut comprendre aisément que des ordres aient été donnés

afin que cet organisme ne mette pas cette pièce aux enchères. Cela aurait sans doute déclenché une bronca dans une partie de la population, et relancé le mythe Mesrine. C'était aussi prendre le risque que des expertises ou analyses autres que celles dûment autorisées soient réalisées, et viennent à créer de nouvelles polémiques.

Le 4 octobre 2006, la justice a clos le dossier. Il reste à la famille un round d'honneur, faire appel à la Cour européenne concernant la durée de la procédure. Quoi qu'il en soit, c'est une pièce importante du dossier qui a été détruite six mois après le jugement définitif. Selon le parquet de Paris, la partie civile ne s'est pas manifestée. La famille avait six mois pour demander la restitution de cette voiture.

Maître Martine Malinbaum, avocate des enfants de Mesrine, a répondu laconique : « Nous n'avons pas pensé au délai ». La réponse paraît vraiment troublante quand on connaît la pugnacité avec laquelle Maître Malinbaum défend ses dossiers. Elle est réputée pour ses talents en matière criminelle. Elle respectait son client, qu'elle connaissait depuis longtemps pour l'avoir défendu à plusieurs reprises et lui avoir rendu visite à la prison de la Santé en QHS, trois jours avant son évasion. En fait, on peut penser que la famille a préféré pudiquement laisser détruire cette voiture.

Le délai de six mois passé, le véhicule est bâché et déplacé dans une casse d'Athis-Mons, toujours dans le Val-de-Marne, sous forte escorte policière. Le véhicule a les jantes nues, les pneus ayant été retirés et déposés sur la banquette arrière. Triste destin pour ce modèle de luxe, qui sera broyé, compacté, et qui disparaîtra au cimetière de la ferraille sans gloire, comme souvent les truands.

Avant qu'elle ne disparaisse définitivement, des visiteurs clandestins se rendaient auprès de cette BMW condamnée. Truands, flics, curieux, tous étaient obnubilés par ce premier cercueil de l'ennemi public

numéro un.

Épilogue

Va-t-on finir d'en parler, d'écrire sur le Grand, comme le surnommaient les policiers ?

Les presses écrites et parlées, les grandes chaînes de télévision et leurs images parfois cruelles, les médias en général, ainsi que les écrivains, sont engagés dans la divulgation de faits de société. L'excellent Joseph Kessel, cofondateur de la revue *Déetective*, a donné en son temps ses lettres de noblesse aux faits divers. Ces événements quotidiens choquent, attisent notre curiosité, et permettent de jauger les valeurs actuelles, un peu comme les cours de la Bourse.

Que reste-t-il de Jacques Mesrine dans la mémoire collective ? Un héros ? Une victime de la vindicte policière ? Un exemple à suivre pour quelques admirateurs ? Certains considèrent Jacques comme un modèle. Ce grand pourfendeur de la société ridiculisait les forces publiques et la justice, capable qu'il était de remettre en question jusqu'aux rouages de la République bourgeoise. La foule a besoin d'exutoires, de pseudo-héros. Jacques Mesrine a joué sur la corde sensible de son Stradivarius son air de victime de la société, ralliant l'opinion à sa personnalité de voyou. Il a peaufiné sa légende en multipliant les provocations.

Les hommes et les femmes de la génération Mesrine déclarent haut et fort que, tout compte fait, ce type était loyal, fréquentable, et qu'il n'avait jamais fait de mal à personne. Que c'était un bandit de grande classe, n'ayant rien à voir avec les fripouilles actuelles qui tuent pour une cigarette. La tombe de Jacques Mesrine est fleurie régulièrement par des admirateurs, qui n'hésitent

pas à rafler sur les tombes environnantes des bouquets ou des pots de fleurs, et à les déposer sur la sépulture de Jacques.

Il arrive même que certains évadés ou mecs en cavale, qui viennent se recueillir sur sa pierre tombale, se fassent bêtement serrer par la police. Que voulez-vous, n'est pas voyou qui veut...

-- FIN --

Bibliographie

Jacques Mesrine : *L'instinct de mort*. 1977.

Robert Broussard : *Mémoires*. 1997

Lucien-Aimé Blanc : *La Chasse à l'homme*. 2002

Michel Ardouin : *Une vie de voyou*. 2005

Michel Laentz : *Jacky Mesrine, jeunesse d'un voyou*. 2006

Jean-Marc Simon : *Mesrine, itinéraire d'un braqueur en série*. 2006

Filmographie

Mesrine. Réalisateur André Génovès. 1984.

Affaires criminelles : *Jacques Mesrine. Profession l'ennemi public numéro un (1) ; un gangster peu ordinaire (2)*.

Collection Marshall Cavendish. 1995

Profession ennemi public numéro un. Réalisateur Hervé Palud. 2006.

L'ennemi public numéro un. Réalisateur Jean-François Richet. 2008

L'instinct de mort. Réalisation Jean-François Richet. 2008

TABLE DES MATIÈRES

Préface.....	5
Préambule.....	7
Mesrine, cet inconnu.....	11
Montée en puissance de Jacques Mesrine.....	14
Mesrine et ses femmes.....	15
Guido, le Mentor de Mesrine.....	21
Le truand restaurateur.....	25
Se reconnaître et vivre ensemble.....	29
À Vieux-Moulin, ça va trop vite.....	33
Un coup pour rien.....	37
Une affaire vraiment crapuleuse.....	40
Jean-Jacques Debout et Jacques Mesrine.....	44
Des lauriers pour Mesrine.....	48
A Percé, Québec :Police et arrestation.....	53
Nuit noire et journée sombre pour les amants truands..	57
Le jugement Percé.....	59
Évasion réussie.....	62
La cabane du Mont Sainte Marguerite.....	67
Mesrine de retour du Canada.....	71
Comment acheter son pain dans une banque ?.....	73
Arrestation accidentelle.....	78
Ton évasion contre la mienne.....	82
De planque en planque.....	86
Le Père.....	90
Encore une affaire donnée.....	93
Paternité latente.....	97
Mesrine vend sa voiture.....	100
Mesrine et la Normandie.....	103
Jouer, perdre, et reprendre sa monnaie	106
La folie des braquages de banque.....	110
Mesrine et son chauffeur d'occasion.....	114
Deux braquages, dont un de trop.....	118
Premier tête à tête Broussard-Mesrine.....	123
Bonne bouffe dans la souricière.....	127
Clairvaux et Poissy : Deux passoires.....	132

Mesrine et les Quartiers de Haute Sécurité.....	136
Captif au QHS près de Mesrine.....	140
Les tribulations pénitentiaires de Mesrine.....	142
Évasion du QHS de la Santé.....	146
Visite ridicule au casino de Deauville.....	150
L'affaire foireuse du casino de Deauville.....	153
L'échappée belle.....	158
Le truand et le chirurgien.....	166
Gentil week end à Dieppe.....	170
Le duo Mesrine-Besse passe à l'action.....	173
Les balades étrangères.....	177
Le grand enlèvement de Petit.....	182
Période creuse, heure pleine.....	185
Le plombier Jacques Mesrine.....	189
Planque inconnue à Bergerac.....	192
Les jeunes amours de Sabrina et	196
Jean-Luc Lahaye.....	196
Retrouvailles avec Jean-Pierre.....	200
La police court après Lelièvre.....	204
L'unité anti-Mesrine.....	210
Le Duel.....	214
Mesrine et la Presse.....	220
La raison funèbre.....	222
La mort de P'tit Loup.....	226
Les voisins de Jacques Mesrine.....	230
Mort à Bichat ?.....	233
Deux affaires d'État à trois jours d'intervalle.....	236
Cette chère BMW.....	241
Épilogue.....	244
Bibliographie.....	246
Filmographie.....	246

JACQUES MESRINE
L'HISTOIRE VRAIE DE L'ENNEMI PUBLIC N°1

Versions eBooks créées par I.S Edition

Références ISBN :

ISBN (format EPUB) : 978-2-36845-003-1

ISBN (format MOBI) : 978-2-36845-004-8

ISBN (format PDF) : 978-2-36845-005-5

PUBLIEZ VOTRE LIVRE
AUX FORMATS IMPRIMÉS & NUMÉRIQUES !

www.is-edition.com/publier-son-livre